

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées, ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires



UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE

A mon cher Compatriote et confrère
-hommage affectueux

E. R. de Serre,

France, 1870,

SOUVENIRS

D'ÉCOLE MILITAIRE

Lisette Lussigneaux
Madame E. B. Serre et

923.544

D4512

Droits de reproduction et de traduction réservés

12 JAN 1985

SAINT-MAIXENT

SOUVENIRS
D'ÉCOLE MILITAIRE

PAR

CH. DES ECORRES

PRÉFACE DE THÉO-CRITT

ILLUSTRATIONS DE BAJONNETTE & ASTIER



PARIS

11, Place St-André-des-Arts

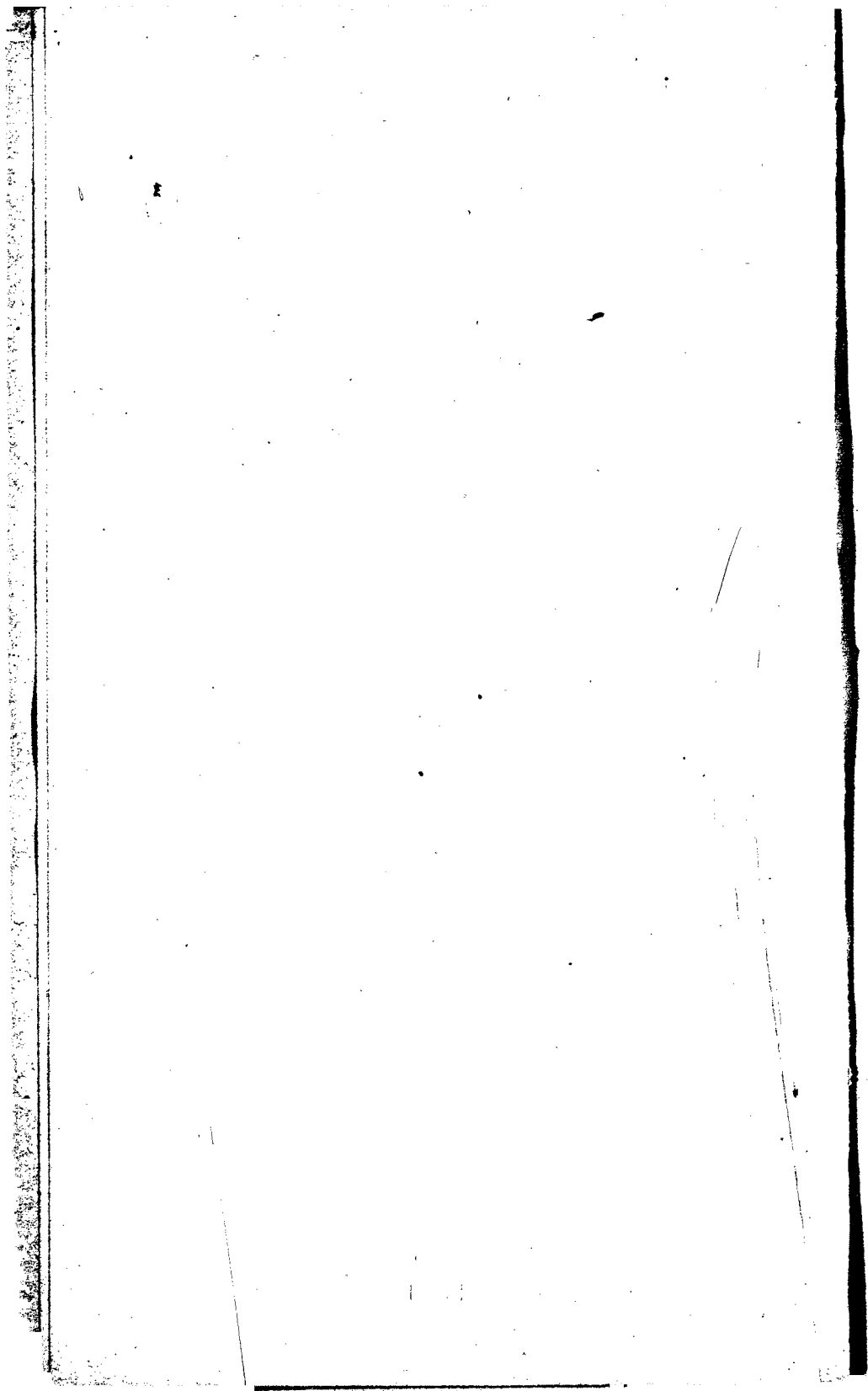
LIMOGES

Nouvelle Route d'Aixe, 46

IMPRIMERIE & LIBRAIRIE MILITAIRES

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

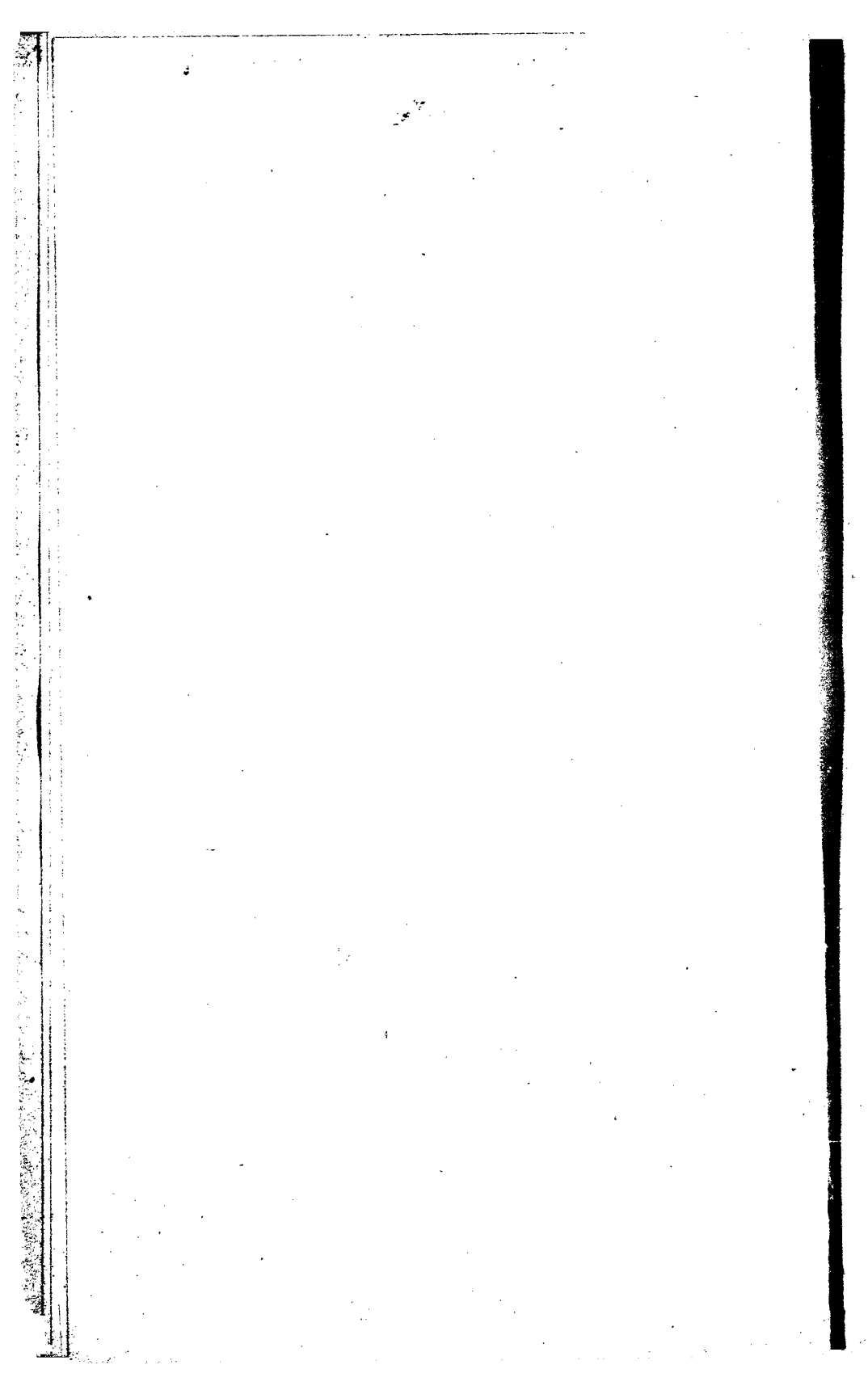
Editeur



PRÉFACE

Saint-Maixent.

4



PRÉFACE

Enfin! voilà qui est fait. Désormais, Saint-Maixent est un pays connu, étiqueté, classé. Lorsqu'un brave officier, un peu bedonnant, poivre et sel, la moustache hérissée, dira : « Quand j'étais à Saint-Maixent... », il ne verra plus autour de lui la jeunesse irrespectueuse sourire et demander : « Saint-Maixent? qu'est-ce que c'est, cela? Y fabrique-t-on des vieux crus avec du raisin sec, ou bien est-ce le pays de Cogne produisant des bonnes à tout faire? »

Non. Chacun saura maintenant que Saint-Maixent est le creuset d'où sortent brillants, joyeux, pimpants et quelque peu *raseurs*, la moitié de cette superbe phalange d'officiers dont le dévouement

et l'abnégation, la bravoure et l'entrain ne sont plus à citer.

On saura que Saint-Maixent est au sac ce que Saumur est à l'éperon : un paradis quand on l'espère, un enfer quand on y est, un bon souvenir pour les vieilles années, pour ces heures où les tristesses de la retraite s'ajoutent encore à toutes ces maladies conquises sur les champs de manœuvres, les champs de bataille et les bosquets de Cythère.

C'est vrai. Il y avait quelque chose de révoltant dans ce sans-gêne des écrivains à l'égard de Saint-Maixent. Disciples d'Homère ou descendants de Scarron — ceci plus que cela — ils avaient chanté sur tous les tons Saumur et son Ecole, Saint-Cyr et ses grandeurs, La Flèche et ses brimades. Ils avaient pris le Saumurien au biberon pour le conduire jusqu'aux étoiles ; le Saint-Cyrien avait développé toutes ses grâces et le Fléchois, tous ses vices ; l'artilleur même avait fêté

la Sainte-Barbe; l'Ecole de guerre avait eu ses historiens plus ou moins prétentieux. Seule, l'Ecole de Saint-Maixent restait dans l'ombre, dans l'oubli, dans le néant.

On la savait située entre Tombouctou, Batignolles et Gibraltar, mais bien peu connaissaient exactement sa longitude et sa latitude, et ceux-là seuls qui pouvaient le dire étaient de vénérables savants au crâne chauve, à la barbe inculte, au collet grasseyeux — des membres de l'Institut, section des antiques.

Aussi, j'ai lu avec un plaisir infini le manuscrit que tu liras en volume, ami lecteur, et pour lequel je griffonne cette préface sans queue ni tête, dont le seul mérite sera d'être fort courte, qualité que ne possèdent pas toujours les explications données par nos doctes colonels aux heures sombres des théories.

Et si tu veux revivre ta jeunesse, si tu

veux, pour un instant, retrouver ta gaieté, ta verve d'autrefois, tu ne passeras ni une page, ni une ligne; tu vivras d'un bout à l'autre cette année d'école où les petites misères de l'uniforme, où les dures servitudes de la vie militaire sont supportées avec l'insouciance des vingt ans qui se mirent au reflet de la première épaulette.

Saumur, Saint-Cyr, Saint-Maixent! trois noms qui forment une trinité sainte dont le mystère est plein d'espérance pour l'avenir; trois noms qui résument presque toutes nos gloires militaires, et qu'il faut écrire en lettres d'or partout où flotte le drapeau de la Patrie, partout où le clairon résonne, où retentit la trompette, où l'on sent que l'honneur et le courage ne sont pas de vains mots!

Et oui, parbleu! il y a de mauvais moments dans cette année d'école. Saint-Maixent est une boîte, un bahut, un trou. C'est convenu; mais lis, et tu verras

comment la camaraderie y crée des amitiés éternelles, et tu ne t'étonneras plus si dans l'armée ces amitiés engendrent des dévouements incomparables.

Il y a dans cette année des heures de découragement, des jurons sacrilèges, des haines qui naissent le matin pour mourir au coucher du soleil; mais tout cela, c'est le sang qui fermente sous la peau. Une piqûre l'exalte; seulement, il est généreux et clair: s'il coule, il féconde.

Assez causé. En continuant, je finirais par dire des bêtises; je préfère rester sur l'espérance de n'avoir pas commencé à en faire, ce qui arrive parfois aux sous-off. de Saint-Maixent. Il y a temps pour tout, je le sais, hélas! Cependant, j'ai un regret en te présentant ce livre, ami lecteur... ou plutôt, non, je t'envie: Tu vas lire ces pages; moi, je les ai lues. Le plaisir qui t'attend, je l'ai éprouvé; je voudrais être à ta place, surtout si tu as soin de te

mettre dans un bon fauteuil, avec une bonne pipe aux lèvres, de la liqueur à ta portée, et si ta maîtresse t'aide à tourner les pages.

Alors, j'en suis bien certain, tu diras que tout est pour le mieux, même à Saint-Maixent.

C'est la grâce qu'il faut souhaiter à tous ceux qui, chaque année, vont conquérir la première épaulette.

THÉO-CRITT.

MON CHER CAMARADE,



RENDS ce livre sans arrière-pensée, ni parti pris. Tu n'y trouveras ni style, ni rhétorique.

Mais, si tu veux, nous y examinerons ensemble le petit côté des choses, simplement, sans amertume, en philosophes, comme des hommes dont les illusions les plus vives se sont quelque peu déchirées aux ronces de la réalité.

Nous essaierons de trouver dans ce passé, où l'avenir nous semblait si beau, un certain nombre de souvenirs qui nous feront peut-être sourire.

Nous nous moquerons aussi un peu de nos petits travers, tout en cherchant ensemble la note juste qui ne froisse ni la discipline, ni les camarades.

Nous demandons pardon d'avance pour notre plume si parfois, à son insu, elle devance notre pensée, pour aller piquer au vif certaines susceptibilités, contre lesquelles l'âge mûr nous a depuis longtemps cuirassé.

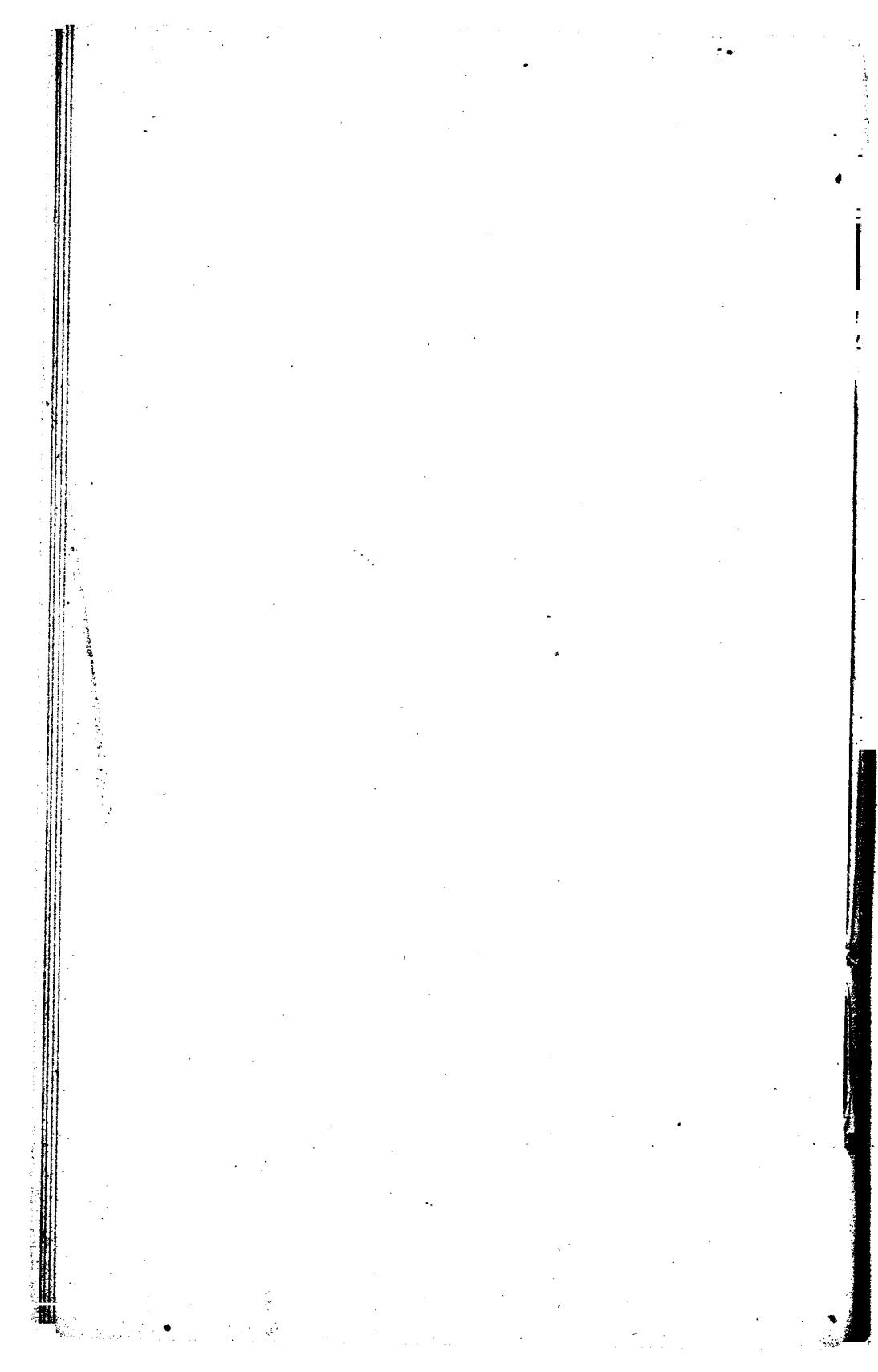
Et puis, vois-tu, Saint-Maixent a déjà donné la vie à plus de trois mille officiers, en sept générations, et aucun de nous n'a encore pris la peine d'en parler.

Saint-Cyr, Polytechnique, Saumur, Fontainebleau, ont eu leurs chroniqueurs, et c'est d'autant plus blessant de voir le silence qui entoure notre chère Ecole.

Donc, c'est entendu, tu seras indulgent pour le premier d'entre nous qui descend dans l'arène, la plume à la main.

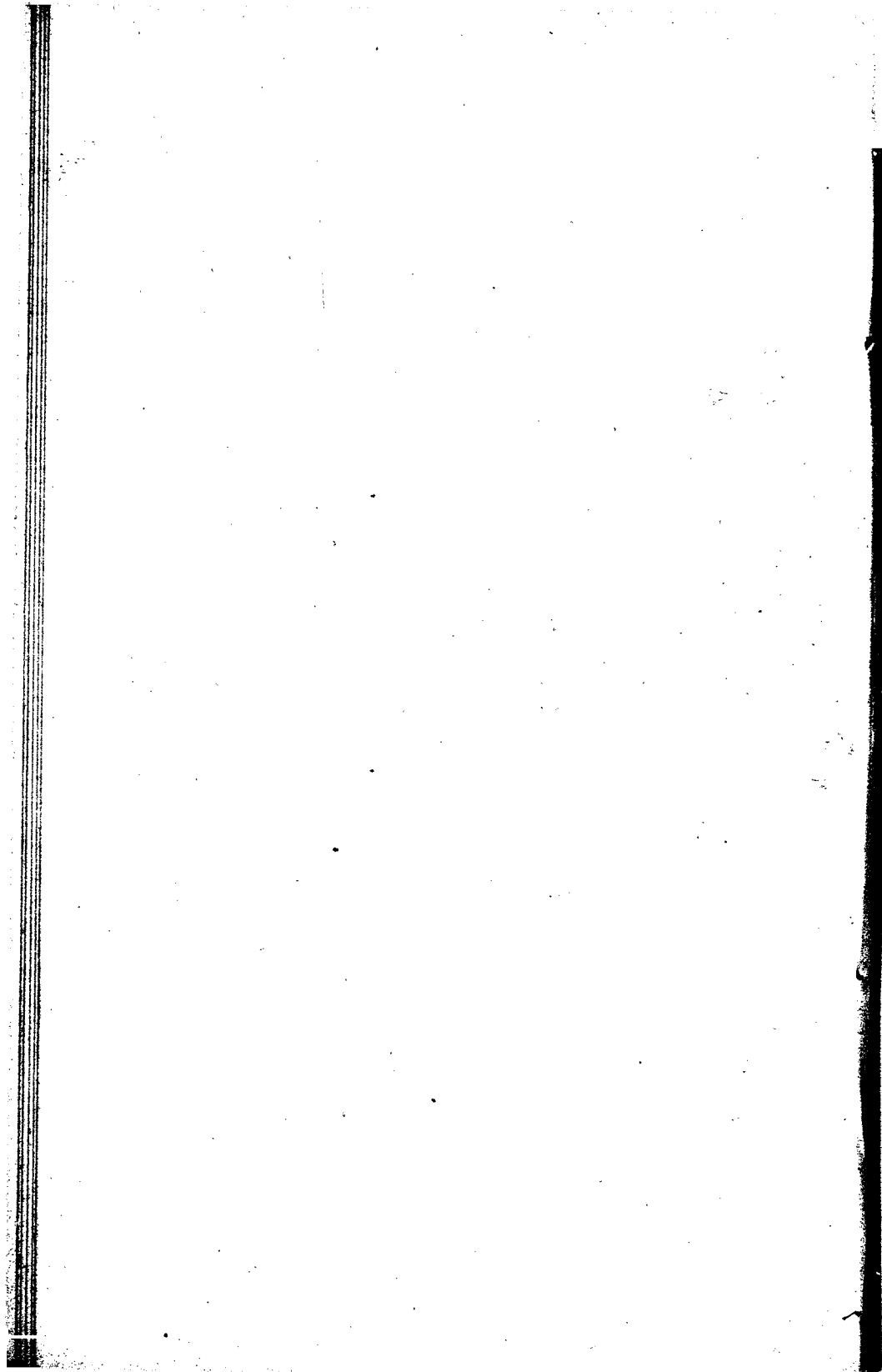
CH. DES ECORRES.

19 Mars 1888.



CHAPITRE I^{er}

L'ARRIVÉE



CHAPITRE I^{er}

L'ARRIVÉE

Réveil heureux. — Moyens de fêter sa joie dans la plaine. — Préparatifs de départ. — Gaités du trajet. — Rencontres joyeuses. — Saint-Maixent. — Le *Lion-Blanc*. — Le sinistre Banquo. — Entrée à l'Ecole. — Deux casernes. — Conversations variées. — Le paria d'Afrique. — Les ennemis de la pipe. — Dénouement. — Nous sommes arrivés.

John dormait de ce sommeil voluptueux auquel donnent droit quinze jours de route dans le désert. Marcher depuis le matin à la nuit jusqu'au soir à la nuit, tel était le bilan de la dernière excursion.

Deux heures du matin sonnaient, quand une main agitée vint bruyamment secouer sa tente :

— Vous partez demain pour Saint-Maixent, lui dit le sergent chargé du poste de télégraphie optique; je viens de recevoir la dépêche du général.

A cette foudroyante nouvelle, John rengaine à l'instant son sommeil. Renversant sa tente, il se précipite dans les bras du sergent qu'il embrasse à l'étouffer, et, courant comme un fou à travers piquets et cordages, il arrive au logis d'un camarade pour lui annoncer qu'il partait également.

Ivres de joie, ils volent tous deux chez le mercanti, qu'ils arrachent de sa *turne*, pour leur servir de son affreux rhum, dans lequel ils noient leur mutuel bonheur. Hélas! dans le désert, c'était le seul liquide possible pour sceller leur joie.

Jusqu'au matin, qui n'arrivait jamais, ils s'occupent du départ. Jetant de côté, pêle-mêle, leurs frusques de campagne, qu'ils quittaient non sans quelque regret, au jour ils étaient prêts, parés pour la route.

Mollement étendus tous deux sur une immense charrette de convoi, ils charmaient les longues heures du trajet en dissertant sur leur gloire future, sur leur chance, sur le bonheur d'abandonner cette satanée plaine où ils avaient tant souffert.

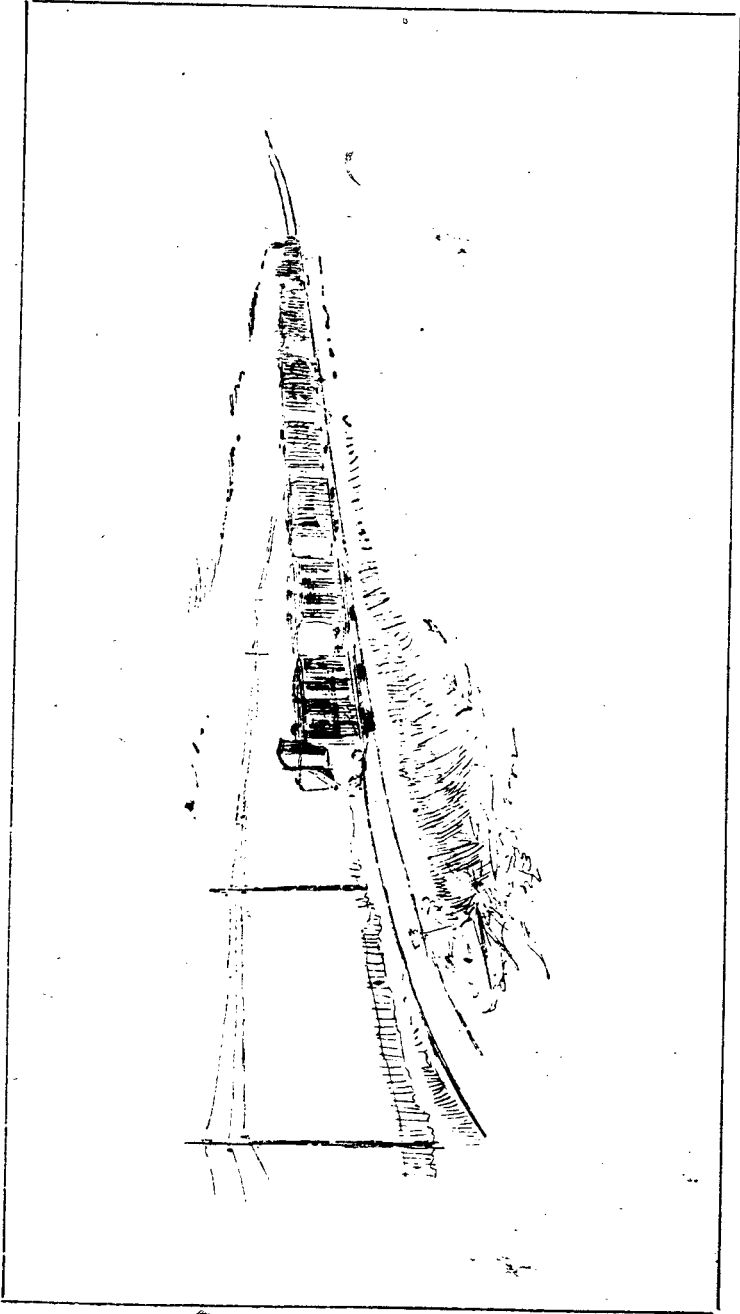
Quelques paroles de regret venaient bien par ci par là jeter une note sombre sur cette belle perspective, car on ne quitte pas impunément de bons camarades, qui ont partagé nos misères, nos ennuis. Mais bientôt l'égoïsme, le « chacun pour soi », reprenait le dessus, et, au fur et à mesure qu'ils approchaient du but de leurs étapes, les regrets sombaient peu à peu dans la brume lointaine des souvenirs.

Ils étaient tout au bonheur de la nouvelle vie qui allait s'ouvrir pour eux. Ils l'auraient enfin, ce brillant galon tant désiré, pour lequel ils pivotaient depuis de si longues années. Ils pensaient bien un peu aux fatigues que leur causeraient les quelques mois d'Ecole. Mais qu'était-ce, cela, pour des hommes certains de leur nomination!

A ce moment, ils comprenaient les plus grands sacrifices, car la certitude d'être nommés officiers leur aurait fait faire les actes les plus héroïques. Il n'y a jamais eu dans la vie d'un homme de plus beau moment que celui où il apprend qu'il va être nommé officier. Ils avaient, tous deux, pendant les longues étapes du retour, le cœur tellement secoué par cette belle pensée, l'âme si profondément ravie, le corps si léger, qu'ils se surprenaient à s'examiner mutuellement pour voir s'il ne leur poussait pas des ailes.

O grandes joies du succès! belles illusions du passé! où sont vos fraîcheurs d'antan! Comme il ferait bon en posséder encore aujourd'hui quelques minces parcelles! Hélas! tout est parti déjà, et nous restons, tristes et désenchantés, avec le devoir. C'est la consolation de notre métier. Les illusions filent, rapides comme l'éclair, et le devoir reste toujours. Cela nous suffit!

SAINT-MAIXENT



A la cinquième étape, ils trouvent le chemin de fer, et le trajet commence à leur sembler moins long. A chaque station, leur arrivent des camarades, des candidats heureux que les colonnes voisines dirigent également sur Saint-Maixent. Ce ne sont qu'embrassades, étreintes, compliments mutuels, réceptions bruyantes jusqu'au port d'embarquement.

Ils passent vingt-quatre heures dans une grande ville du littoral, et, le lendemain, ils voguaient vers les rives de France.

La mer est d'huile pendant la traversée. La monotonie n'est pas même brisée par le mal de mer, et, en mettant le pied sur les quais de Marseille, ils pouvaient se vanter d'avoir gardé et utilisé loyalement tous leurs repas.

Et puis, les voilà encore en chemin de fer.

A chaque gare principale, des ouragans de jeunes gens heureux s'engouffrent dans les wagons, y jetant de nouveaux éléments de cris, de chansons, de gaieté.

En approchant de Saint-Maixent, la joie se fait plus modeste, les visages s'assombrissent un peu, la dignité reprend ses droits. Diable! ouvrons l'œil, on pourrait rencontrer quelques-uns de nos futurs

chefs. Et l'on nous a appris qu'ils ne badinent pas, là-bas, à l'École.

Enfin, le train s'arrête, et SAINT-MAIXENT, en grosses lettres, flamboie sur le frontispice de la gare.

Les regards, inquiets, se promènent sur les quais, partout; mais pas un uniforme, ils étaient seuls, personne pour les recevoir.

Et ils reprennent de suite la gaité.

Quelques minutes après, une centaine de gaillards alertes, portant chacun une valise, une sacoche, un baluchon quelconque, descendent allègrement l'avenue qui conduit à leur futur domaine. On admire la Sèvre Niortaise, le pont qui la traverse. On fait des conjectures sans fin sur les édifices de la ville.

— C'est ce grand bâtiment sombre, là-bas, qui est l'École.

— Non, reprend un autre, je crois que c'est plutôt celui-ci!

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire? crie un sceptique.

Et ils continuent leur chemin.

L'avenue de la gare débouche sur une immense place, au centre de laquelle s'élève la statue du colonel Denfert-Rochereau. A gauche, une longue allée, très large, bordée de chênes taillés régulièrement, rappelle un peu les avenues de Versailles.

En face apparaît l'hôtel du *Lion-Blanc*. Instinctivement, ils marchent comme un seul homme vers le *Lion-Blanc*. Tout le personnel est sur pied. On les accueille avec une bordée de sourires très fins. De grandes tables, bien dressées, les invitent silencieusement à la bonne chère, et, en troupeau, comme des affamés, ils y vont d'un copieux dîner.

Déjà, les conversations prenaient une allure intime, les connaissances s'étaient ébauchées pendant le repas, le choix des amis futurs perçait dans le contentement général du dessert, quand, soudain, une figure de Méduse, une tête de Banquo apparaît et amène à l'instant le pôle Nord dans la salle du banquet. Le thermomètre de la gaieté se congèle de suite, et le messager de la discipline leur apprend, en quelques mots bien dits, qu'il leur faut entrer à l'École.

Fini de rire, voilà le tintoin qui va commencer.

L'hôtel se vide en un clin d'œil, et une longue

file de futurs officiers, que guide le messager fatal, se dirige vers le quartier.

A la grille, quelques camarades pressés, déjà là depuis quelques jours, les dévisagent avec la supériorité d'hommes qui ont pris pied dans la place.

Et, ils défilent, silencieux, dans la cour, où ils attendent qu'on décide de leur sort.

Chez le trésorier, chacun reçoit son matricule, une serviette, un rond et un couvert.

Puis ils entrent aux dortoirs. Soixante lits, correctement alignés, leur apprennent qu'ils sont dans une chambre de troupe. Certains crochets leur disent que c'est une ancienne caserne de cavalerie, comme dans la cour, ils avaient vu que les bâtiments latéraux étaient des écuries. Dans les écuries, les études; dans les écuries, l'amphithéâtre; dans les écuries, les bureaux; dans les écuries, le réfectoire; dans les écuries, tout : les écuries *for ever*.

Ah! vous, nos jeunes camarades! enfants gâtés de la fortune, vous êtes douillettement logés, choyés et dorlotés dans de magnifiques bâtiments. Nous,

vos anciens, nous avons deux casernes, distancées de plusieurs centaines de mètres. C'était beau, le matin, le jour, le soir, à chaque instant, de voir passer au pas gymnastique, la malheureuse compagnie qui habitait les *Bénédictins*. Chaque élève portait sur le bras la tenue des divers exercices, la veste de gymnase, le pantalon de cheval, la tunique de sortie. Et ce qu'il y avait de mieux, c'était le pas gymnastique. Dix fois par jour, on voyait la 3^e compagnie faire 500 mètres au pas de course. Aussi, cette compagnie savait courir à la fin de l'année.

Chacun, près de son lit, a mis son petit paquet sur la planche, et en avant la cigarette. Il faut bien fumer pour aider à la causerie.

Les connaissances, ébauchées à l'hôtel, s'affermissent de plus en plus. Des jeunes gens, très trapus, entament des dissertations émouvantes sur les péripéties des concours d'entrée. Les mots de *forti*, *mate*, *mini*, et autres technologismes incompréhensibles se heurtent dans l'air de la chambrée, voltigent des bouches inspirées.

Nous, pauvres hères d'Afrique, quelque peu parias de l'armée française comme instruction, nous faisons des yeux en zéros, sachant à peine ce dont il s'agit.

En France, on a toute latitude pour se préparer aux examens. Dans certains régiments, on exempte de service les sous-officiers proposés, les forçant à travailler leurs concours. En Afrique, on marche, on boit de la mauvaise eau, on mange quand on peut, et on est retoqué à l'admission.

Gay fumait sa grosse pipe, et semblait gémir intérieurement de sa nullité. Le malheureux avait une si vague idée de ce que *mate* voulait dire. Il se répétait, anxieux :

— Dans quelle pétaudière suis-je ? Ces gaillards-là sont trop forts pour moi. Jamais je ne pourrai sortir classé !

Et il fumait toujours sa pipe.

Soudain, un Banquo sinistre — c'était plein de Banquos dans cette Ecole — entre en tapinois dans le dortoir et s'écrie, rigide comme le règlement :

— On a fumé ici.

Comme l'éclair, les cigarettes et la grosse pipe s'évanouissent. Silence et consternation. Tous se sentent coupables, mais aucun n'ose se l'avouer.

La grosse moustache rousse, qui appartenait au lieutenant rigide, s'avance de quelques pas, se hérisse de plusieurs poils et répète encore la formule fatale, scrutinant les faces et les mains.

L'ARRIVÉE

Les courages sombraient et un horizon de salle de police s'allumait peu à peu. Les cigarettes avaient cherché un refuge sous les lits, la fumée s'était un peu esquivée, mais la pipe de Gay restait.

Son propriétaire, bravant sa frayeur, s'avance avec dignité et s'avoue fautif. Une voix brève et sèche lui assure quatre jours de salle de police, et Gay recule dans les rangs, consterné.

L'officier s'éloigne, mais la gaité ne revient pas.

On se demandait tout bas si fumer était défendu. Personne n'en savait rien. Une avalanche de consolations s'abat sur Gay, et tous le remercient de son intervention sensée.

On allait se mettre au lit quand un : *Fixe!* retentissant ramène de nouveau la terreur. Le lieutenant s'était ravisé et revenait, croyait-on, faire une nouvelle enquête. Pas moyen de rire dans cette Ecole. S'adressant au possesseur des quatre jours de salle de police :

— Ne saviez-vous pas qu'il était défendu de fumer dans les dortoirs?

— Non, mon lieutenant.

— Faites bien attention, je vais punir votre sergent pour ne pas vous l'avoir communiqué.

Soudainement inspiré, le condamné réplique :

— Mon lieutenant, le sergent a probablement communiqué aux élèves la défense dont vous parlez, mais j'étais absent à ce moment-là, et cette consigne m'était inconnue.

— Très bien, vous ne serez pas puni, mais que cela vous serve de leçon pour l'avenir.



Il se retire, et un flot de joie inonde la chambrée. Sept élèves font des rétablissements sur la planche à pain, deux autres exécutent des tours de force sur les bahuts, un jeune homme aimable engendre des éclats de rire silencieux, avec grimaces inédites, pendant que tous les autres font de la voltige sur les lits.

Gay remercie intérieurement le lieutenant de sa bonté et... rallume sa pipe.

La consigne conserve toujours ses droits.



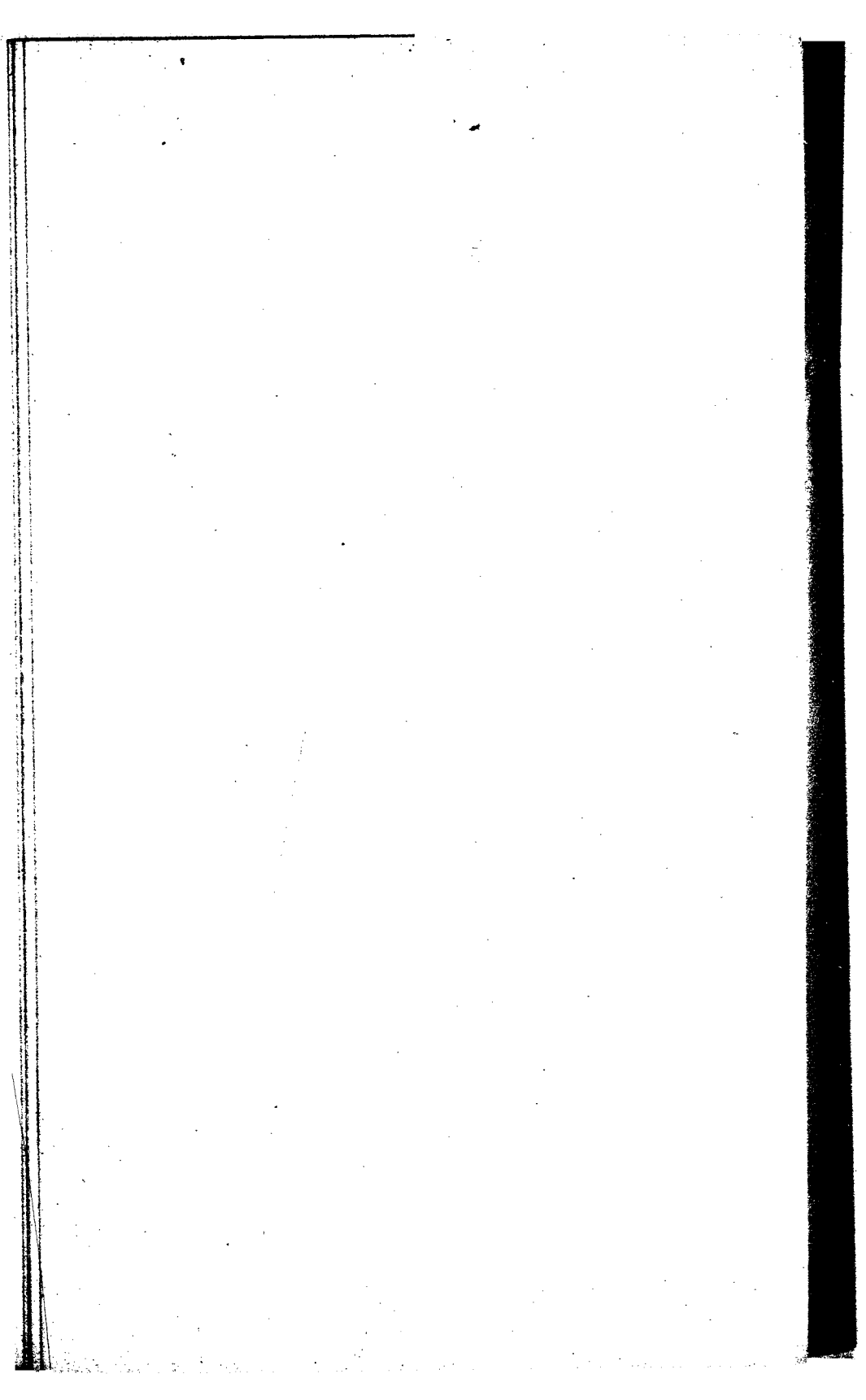
Cet incident change le cours des conversations. On discute avec une certaine amertume, et, bientôt, tous s'endorment contents.

Nous étions arrivés.



CHAPITRE II

L'INSTALLATION



CHAPITRE II

L'INSTALLATION

Difficultés de l'installation. — On change cinq fois de bahut.
— Distributions diverses. — Le cheval. — Son importance.
— L'écuyer en chef. — Sauter à terre et à cheval. —
Les résultats de cette gymnastique. — Nous sommes
installés.



INSTALLER définitivement quatre cents guerriers, arrivés des quatre points cardinaux, n'est pas chose facile.

La journée du lendemain fut entièrement consacrée à cette besogne.

Sans mentir en rien, nous apprendrons que chaque élève changea de lit au moins quatre fois.

Mais, sachons tous que nous nous plaçons ici au point de vue de ceux qui ne connaissent pas les détails de l'administration. Car il est probable que si nous avons eu quelque main à mettre à la pâte, les élèves auraient changé de résidence plus de cinq fois.

Nous constatons seulement, sans expliquer, car l'administration est difficile et la critique trop facile !

*
* *

Nous prenions donc possession de notre quatrième bahut quand le fourrier, empressé, vint nous appeler pour l'habillement.

Correctement alignés comme de simples soldats, nous filons, en ordre, vers les magasins d'habillement.

Tout s'y passe avec méthode.

Un assortiment varié d'effets échoit à chaque futur officier. Un képi de sergent d'infanterie, un képi d'adjudant d'infanterie, un shako de tambour-major, une capote de sergent-major du génie, un sabre d'adjudant, un fusil avec baïonnette et fournement complet, des épaulettes de tambour-major, une tunique de sergent, un pantalon de sous-officier, une veste de soldat et un pantalon de chasseurs à cheval deviennent la possession de chaque élève.

Tous, nous sommes enchantés du lot panaché qui nous est attribué, et nous quittons les magasins, les bras remplis de ses dons.

*



A peine avions-nous fourré tout cela dans le bahut et sur la planche, que le linge et chaussure se présentent en bon ordre. Chemises, caleçons, brodequins, éperons, gants, cravates et bonnets de nuit arrivent en foule, sans excepter le philopode.

*
* *

Puis nous allons à l'étude. Des plumes, des bouquins, des règles, des équerres, des crayons, tout un arsenal pédagogique et géométrique nous y attend. Sans crainte et sans forfanterie, mais avec courage, nous nous emparons de ces objets de torture, que nous installons dans les tiroirs de nos tables.

Chaque camarade de lit est copain d'étude, comme il est voisin de table au réfectoire.

*
* *

Enfin nous voilà habillés, armés, installés et outillés pour l'étude, mais le cheval va entrer en scène. Ce cher animal que nous aimons tant, et qui nous casse si souvent les reins, va venir jeter le trouble dans nos projets.

En effet, nos relations plus ou moins suivies avec le cheval vont décider de notre classement définitif. Rien ne sera arrêté si le cheval n'a pas dit son mot.

Aussi, il nous le prouvera.

Vingt-cinq quadrupèdes, sellés et bien sanglés, défilent bientôt des écuries et se dirigent vers le manège. Vingt-cinq bipèdes, êtres inférieurs et intelligents, suivent aussitôt.

Au manège, nous trouvons notre maître, l'instructeur d'équitation. C'est un grand gaillard, taillé en goliath, armé d'une cravache chic, vêtu d'une tunique élégante, et faisant valoir une culotte anglaise qui descend dans des bottes Chantilly.

Une quarantaine d'années pèsent sur ses épaules, mais n'y laissent aucune trace. Un œil dur et doux, avec un énorme sourcil comme abat-jour, nous lance déjà des éclairs qui nous font courber l'échine.

Il ramène, il ramène, et il frisotte aux tempes, qui grisonnent.

Sa bouche tonnera bientôt et les sons de sa voix, frappant toutes les parois du manège, iront, tonitrueux, semer la consternation parmi les gamins de la rue. Ses explications, comme le bruit de la trompette, nous paralyseront de terreur.

Car il s'agit de sauter sur un cheval de six pieds, et cela en un seul bond et sans étrier.

C'est dur, mais ceux qui ont du nerf aux jarrets y parviennent, et ce n'est pas tout. Après, il faut sauter à terre et à cheval d'une seule battue, et les vainqueurs font partie des élèves d'élite.



Néant des êtres! A quoi tient l'intelligence d'un homme si son jarret manque d'élasticité!...

Les biceps et les jarrets faibles sont ensuite mis au rancart, c'est-à-dire au dernier groupe.

Les vigoureux reçoivent un bon classement, et tous, essouffés, rendus, fourbus, nous regagnons

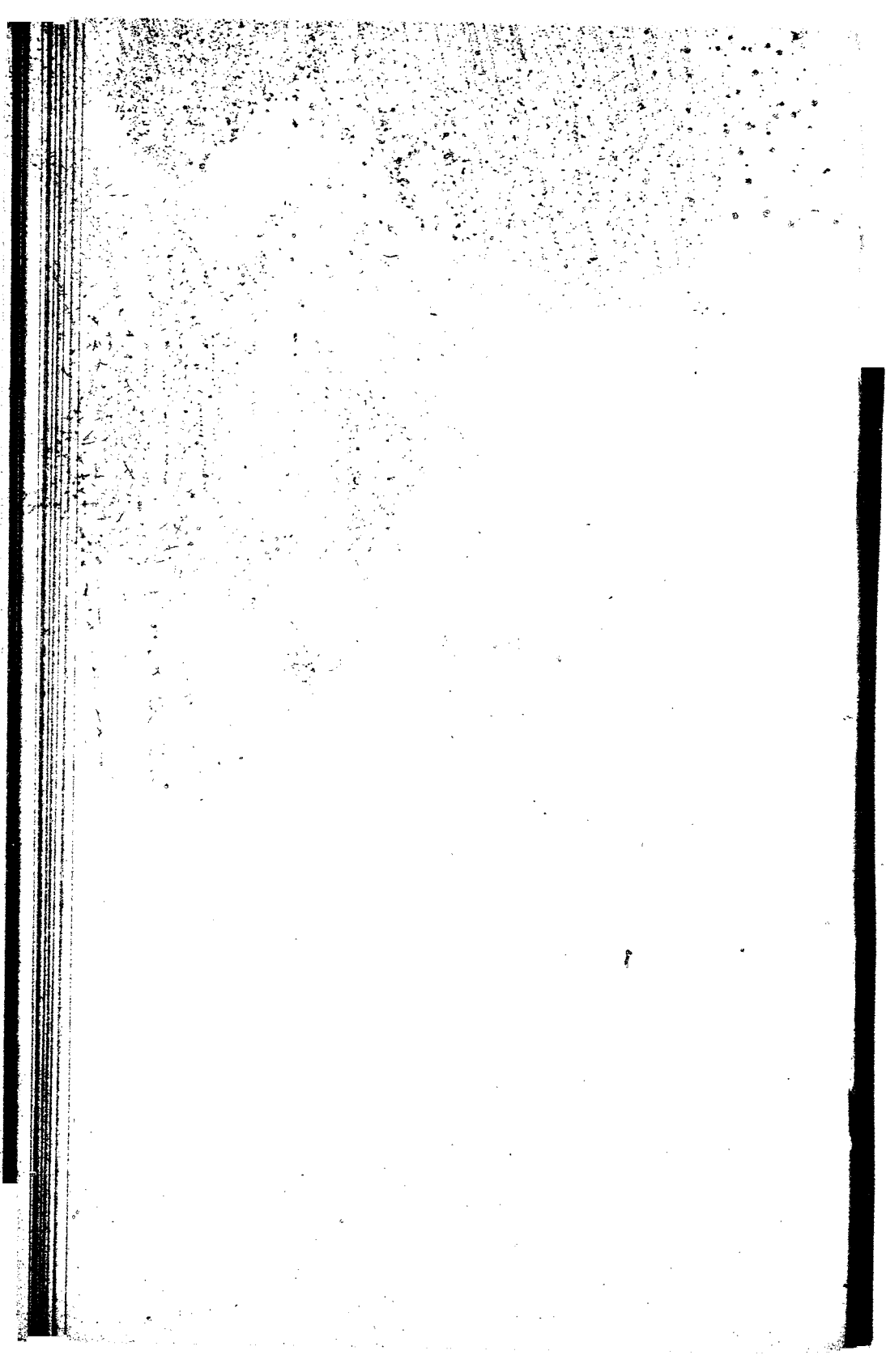
lourdement le quartier, pour être ensuite dirigés vers notre emplacement définitif.

Le cheval a eu raison de l'administration, et nous changeons de casernement une dernière fois.

* *

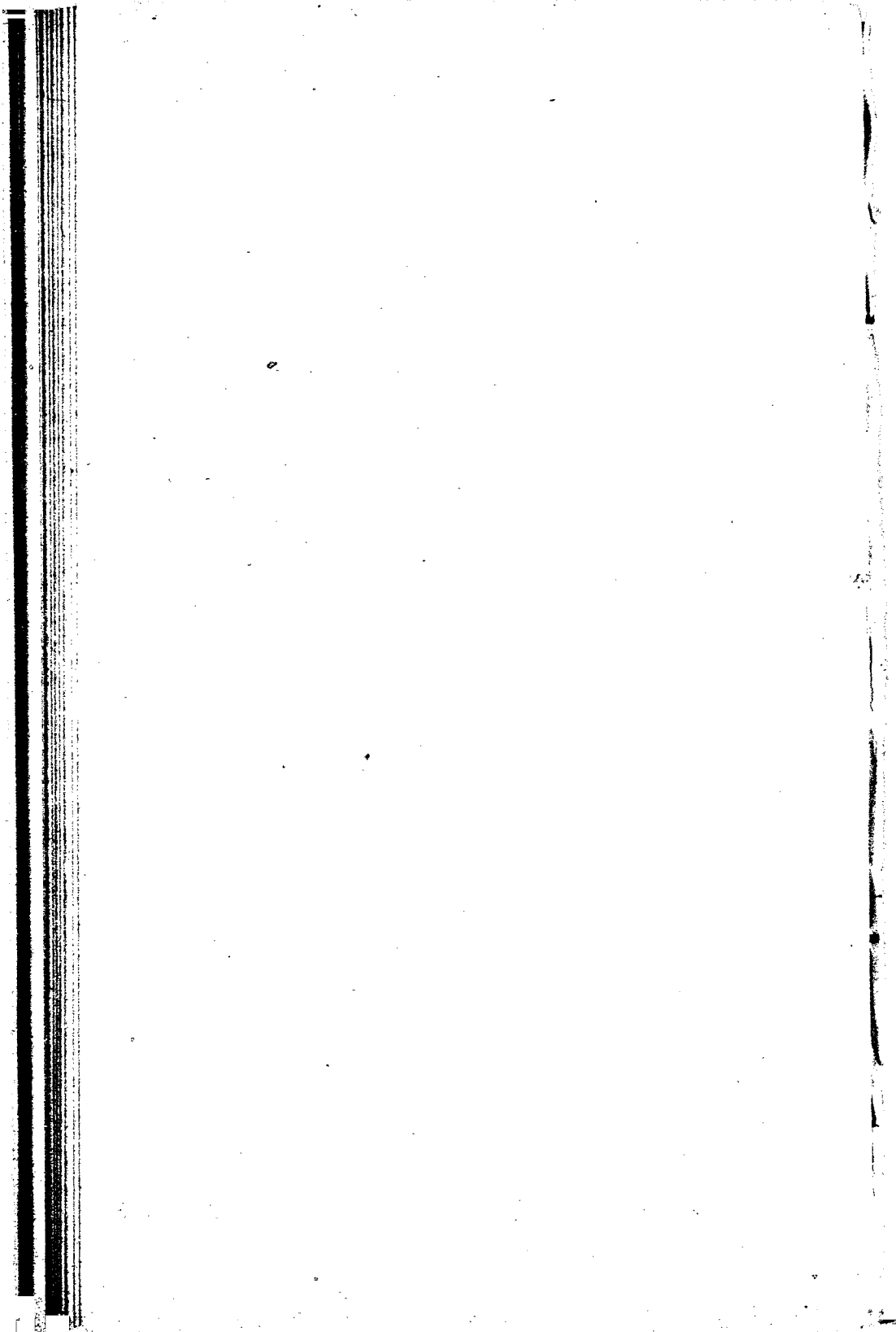
L'épreuve suprême du cheval se continue tout le jour, la voix tonnante de l'instructeur sème partout le désarroi et la terreur, et, le soir, chacun, devant ses crochets de fournement, rendait grâce à la destinée d'en être délivré.

L'installation était faite.



CHAPITRE III

LES EXERCICES



CHAPITRE III

LES EXERCICES

Nous croyions savoir quelque chose. — Nos désillusions. — Le pas. — Tourner la tête. — Le fusil. — Les marches. — Entrée à la caserne. — Le gymnase. — La boxe. — Le pas gymnastique. — L'escrime. — A l'étude. — Le sommeil. — Le réfectoire. — Encore le cheval. — Toujours le cheval. — Ses frasques. — Quelques silhouettes. — Les caricatures. — ~~Nous~~ sommes cavaliers.



OUS croyions savoir quelque chose en arrivant à l'Ecole. Nous espérons que tous ont été détrompés. Nous ne savions rien de rien ; et cela est vrai.

Chacun avait sa petite spécialité. Celui qui venait de l'Est tendait le jarret, tapait du talon et se croyait quelqu'un ; ceux de l'Ouest n'avaient rien inventé et le savaient. Et c'était quelque chose, puisque la conviction dans la nullité est un mérite assez rare.

Nous voilà donc sur le terrain de manœuvre.

La première chose à faire, c'est le pas.

Beaucoup de gens se figurent que marcher est chose simple. Ils se trompent assurément. Marcher est difficile, nous dirons presque impossible.

Pour nous en convaincre, on trace sur le sol des lignes parallèles, distancées de 75 centimètres.

Les élèves, individuellement, attaquent ce tracé dans une direction perpendiculaire.

Le pied qui se lance en avant doit raser le sol, se poser à terre et supporter le poids du corps, pendant que celui qui est en arrière se soulève et s'appuie sur sa partie antérieure. Les jarrets doivent être tendus, c'est une condition indispensable.

On continue cet exercice pendant deux heures. Tout le monde y passe, et chacun arrive à se convaincre qu'il n'a jamais su marcher.

C'est toujours ça d'acquis pour une première expérience.



A la manœuvre suivante, on fait des tournées de tête à droite, à gauche.

Autre difficulté à vaincre.

On y arrive cependant, avec un peu de grâce, et il faut que l'œil soit bien braqué sur les lignes des

yeux de ses voisins pour que le mouvement soit irréprochable.

Tourner la tête n'est pas trop difficile, mais il faut savoir s'arrêter à temps; ce qu'on apprend après une longue pratique.

N'oublions pas en tout cela de maintenir le corps immobile, car l'effet serait raté.

*
* * *

Puis on s'empare du fusil.

Narrer les manœuvres du fusil est une tâche au-dessus d'une force moyenne. Nous y renonçons, nous contentant de dire, ce que nous savons tous, que la manœuvre du fusil est une chose hygiénique et soporifique avant une conférence, surtout l'été, quand le thermomètre vagabonde dans les hauts chiffres.

En résumé, à l'exercice, on recommence tout, refait tout, et vraiment, on arrive à des résultats surprenants.

Quel ensemble! quelle précision! Autant de marionnettes qu'un habile metteur en scène fait fonctionner à la voix.

Pas besoin de ficelles avec nous.

Un cri énergique nous enchaîne les nerfs, les comprime en un faisceau étroit, et les lâche ensuite

comme une bombe qui éclate. Le coup de fouet autoritaire de la voix de l'instructeur fait bondir les fusils avec une merveilleuse prestesse.

Les automates, êtres articulés et inconscients, nous cèdent le pas quand nous avons le fusil en main.

*
* *

Et les marches donc ! Il faut voir le bataillon des élèves arriver à la caserne.

Par le flanc gauche, halte ! Qui n'a pas vu cela, doit le regretter longtemps. On s'arrête, on fait face à gauche, on dédouble, et, fixe ! immobiles, des piquets en terre, alignés sur deux rangs, le front étant le plus court chemin de la droite à la gauche.

Une ligne tellement droite que le plus fin géomètre de l'Institut dirait : « C'est ça. »

*
* *

Et nous voilà aux prises avec les rétablissements au gymnase.

Si les biceps ont été paresseux depuis longtemps, ils ne sont pas à l'aise, car les barres fixes, les échelles, les trapèzes les tourmentent avec sollicitude.

Le pas gymnastique ne chôme pas non plus, et l'assaut du portique arrive comme suprême régal.

Tout le monde en place, un coup de sifflet, tous grimpent avec rage ; second coup de sifflet et une vision confuse de bras qui s'agitent, de jambes qui frétilent, de torses qui se cambrent, et cela dégringole, tombe, disparaît.

Un instant après, le groupe est aligné, immobile.

Mais il fait chaud. Pour se reposer, on fait un peu de boxe.

Les coups de poing pleuvent, les attaques, les parades et les ripostes voltigent sous les arbres de la cour. Les coups de pieds, nombreux, frappent le vide.

La fatigue est grande, les effets sont nuls, et sans contredit les résultats sont moins évidents que dans le fameux combat de Smith et de Greenfield, les deux champions anglais et américain.

Ceux-ci boxaient pour l'honneur et le titre de champion universel, avec la fameuse ceinture. Les paris y entraient aussi pour beaucoup.

Et nous, nous boxions pour l'hygiène et le sommeil. Ce en quoi nous réussissions, surtout à l'amphithéâtre.

*
* *



Après la boxe, on rentrait à l'Ecole, au pas de course, pour s'enfoncer dans la salle des conférences.

Il était, là, assez difficile d'écouter, l'œil ouvert, une savante dissertation sur la loi de recrutement.

*
* *

L'escrime nous appelle bientôt.

Vestes bas, bretelles pendantes, on engage, froisse, bat, coupe et double l'épée. Des écorchures et des bleus à la poitrine sont les témoins de nos efforts, et l'on va à l'étude.

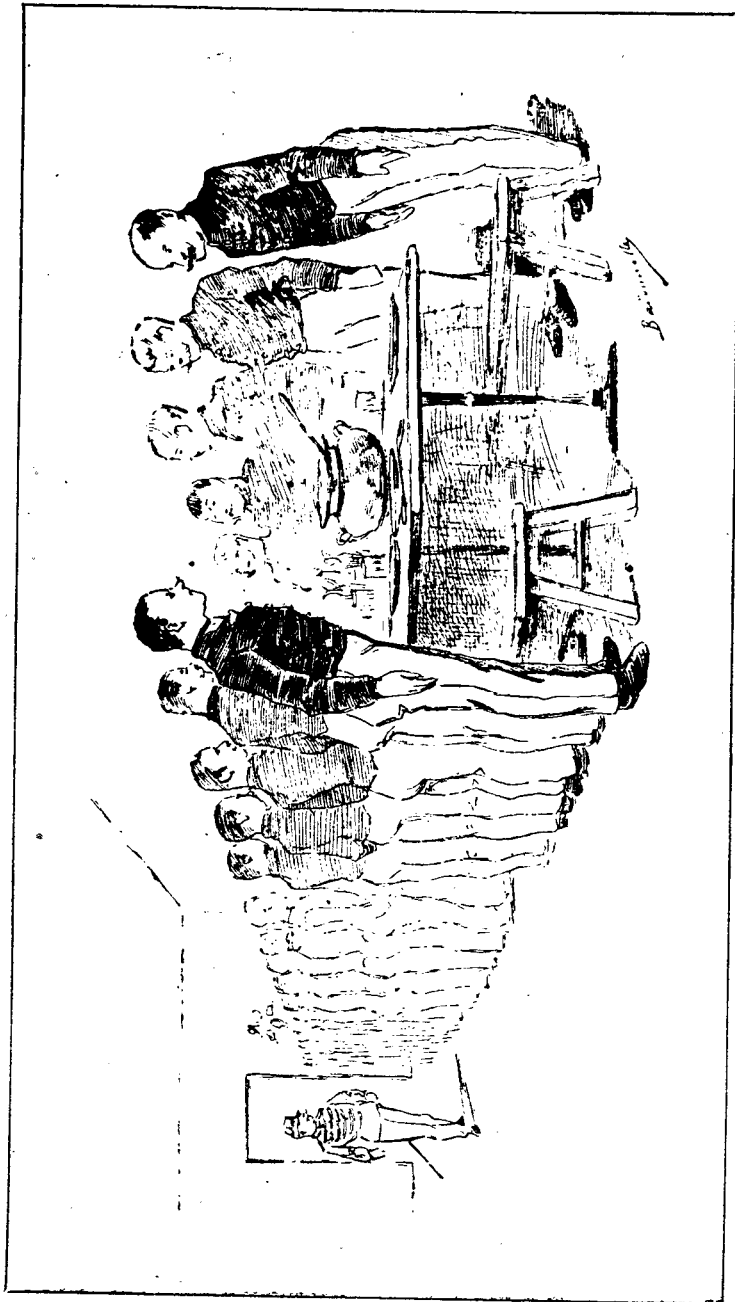
Ce n'est pas pour étudier, mais pour dormir, et nous l'avons bien gagné.

Quelques-uns travaillent quand même, mais ce sont les hommes d'élite. D'autres fabriquent des boulettes de papier et taquinent les pompiers, qui sourient de crainte de se fâcher.

Le professeur adjoint ramène le devoir par sa présence, mais il n'est pas éternel.

Après son départ, les dormeurs se remettent à la besogne, les fabricants de boulettes de papier continuent leur industrie, l'heure du dîner sonne et égalise les chances au réfectoire.

*
* *



Correctement alignés, sur deux rangs, à la voix d'un chef rigide, la première série part du pied gauche, et s'engouffre au réfectoire, en silence. Chacun prend la place qui lui est due, et, debout, attentif, il guette le coup de langue.

Tout le monde est à son poste, l'officier de service fait un signe, le clairon résonne, la parole est libre et le repas commence.

Les premiers coups, d'abord dirigés contre le bœuf traditionnel, arrivent vite à la salade, qu'un bordelais gastronome assaisonne d'un chapon de Gascogne; puis un peu de dessert et le verre de vin de la fin, et le clairon de nouveau nous ordonne le silence.

La première série est repue, la deuxième le sera une heure après.

*
*
*

Ensuite nous montons à cheval.

Le cheval est un but auquel tous aspirent avec ardeur, mais les détails de l'apprentissage sont pitoyables.

Il est difficile de rendre l'espèce de terreur que le cheval inspire à certains hommes. Et cette terreur est très commune chez nos futurs officiers:

Ce qui peut paraître exagéré, mais la cause en est simple, car il est ici question d'élèves-officiers

d'infanterie, ayant une moyenne de 25 à 26 ans.

Or, que fait le fantassin dans l'armée ? Il marche, et avec ses deux jambes. Jamais d'autre locomotion ne lui viendra en aide. Qu'arrive-t-il ? A 25 ans, il est sûr de ses jambes, mais les autres moyens de transport lui semblent louches.

On a connu des capitaines qui juraient de ne jamais enfourcher un animal quelconque, se contentant de leurs godillots, qu'une longue habitude leur faisait trouver sûrs et fidèles.

Dans les régiments de cavalerie et à Saint-Cyr, il ne faut pas s'étonner de trouver des casse-cou.

Le milieu porte à tout.

Une recrue de cavalerie suit l'exemple de ses anciens qui sautent cavalièrement l'obstacle. Il trouve tout naturel de faire ce que son camarade de lit fait avec tant d'insouciance.

Et cela fait, jeunesse aidant, qu'on risque tout et devient bon cavalier.

Chez le saint-cyrien, vient à tout cela s'ajouter le stimulant de l'éperon, qui a toujours fasciné l'élégant.

*
* *

Dans l'infanterie, le soldat traite le cheval de cinquième roue. Il est dressé avec ce sentiment, et arrive à l'âge où les membres se raidissent un tantinet, sans avoir caressé une seule crinière.

Il se présente enfin devant le cheval, et il craint. Cette bête est vicieuse.

On lui a dit qu'un camarade avait eu la jambe brisée, un autre, l'épaule; un tel avait été tué.

Il lui faut quand même monter, trotter sans étrier, lâcher les rênes, lever les genoux à hauteur des cuisses, sauter à terre et à cheval, au trot et au galop, franchir les obstacles.

Il hésite, ému.

Beaucoup préféreraient un bon coup d'épée et en être quittes, car une chute de cheval n'est pas une petite affaire.

Il est bien entendu que nous parlons ici d'une manière générale, car certains élèves arrivent à l'École avec une connaissance de l'équitation qui ferait honneur à un manège de cavalerie.

Pour dominer la crainte du cheval, il faut un instructeur rude, énergique, qui ne mâche pas les gros mots et sache inspirer la honte à l'hésitant.

Nous étions bien servis à Saint-Maixent.

Notre écuyer, dont nous avons déjà dit quelques mots, centralisait toutes ces qualités. Jamais homme n'inspira plus de crainte parmi un groupe de jeunes gens.

Colosse impassible, planté bien droit au milieu du manège, il savait, avec sa voix formidable, remuer profondément toutes les fibres sensibles.

Certaines fois dépassait-il le but?

Nous n'osons nous prononcer. Mais nous nous sommes dit souvent qu'il n'était pas toujours dans le ton en causant à quelques-uns d'entre nous.

Quoi qu'il en soit, à la fin de l'année, nous l'aimions tous, car il était bon d'ailleurs. Et qui plus est, à cette époque, si l'on nous avait écoutés, nous aurions toujours été à cheval.

*
*
*

L'exercice équestre, à l'Ecole, est entouré d'un soin tout particulier.

Des consignes sévères enseignent aux apprentis cavaliers l'art de nettoyer les basanes, de relever le pantalon pour la manœuvre sans étriers, et cela sous le hangar de la forge, sans mettre les pieds sur les rais des voitures.

A la sortie du manège, on doit reboutonner les sous-pieds et refaire aux pantalons les plis réglementaires, toujours sous ce même hangar.

Tous ces détails peuvent paraître puérils à des barbares, mais cela nous semblait tout naturel et contribuait beaucoup à augmenter chez nous le prestige du cheval.

*
* *

Un groupe entier est au manège.

Le chef s'avance et présente sa liste d'appel à l'instructeur, qui désigne les chevaux.

Impossible de peindre la tristesse de certaines têtes en recevant une bête vicieuse.

Dans les premiers groupes, on faisait assez hardiment contre mauvaise fortune bon cœur; mais, dans les groupes de la gauche, la consternation régnait en plein.

Règle générale, tous les chevaux de manège sont vicieux. Ils pointent, se cabrent, ruent à la botte et à l'éperon, s'emballent, refusent l'obstacle, enfin sont désagréables.

Nous nous sommes toujours demandé si on les choisissait ainsi pour aguerrir les initiés, ou bien si les régiments, selon une louable habitude, se hâtaient de se débarrasser de leurs mauvaises bêtes quand ils en trouvaient l'occasion.

Cette dernière supposition nous paraît assez sen-

sée, mais nous ne nous y arrêtons pas trop de crainte qu'on nous riposte que les régiments d'infanterie s'empressent eux-mêmes de passer leurs mauvais gradés, quand un sujet d'élite est demandé quelque part.

Nous pouvons cependant affirmer que les chevaux de manège sont vicieux pour toutes ces causes réunies : un peu, les corps qui envoient les mauvais sujets ; un peu, les mauvais cavaliers qui rendent exécrables une excellente bête.

Comment un cheval peut-il être bon si dix hommes différents lui pressent les côtes chaque jour ? Chacun apporte dans son équitation un défaut quelconque qui irrite le cheval et l'affole bientôt. Il voit partout des ennemis et il traite chacun comme tel.

Toujours est-il que peu de nos chevaux étaient traitables.

L'un avait des barres d'acier, l'autre était un *pillard* éhonté qui brisait les reins, le troisième ruait comme un démon. Résultats : des déboires et des culbutes.

*
*
*



On commande : *A cheval*, et nous voilà tous sur le dos d'un bucéphale. Les reprises sont désignées, et on entame l'exercice.

Tout va bien tant que l'allure est le pas, mais au commandement de : *Marchez au trot!* il se produit une certaine désagrégation.

Les distances se perdent, un fantaisiste pique une tête et la reprise s'arrête. On recommence et les plongeurs recommencent également à tâter le tan de leur sinciput.

C'est très gai.

Nous voyons toujours le grand Oudrien dans une de ses chutes homériques.

Il montait un petit cheval barbe, au rein dur et saccadé, qui se trémoussait, même au pas.

Nous partons au trot et Oudrien part en l'air, mais en retombant le petit cheval barbe n'était plus là, et, continuant sa chute, Oudrien arrive au sol sur le dos.

Il fermait l'œil, sa jugulaire semblait l'étrangler, ses deux bras manœuvraient convulsivement dans le vide, ses jambes demandaient grâce.

C'est une vision qui nous est restée fidèle et nous la passons intacte à nos camarades.

La reprise s'arrête et Oudrien reçoit brutalement

l'ordre de monter à cheval. Il essaie, il essaie, mais il cède à la force et va voir le docteur.

Pendant plusieurs mois, il fut atrocement malade et il raya pour toujours le cheval de son programme. Nous sommes certain qu'il doit être un cavalier émérite maintenant, car la persévérance est toujours récompensée.

Fritz avait de grandes prétentions comme écuyer. Il ne tombait pas trop souvent, mais il paraissait en avoir envie. Ses jambes frétilaient toujours sur les flancs de sa bête, montaient, descendaient, n'ayant jamais l'air en place.

En sautant l'obstacle, Fritz était transfiguré.

Ses bras prenaient des envolées inspirées, ses reins se courbaient en cerceau, tout son individu montait en l'air plus vite que le cheval, pour retomber sur une partie quelconque de la selle après le saut. Un sourire satisfait illuminait le tout, et Fritz était content.

Un jour, sur le champ de manœuvre, il saute le fossé avec un cheval qui s'abat.

Fritz cogne le sol du dos, se relève un peu inquiet et revient, traînant sa bête par le nez. Il paraissait ennuyé.

Ce léger incident n'empêcha pas notre camarade de toujours se croire le meilleur cavalier de l'Ecole.

Et il avait peut-être raison, car une ferme croyance en soi remplace tout.

*
* *

John fit un jour une chute inattendue. C'était sa première.

Maintes fois ses mains débiles s'étaient égarées dans une poignée de crins, ou sur le pommeau de la selle; maintes fois ses genoux anxieux avaient rattrapé l'équilibre désespérément perdu, mais jamais de séparation brutale avec sa bête.

C'était dehors, sur le champ de manœuvre. John conduisait la reprise, et le terrain, mouillé, était très glissant. Surveillant le mouvement pour se maintenir à sa place, il néglige les rênes qui flottent un peu trop.

Mal lui en prit, car, au trot allongé, sa monture s'écrase, et John décrit une trajectoire dont le point d'arrivée était tout indiqué dans une mare de boue.

En tombant, le malheureux entend la voix de l'instructeur, qui ne le plaint pas.

Il se relève instinctivement, un peu défrisé, et dans son trouble, il comprend qu'un camarade obligeant lui dit de monter à cheval, que l'instructeur

ne l'a pas vu. Excité par cet encouragement, John rattrape sa monture, saute en selle et reprend sa place.

Un brouillard épais lui passe alors devant les yeux, une vague pénombre lui fait entrevoir dans le lointain l'instructeur, qui fait des gestes dédaigneux. Ses reins semblent conquis par une nuée d'épines, son épaule gauche vibre douloureusement, ses bras débiles s'affaissent peu à peu, abandonnant les rênes.

John n'y est plus ; il pense aux douceurs du foyer. Encore quelques instants, et une autre catastrophe sera enregistrée à l'Ecole.

Soudain la reprise s'arrête, le cheval obéit plutôt à la voix de l'instructeur qu'à la main de son cavalier, et la vie renaît chez le blessé.

Rien de cassé, si ce n'est le courage qui deviendra plus prudent à l'avenir.

Ronat était un joyeux garçon, fort comme un Turc, habile au gymnase, terrible à l'escrime, et possesseur d'une calvitie précoce qui le rendait intéressant.

Il adorait le cheval, mais il lui était impossible de tenir dessus. Au moindre geste illicite, Ronat filait vers le milieu du manège. Souriant et aimable, il remontait à cheval, pour partir bientôt seul dans une autre direction.

Ce Ronat était un fantaisiste de la chute. Il a pu en compter huit dans une même séance. Bien peu peuvent se vanter de telles prouesses.

Ronat fut toujours modeste cependant, et l'instructeur l'estimait pour son courage.

Cette désinvolture dans la culbute valut à notre camarade l'honneur d'appartenir à un premier groupe jusqu'à la fin de l'année.

On réussit souvent par où l'on tombe.

Bériot, maigre comme un vendredi saint, long comme un jour d'attente, armé de guibolles minces, nerveuses, en forme de compas démesuré, avait une manière à lui de monter un cheval de moyenne taille. Face au poitrail, la main dans la crinière, le coude appuyé sur l'encolure, il ouvrait la jambe droite et la lançait par-dessus la bête sans que la jambe gauche quittât terre.

Cela ne l'empêchait pas de bondir quand on marchait au trot.

Nous le voyons encore, nous précédant dans la reprise, quitter méthodiquement la selle, à chaque foulée, laissant voir la tête de son cheval dans le vide qui se produisait.

Stoïquement, pendant toute la reprise, il bondissait ainsi, sans que ses genoux fassent un effort apparent pour entraver cette gymnastique.

Par contre, le petit de Ratour, gros comme le poing, avec des jambes dont les extrémités dépassaient à peine les flancs de la selle, semblait vissé sur sa monture.

Toutes les allures lui étaient indifférentes, il ne bougeait pas d'un cran.

Les scènes de manège ne sont pas toujours aussi gaies. Il y en a de tragiques.

Un camarade reçoit un jour un coup de pied qui lui brise la rotule : il est réformé après dix mois d'hôpital. Un autre se fracture l'épaule, celui-ci se casse un bras ou se démet le poignet. Autant de malheurs qu'il est inutile de raconter.

Ce sont des éventualités fatales sur lesquelles il ne faut pas s'appesantir.

Et puis, pour une chute malheureuse, combien de culbutes sans résultats.

Un jour de colère, l'écuyer fait claquer sa terrible chambrière.

Les chevaux, affolés, ruent, se cabrent, dansent et s'entassent dans un coin du manège.

Un grand nombre de cavaliers manquent sur les selles. Ils ont semé partout des points à terre.

On se relève sans encombre, et ces scènes se renouvellent des centaines de fois pendant l'année.

Le cheval a excité la verve de camarades facétieux, les artistes ont exercé leur crayon en dessinant des caricatures de toutes sortes.

Nous nous souvenons d'une bique gigantesque exposée dans notre salon de peinture. Montée sur ses jambes, près de l'instructeur, qui commande : *A terre et à cheval!* elle attend, en ralentissant l'allure, que son cavalier prenne place.

Celui-ci, après de vains efforts, s'est décidé à escalader l'obstacle. On le voit grimper aux jambes de l'animal, faisant des efforts surhumains pour arriver à la selle.

Ce qu'il est impossible de peindre ici, c'est l'air piteux, la taille minuscule du pauvre cavalier, l'élan gigantesque, l'air fier de la bête.

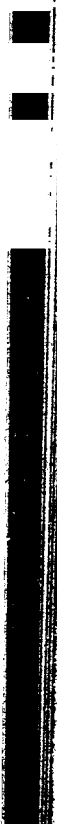
C'était très anodin, cette caricature, mais cela nous faisait rire, car c'était d'actualité.

Bien d'autres productions sont dues au pinceau de nos artistes, dont le cheval avait émoustillé la verve.

D'ailleurs, pendant les premiers mois d'école, la conversation topique roulait sur le cheval.

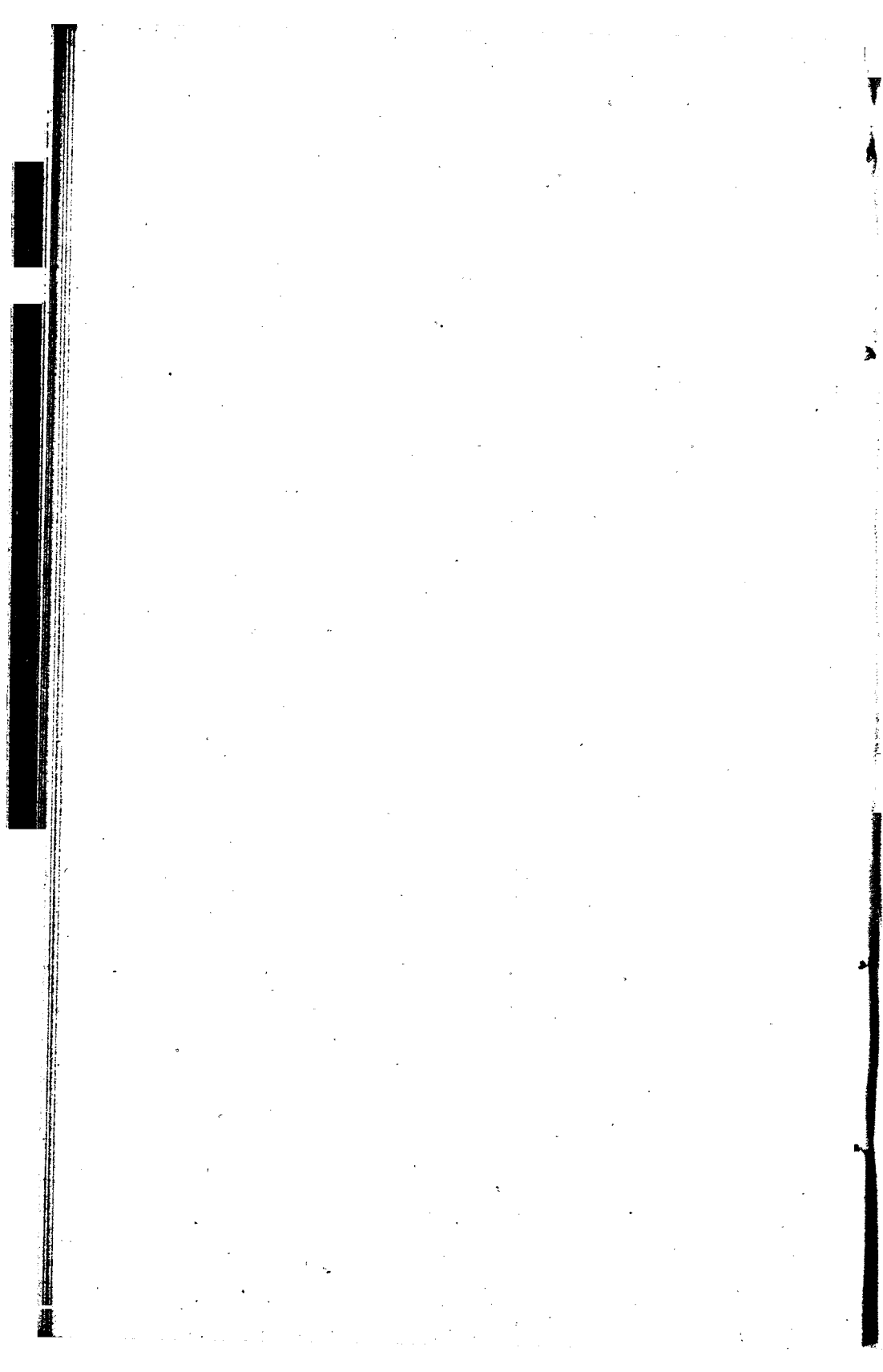
En entrant à l'étude, après une reprise de manège, toutes les têtes se tournaient vers les arrivants. C'étaient des questions, des commentaires qui marquaient la place énorme que tient le cheval dans la vie d'un élève.

La meilleure preuve, c'est la complaisance avec laquelle nous venons de décrire ici ses frasques.



CHAPITRE IV

A L'AMPHITHÉÂTRE



CHAPITRE IV

A L'AMPHITHEATRE

C'est pour dormir. — Les conférenciers. — Les sévères. —
Les facétieux. — Les éloquents. — Quelques réflexions. —
Chacun jouit de ses droits. — La parole et le sommeil.



'EST un lieu où généralement tous dorment, pendant qu'un seul parle.

Ce n'est certainement pas le résultat que le règlement prétend recueillir, mais la machine humaine a des exigences avec lesquelles on ne peut transiger.

L'énorme quantité de nourriture physique qu'elle absorbe la prédispose assez mal à recevoir la pâture morale. Le corps, harassé, s'affaisse lentement et s'oublie dans une somnolence lourde, au son monotone d'une voix qui nous apprend la nécessité de la fortification.

Ce n'est pas que les conférenciers ne soient éloquents.

Quelques-uns ont même un entrain, un brio dans la parole, qui charmerait à tout autre moment ; mais c'est plus fort que nous : il faut dormir.

Levés depuis 5 heures du matin, 15 kilomètres dans les jambes, quatre heures de manœuvres mouvementées, voilà le bilan avec lequel on se prépare à une conférence.

Certains de nos professeurs n'étaient pas comodes.

*
*
*

En premier lieu, venait l'art militaire, dont le titulaire, un officier érudit, ne badinait pas avec le sommeil.

Ses yeux brillants faisaient souvent des tours d'horizon fructueux, chassant de la salle, avec de la consigne, le malheureux qui osait fermer les yeux.

Il faut dire aussi que son débit était très animé, sa diction parfaite, et que les mots, bien martelés, arrivaient, nets et clairs, dans tous les recoins de l'amphithéâtre.

Et puis le sujet qu'il traitait était si intéressant.

Comment ne pas s'émouvoir d'orgueil quand il nous parlait de la supériorité de l'infanterie sur toutes les autres armes ! Comment ne pas oublier

notre torpeur quand il nous faisait de ces peintures si vives de certains épisodes, hélas! trop peu nombreux de la guerre 1870! N'était-il pas indécent de voir un futur officier s'accouder lourdement sur sa table quand il nous démontrait la supériorité de la mobilisation en masses sur la mobilisation en cordons?

Il avait bien raison de nous mettre à la porte quand nous ne pouvions pas l'écouter. Et au respect que nous lui devons tous, nous avons ajouté notre estime, qu'il a su conquérir par sa fermeté.

*
*
*

Le professeur de législation et d'administration était moins bien outillé pour lutter contre nous.

Quand les mots : circulaire ministérielle en date du... s'étaient fait entendre pour la troisième fois, c'était réel, une souris pouvait courir tranquille.

Par-ci, par-là, une loi favorable aux officiers nous stimulait bien quelque peu, mais comme ces lois-là ne sont pas ce qu'il y a de plus commun dans la législation militaire, nous partions bientôt pour l'inconscience avec une dissertation sur les lits militaires.

Ce professeur était un philosophe débonnaire.

Toujours mis avec la plus grande recherche, tou-

tes ses décorations sur la poitrine, rasé de frais avec une moustache bien cirée, il débitait tranquillement et méthodiquement son cours, sans paraître se soucier beaucoup de l'effet de sa harangue.

Il y allait comme un homme convaincu que l'administration est une chose indispensable, mais peu récréative en elle-même.

Il nous faisait l'effet d'un médecin qui force son malade à ingurgiter un médicament désastreux, tout en lui permettant de faire la grimace.

En voilà un qui ne nous faisait pas languir quand l'heure annonçait la fin de la conférence. Il n'achevait même pas le mot commencé.

Prenant sa serviette sous le bras, toujours souriant, il nous regardait défilier allègrement, ayant l'air de penser : « Pauvres jeunes gens, comme ils ont dû s'ennuyer. »

Et il avait raison, mais nous nous gardions bien de le lui dire.

Pour la géographie, c'était un autre genre.

Quand la série entrait au cours, on voyait le professeur déjà à son poste. Derrière lui, une immense

carte murale attirait l'attention et nous renseignait sur le sujet de la conférence. A côté, une longue baguette pour indiquer les points de la carte.

Toujours botté, bien sanglé, le capitaine jetait sur nous, à notre passage, un regard froid, qui, dans le temps, nous semblait un peu dédaigneux.

* * *

Tout le monde en place, l'orateur annonçait le sujet en quelques mots brefs.

Mais, bientôt, le débit languissait légèrement, l'articulation des mots devenait de plus en plus hésitante, les termes, difficiles à trouver, n'arrivaient pas toujours à point.

De là, une certaine difficulté dans l'élocution, un tâtonnement quelconque, peu propice à l'émotion.

La baguette, indécise, se promenait aussi sans but sur la carte, semblait chercher avec effort le point précis, s'en approchait, s'en éloignait, et, finalement, s'y arrêtait, encore incertaine.

Ce manège nous fatiguait un peu, mais le conférencier était calme et n'avait pas l'air de s'en préoccuper outre mesure.

Ce cours, d'après nous, n'était pas une besogne que notre professeur semblait préférer. Mais les

jeunes gens sont toujours enclins à porter des jugements téméraires, et il n'en est pas moins vrai que cette branche de notre instruction militaire était traitée à l'Ecole d'une manière supérieure.

*
*
*

Le tir était enseigné par un capitaine dont l'accent apprenait l'origine.

Quoique très instruit et parfaitement pénétré de son sujet, il avait toujours l'air de quelqu'un qui aurait désiré échanger sa chaire contre autre chose.

Les chiffres s'amalgamaient avec effort, les indices — l'indice 7 surtout — arrivaient à contre-cœur, ne s'imposant qu'à la suite d'une résistance soutenue. La poudre à canon, dont la composition et les vertus n'entraient pas très nettes dans notre esprit, amenait également une lutte de mauvais ton. Les armes étrangères offraient aussi une certaine difficulté d'explication.

Toujours est-il que nous croyions que notre professeur de tir avait une éloquence ingrate.

*
*
*

Chose extraordinaire cependant : le cours de tir, dont les résultats étaient médiocres sous un règne

précédent, obtenait un grand succès pendant notre année. Doit-on attribuer cela à la bonté du titulaire, ou à son langage difficile, qui nous faisait faire de grands efforts pour en saisir les explications — il ne faut pas toujours avoir trop clairement raison — ou bien encore à une tendance particulière de notre promotion pour cette branche de l'instruction ?

* *

Car, c'est un phénomène à noter, chaque promotion a une spécialité.

Nos anciens avaient une antipathie toute particulière pour la législation et l'administration — ce qui s'explique assez en soi-même — et nous, nous étions très ferrés sur ces deux branches.

Le tir fut également assez mal coté par nos prédécesseurs, et très bien vu par nous.

Nos cadets ont dû également faire leur choix de matières, pour les mêmes raisons qui ont guidé nos goûts et nos préférences.

Explique la chose qui pourra.

* *

Au début de chaque année, un vent souffle sur la promotion. Tournera-t-il vers l'art militaire, le

tir, l'histoire ou tout autre chose? C'est un problème.

Il suffit de quelques meneurs influents, hâbleurs audacieux, pour discréditer une partie de l'instruction ou la prôner outre mesure, pour que de suite le plus grand nombre — nous sommes tous un peu moutons de Panurge — emboîtent le pas et chantent dans le ton.

On délaissera toute l'année le cours condamné, conspué, pour se livrer entièrement au favori du moment.

Somme toute, la chose n'est pas un si grand mal. Le programme annuel est tellement chargé que, serions-nous chauffés à blanc, il nous serait impossible de le parcourir convenablement.

Avec le système que chaque promotion adopte instinctivement — car il n'y a jamais de parti-pris — la chose est équilibrée, et l'armée reçoit chaque année une série d'officiers quelque peu spécialistes qui comblent les vides d'une année précédente.

Il est préférable, à notre avis, d'avoir, dans une aussi vaste organisation que la machine militaire, des spécialistes capables plutôt que des membres égaux en médiocrité.

Le professeur est certes pour beaucoup dans

l'attrait qui attire vers la matière qu'il enseigne.
Témoin, notre docteur.

*
* *

Il nous faisait un cours d'hygiène.

N'en déplaise, l'hygiène n'est pas très folâtre, surtout l'hygiène militaire. Les écorchures, les ampoules et leur traitement sont loin, généralement, de soulever l'enthousiasme d'un auditoire attentif.

Eh bien! ce satané docteur avait une petite manière à lui de nous intéresser quand même.

Voilà une fracture. Il en faisait la description avec une conviction sincère. Il nous en développait le traitement, les précautions à prendre, le système de pansement, l'inconvénient de tel procédé, le tout sur un ton de bonhomie inconsciente, tout-à-fait aimable.

*
* *

Jamais plus charmant causeur n'a traité avec autant de grâce un sujet qui s'y prêtât si peu.

Nerveux sur sa chaise, ses jambes et ses bras toujours en mouvement, sa voix, bonne, douce et un peu goguenarde, arrivait jusqu'à nous avec des intonations comiques qui nous réjouissaient sans cesse.

Ce qui en faisait surtout le charme, c'est l'absence de toute pose. Il paraissait même un peu étonné de l'effet magique de ses paroles.

Nous avons toujours soupçonné cet aimable homme d'être un habile profond.

*
*
*

A propos d'ambulances pendant la dernière guerre, il nous raconte, un jour, un souvenir personnel. Il rend justice à la bonté des dames vis-à-vis des blessés. C'était beau de voir le dévouement de ces nobles femmes, qui venaient dans les hôpitaux encombrés chercher des blessés pour les guérir chez elles.

Le conférencier mettait dans son récit une certaine coquetterie d'éloquence pathétique qui nous remuait. Nous étions profondément émus.

Mais ça ne pouvait durer longtemps comme cela.

— N'oubliez pas, dit-il, qu'une famille qui soignait un blessé était exempte d'impositions. Je ne voudrais pas dire par là que ces dames avaient un but intéressé dans leurs actes, mais n'en était-il pas moins vrai que les plus riches et les plus titrées avaient le premier choix dans les blessés. Elles prenaient toujours de beaux jeunes gens, pas trop éclopés, assez faciles à manier et à guérir, et elles

s'en allaient, avec leur malade, très dignes, indemnes vis-à-vis de l'autorité. Aux plus pauvres familles étaient donnés les démolis à fond, qui, souvent, s'entassaient, nombreux, dans une misérable bicoque. A chacun sa manière de payer sa dette.

Nous sourions tous à cette répartie, et le docteur, avec sa bonhomie douce, comme étonné de son succès, reprenait le fil de son discours.

Entre nous, nous ne croyions pas un mot de ce que notre docteur nous disait à propos des dames de France.

*
* *

La fortification était enseignée par un véritable savant.

Nous n'avons jamais compris pourquoi ce cours a toujours été partout, dans toutes les écoles, traité avec un certain dédain poséur. On applique même aux professeurs des noms quelque peu irrévérencieux : le professeur est la *grande barbette*, ou la *perche*, et l'adjoint, *l'angle-mort*.

Quoique la moquerie soit dans le tempérament de tout écolier, nous ne voyons pas pourquoi elle s'aiguise surtout contre la fortification.

Nous avons rarement vu un cours mieux préparé et mieux enseigné que la fortification à notre Ecole.

*
* *

En entrant à l'amphithéâtre, le professeur est en chaire depuis longtemps.

Une série de figures bien dessinées au tableau annonce qu'il a déjà préparé avec soin les éléments de sa conférence.

Calme et modeste, les deux mains appuyées sur la tribune, il attend, l'œil vague et réfléchi, que le dernier élève soit arrivé à sa place.

On s'assied.

*
* *

Alors commence un discours savant, doux, monotone.

Les arguments et les développements, bien amenés, sont clairs et rendent bien la pensée. Une atmosphère sereine et lourde tombe peu à peu sur la salle et plonge tous les auditeurs dans une léthargie profonde, et le professeur cause toujours.

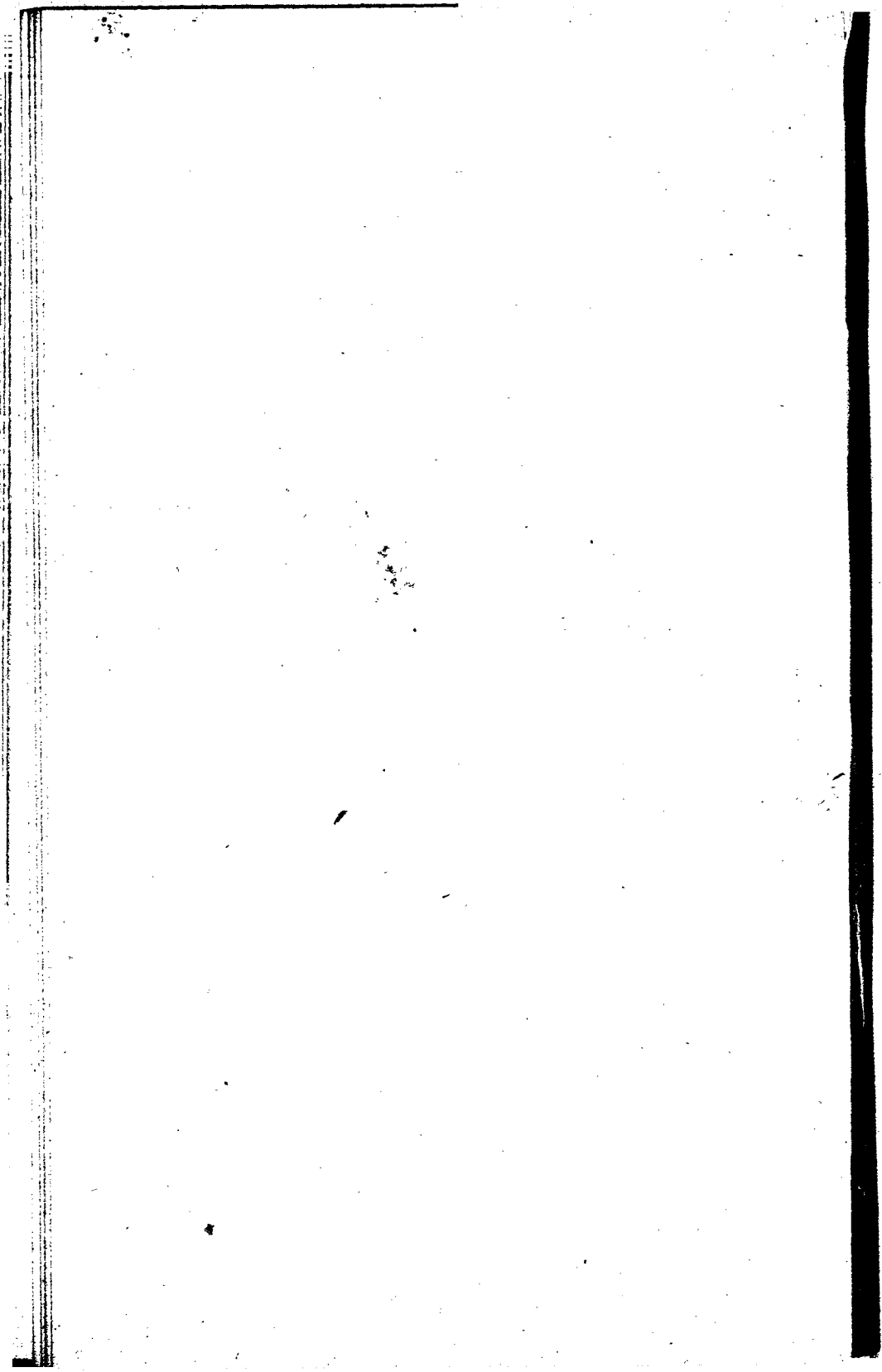
L'heure sonne sur un dortoir, et les élèves, réveillés instinctivement à la fin du cours, ouvrent les yeux et les dirigent vers le tableau, où le conférencier complète une dernière explication, en indiquant la dernière figure.

C'est fini, nous sortons, et avec le remords de n'avoir pas été consciencieux.

Le capitaine, l'œil toujours calme et voilé, nous regarde partir avec indifférence.

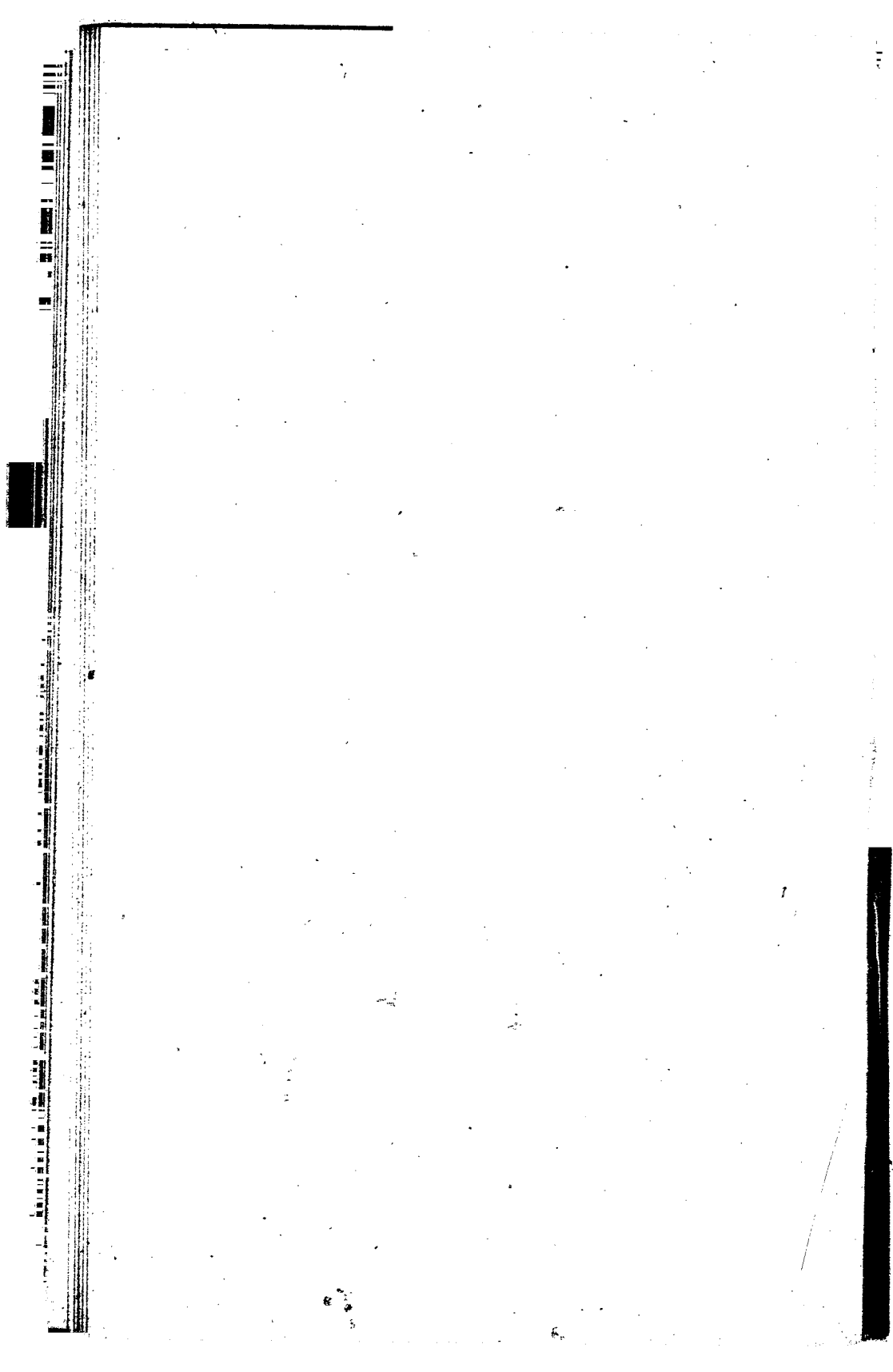
* *

Tous jouissaient de leurs droits à l'amphithéâtre :
les conférenciers, en parlant; les élèves, en dor-
mant.



CHAPITRE VI

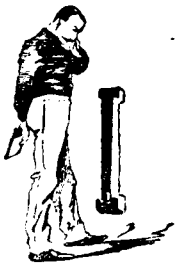
LES COLLES



CHAPITRE V

LES COLLES

Diverses colles. — Les fumistes. — Les pompiers. — Le cabinet des colles. — Appréhensions. — Les colleurs. — Le coefficient des têtes. — La distraction. — Effets du dessin. — Le colleur d'administration et de législation. — Ses tempêtes. — Le tir. — L'art militaire. — L'hygiène. — Spécialités du docteur. — La bibliothèque de l'école est bien garnie. — L'histoire. — La géographie. — Notions sur la manière de se présenter aux colles. — Nous broyons du noir.



Il y a deux espèces de colles : les colles de cours et les colles de théorie.

Nous détestions celles-ci, et nous n'aimions pas les autres.

Un élève en crise de colle est un homme à plaindre.

Les symptômes s'annoncent par une certaine inquiétude, s'accroissent bientôt par la réflexion, pour atteindre le paroxysme quand l'horloge, inexorable, sonne l'heure de l'exécution.

Le chef de groupe réunit son monde et le conduit au supplice. Chemin faisant, tous se font part de leurs inquiétudes.

*
**

Certains fumistes essaient de faire croire aux camarades qu'ils ne savent absolument rien, quoique la rumeur publique les dénonce comme ayant pompé à fond, jours et nuits.

Chose à noter, les forts affectent invariablement des mines désolées, s'apitoient bruyamment sur leur ignorance et semblent vouloir convaincre les autres de leur nullité. Veulent-ils par là jouir de la surprise envieuse des camarades, qui notent un succès là où ils croyaient voir un four, ou obéissent-ils à ce besoin instinctif que tout homme éprouve de déguiser un peu sa pensée ?

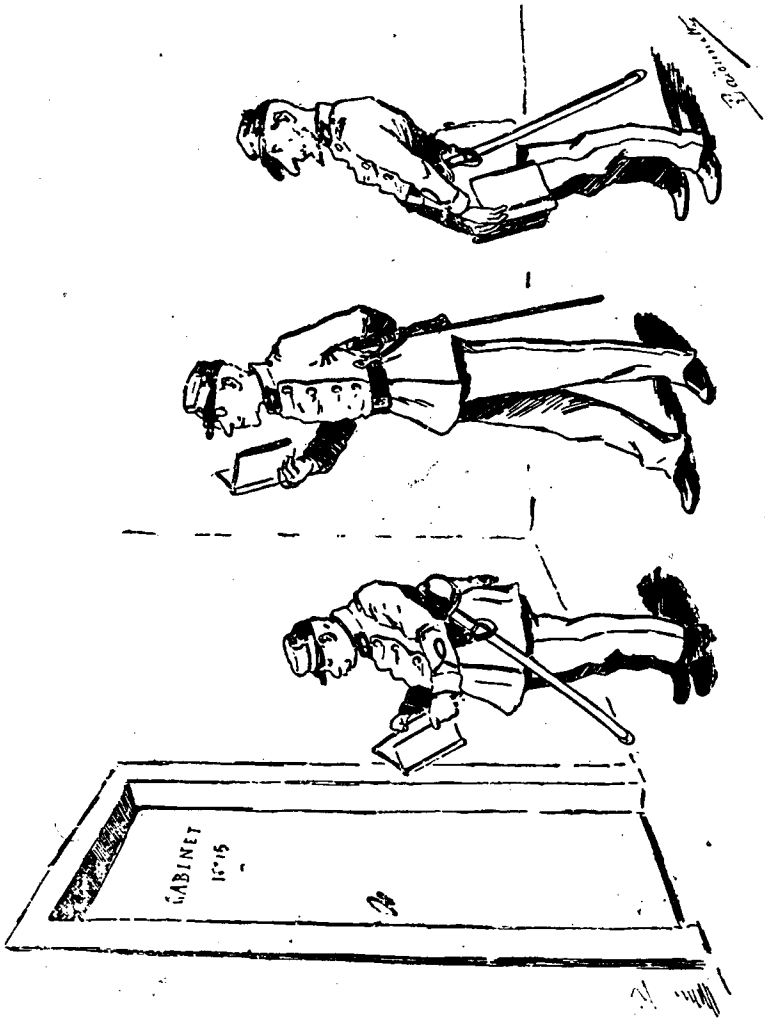
*
* *

Voyons plutôt le pompier malheureux. Il est triste et morne.

Il marmote quelques mots entre ses dents, jetant de temps à autre un œil furtif sur son bouquin. Ou bien, résigné, il attend son sort, comptant sur le hasard des interrogations pour le tirer d'affaire.

Règle générale, en allant aux colles, les ferrés sont bruyants, communicatifs, simulant le désespoir de l'ignorance ; les autres, victimes de la pompe inclémente, sont dignes dans le marasme, sans souffler mot.

*
* *



Nous sommes introduits par trois, par lettre alphabétique, dans le cabinet du juge.

Habituellement, celui-ci trône sur un banc de casernement, placé derrière une table, sur laquelle il appuie les coudes.

Cet appareil n'a rien d'imposant, mais n'en laisse pas moins une certaine froideur dans l'âme des appelés, qui, eux aussi, trouvent place sur un banc de casernement. Dans un coin, l'indispensable tableau noir.

L'interrogation commence.

Personne ne dort ici. Tout le monde ouvre l'œil, car la note *six* entraîne de la consigne et ses conséquences.

Les trois premiers épluchés cèdent place à trois autres, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du groupe.

Les premiers sortis sont anxieusement interrogés par ceux qui attendent.

— Quelle note as-tu piquée? — Quelle est sa marotte? — Sur quoi interroge-t-il de préférence? et bien d'autres questions.

Selon les réponses, nous ouvrons vivement les bouquins pour rappeler un souvenir, tout en ac-

quérant un surcroît d'inquiétude, et notre tour arrive.

Une note heureuse remplit de joie et ramène vivement la gaiété; une note malheureuse surcharge de brume et sème la désolation, quand ce n'est pas de la salle de police.

La diversité des colleurs défie toute énumération.

Il y a le colleur gai, le colleur distrait, le colleur indulgent, le colleur froid, le colleur indifférent, le colleur brutal, le colleur consciencieux, le colleur méticuleux qui marque les points et les virgules, le colleur large qui n'exige que le sens, le colleur majestueux.

Un diplomate doit connaître à fond son colleur, saisir ses idées, se façonner à ses manières, mettre du soumis dans sa voix, du décidé dans son allure, de l'élégance dans ses gestes, se raser, avoir deux tours à la cravate, se faire une tête, enfin, car ce fameux coefficient des têtes, tant discuté, n'est pas un mythe.

Tous ces détails sont absolument nécessaires; malheur à celui qui les néglige.

Les interrogations, en cours, sont faites par les professeurs adjoints, comme nous le savons tous, et nous nous rappelons bien que notre professeur adjoint en fortification était un distrait.

Rien de terrible comme la distraction. Elle fait quelquefois donner une bonne note pour une mauvaise réponse, et punir un camarade qui a bien répondu.

*
* *

L'interrogation en fortification était à craindre de mon temps.

Cas aggravant : le colleur de ce cours, outre sa distraction, était ou croyait être malade et portait toujours sa pèlerine sur le bras, même par les plus grands froids. Comment batailler contre quelqu'un qui porte toujours sa pèlerine sur le bras ?

Nous avions peur, mais nous rusions.

Assis sur la sellette, nous touchions au tableau en face duquel un élève luttait avec un problème. Un pacte indissoluble nous unissait. Si une lettre, une ligne, un mot manquaient à la figure, vite, l'un de nous soufflait, et la réciproque était attendue.

*
* *

Le professeur, toujours distrait, taillait son crayon,

déchirait son calepin, coupait la table, sans trop s'apercevoir que nous donnions des réponses en commandite.

Quelquefois, tous trois, nous restions à sec : c'était triste, et une mauvaise note ne nous consolait guère.

Le dessin était sa marotte. Un bon croquis valait mieux pour lui qu'une réponse juste.

Nous nous rappelons très bien d'un camarade qui avait l'habitude de planer entre les notes 8 et 9.

Un jour, il pique 19 à la suite d'un croquis de plate-forme de tir à barbette. Il aurait eu 20, si le trait indiquant la ligne de feu avait été un peu plus accentué.

Ce veinard, ahuri, en sortant du cabinet d'interrogation, lance son képi au plafond, danse un cavalier seul, se casse un peu le cou en descendant l'escalier, et va de ce pas porter la bonne nouvelle aux quatre points cardinaux de l'Ecole.

*
*
*

Ce fut comme une traînée de poudre.

Tous se mirent à dessiner fiévreusement des plates-formes avec rampes et talus, et voilà comment notre promotion apprit le fameux croquis, sans négliger d'accentuer la ligne de feu.

Le premier qui fut interrogé après l'incident fit un merveilleux dessin de l'ouvrage et piqua un... 5.

Effet pénible de la distraction !

Le professeur adjoint de législation et d'administration était un solide gaillard, toujours mis avec recherche et armé d'une voix formidable. Ses grands yeux, brillants comme le feu, se braquaient sur l'interrogé et le perçaient à jour.

Méthodique dans ses questions, il les posait en quelques mots brefs et aidait aux réponses en citant des exemples.

Si l'élève n'arrivait pas à une solution exacte du problème, alors éclatait toute une tempête. Une explosion de mots durs atteignait le pauvre diable en pleine poitrine ; des gestes violents, des coups de poing sur la table, des cris furieux, qui jetaient la consternation partout.

Ceux qui attendaient à la porte disaient : « Ça barde chez le mini ! »

Le supplicié perdait contenance, s'affaissait peu à peu et s'écroulait bientôt, anéanti, sur son siège, avec un tonitruant :

« Asseyez-vous, Monsieur, vous ne savez rien ! »

Et le malheureux en était convaincu, car une pareille charge était suffisante pour le rassurer sur

sa nullité, s'il avait eu des prétentions à savoir quelque chose.

Le suivant se levait.

La voix du professeur prenait alors une douceur exquise. Câline, insinuante, cette voix, tout à l'heure olympienne, tonnante comme la foudre, semblait maintenant sortir d'une ruche à miel. C'était un nectar divin.

La question, ainsi posée, arrivait à l'élève sur la sellette comme un zéphir rafraîchissant après l'ouragan. Elle ramenait chez tous le calme, la sérénité, rappelant les souvenirs qui s'étaient enfuis avec l'orage pour revenir avec le calme.

En possession de tous ses moyens, le camarade se tirait d'affaire avec une bonne note que l'interrogateur lui signifiait d'un ton poli : « C'est très bien, Monsieur, je vous remercie. »

Si, par malheur, se présentait toute une série de fines galettes, oh! alors, la tempête déchaînée dès le premier prenait une intensité de plus en plus grande avec le second et brisait les vitres avec le dernier.

Cela défie toute description.

Les cahiers de résumés, la table, le banc, le plancher, tout y passait. Le Landernau de la législation et de l'administration était consterné.

Ce professeur, de notre temps, était aimé et estimé. Emballeur à froid, très bon dans le fond, plein de dévouement pour les élèves, connaissant les plus minutieux détails de son cours, il forçait tout le monde à travailler.

En dehors de son cabinet d'interrogation, il était aimable, causeur entraînant, plein de saillies spirituelles et d'une exquise correction dans sa tenue et ses manières. Mais dame ! dans son cabinet d'interrogation, c'était autre chose.

L'administration rend féroce et il tenait à le prouver.

En outre, il exigeait un résumé du cours, et un cahier bien tenu, concis, lumineux, le prédisposait en faveur de l'élève, dont il forçait la cote.

Et puis, il désirait de la méthode et de la brièveté dans les réponses. Pas de phrases ronflantes, entortillées, hésitantes ; il fallait numéroter les alinéas, marteler les mots, tailler dans le vif de tout le fatras inutile de la législation militaire, pour en extraire la quintessence.

Nous ne pouvions comprendre pourquoi ce professeur, qui était un lettré, avait choisi un cours aussi indigeste.

Le tir avait pour adjoint un officier d'une physionomie dure et sévère.

Deux longues moustaches rousses lui coupaient la figure en deux. Ses yeux, grands ouverts, francs, bien allumés, enfoncés sous une profonde voûte sourcillière, s'illuminaient d'éclairs fulgurants.

Chacune de ses paroles, ses moindres gestes engendraient une atmosphère de crainte.

Effet de mirage incompréhensible, car nous savions tous que ce professeur était d'une extrême bonté, cherchant, par tous les moyens possibles, à tirer tout le monde d'affaire.

Mais c'était plus fort que nous, nous appréhendions terriblement l'interrogation sur le tir.

Avouons, cependant, que la note était toujours basse, quelles que fussent les réponses, et que nous craignions plutôt la cote que le professeur.

L'art militaire avait pour second un officier gommeux.

Pantalon court, tunique serrée et prétention personnelle très apparente, sautant aux yeux et aux oreilles. Les claquements continuels de sa langue, le son dogmatique de sa voix auraient pu justifier toutes nos préventions en ce sens; mais ne bafouillons pas dans les jugements téméraires.

Si la cote était assez élevée, elle ne nous récompensait guère, car nous piochions ce cours à fond.

L'art militaire n'était pas assez récompensé.

Le médecin était un artiste en interrogations comme en conférences. Et nous verrons plus loin qu'il ne perdait aucune de ses qualités à la visite.

Aux conférences, il nous instruisait en nous faisant rire; aux interrogations, il nous cotait haut en regardant les images.

Le docteur regardant les images nous laissait froids, mais le docteur qui nous donnait 19 avait toutes nos sympathies.

Nous comprenions qu'une colle, si bien sentie qu'elle soit, ennuie assez un médecin habitué aux régions éthérées de la clinique. Un tas de jeunes gens, qui défilent devant lui pour décrire les propriétés du gluten dans le blé, peuvent difficilement retenir l'attention d'un hygiéniste qui vient de prescrire une purgation à un ventre délabré.

Aussi, était-ce avec un parfait détachement de tout intérêt que le docteur nous voyait arriver, et il manquait de conviction en nous demandant ce à quoi nous reconnaissions la bonne de la mauvaise viande.

La bibliothèque de l'École, meublée de beaux livres illustrés sur toutes les faces, lui fournissait d'amples aliments pour chacune des deux heures de colle.

Son lorgnon, bien scellé sur le nez, fouillait consciencieusement les gravures d'un journal à images, pendant que l'un de nous était aux abois.

Cela ne nous impressionnait guère cependant, puisque nous sortions toujours accompagnés d'un 18, sinon d'un 20. Le docteur n'aimait pas les écueils des 7 et des 8; il naviguait toujours dans les eaux profondes de la haute cote, ce qui lui procura une renommée sympathique dans son cabinet d'interrogation.

On devient célèbre comme on peut.

Quoiqu'il en soit, le docteur a fait à l'École un cours d'hygiène vraiment remarquable, dont nous avons tous sérieusement profité, et qui est resté jusqu'à ce jour un modèle du genre.

Notre adjoint en histoire et en géographie était extrêmement calé.

Ses conférences et ses interrogations étaient toujours suivies avec un grand intérêt. Il s'exprimait en bon langage, trouvait toujours le mot juste, et connaissait à fond tous les petits dessous des faits et des lieux.

Il nous semblait cependant qu'il notait un peu trop bien ceux qui lui donnaient des détails en dehors du cours professé, et qu'il paraissait savoir un peu trop qu'il savait quelque chose.

Toujours ce diable de jugement téméraire.

La manière de se présenter aux colles est envisagée sous divers aspects. Là, comme partout, le hasard est pour beaucoup. Mais chacun chatouille le hasard comme il l'entend.

Un entreprenant jeune homme se figure éblouir l'interrogateur par la volubilité de sa faconde.

Il parlera de tout, enroulera son homme dans des phrases filandreuses, interminables et vides. Il côtoiera continuellement la question sans s'y arrêter, par la bonne raison qu'il n'en sait pas un mot.

L'essentiel, pour lui, est de ne pas rester muet. Il lui faut, coûte que coûte, dégoïser quelque chose.

L'étonnant, c'est qu'il réussit souvent à jeter une certaine indécision chez l'interrogateur, comme l'avocat défendant une mauvaise cause bouleverse l'esprit d'un juge blasé.

Une enfilade de mots ronflants, entortillés, influent un peu la justice et la porte à juger mal de crainte de juger bien.

Ce torrent impétueux de sons, de paroles qui dégringolent sans interruption finissent par creuser dans le jugement du colleur un petit sillon d'où sort une bonne note.

Le silence est d'or, mais la parole est irrésistible. L'expérience le prouve et heureux celui qui, aux colles, parle longtemps pour ne rien dire.

Les taciturnes sont toujours enfoncés.

Une question ardue est posée à un élève consciencieux. Il réfléchit avant d'y répondre. C'est déjà un signe de faiblesse que l'on saisit de suite, car le savoir réel n'hésite jamais.

Cette première mauvaise impression notée en amène une seconde.

Qui n'a pas de faconde n'a pas d'éloquence, trouve difficilement le mot juste, annonce un peu pour dire des choses sensées, prédispose l'interro-

gateur contre lui et se retire mal coté, tout en connaissant à fond son sujet.

N'allons pas croire par là que la blague surnage toujours. Le bon sens et le jugement ont aussi leurs bons moments.

Mais, disons-le en vérité, d'après une expérience productive, il est préférable d'avoir la parole facile aux interrogations et peu de savoir, que de se parer de profondes connaissances qu'un mauvais langage ne peut faire valoir.

Il est bien entendu que ces deux qualités réunies forment un maximum d'idéal que nous chercherons longtemps.

Certains professeurs se laissent difficilement démonter et réduisent à néant la rhétorique du blagueur par un mot dur et sec.

Mais tous sont consciencieux, hésitent avant d'interrompre, espérant trouver chez l'interrogé, à travers le fouillis de paroles, quelques expressions topiques qui dénotent une certaine connaissance du sujet.

Ils l'écoutent jusqu'au bout, et, finalement, ils ne peuvent s'empêcher de lui donner le bénéfice des circonstances atténuantes.

De là sauvetage du *mini* pour le coupable.

Le fumiste connaît son sujet, mais il cherche à prouver qu'il en sait beaucoup plus que ce qu'on lui demande.

Sa question épuisée, il entame de suite des dissertations à côté, cite des faits étrangers au cours, quoique s'y rattachant par une fibre quelconque, et amène des conclusions subversives.

S'agit-il d'un problème? Il en cherchera la solution par tout autre procédé que celui enseigné à l'Ecole. Une question d'histoire? Il y répondra selon un ouvrage quelconque.

Pour tout, c'est ainsi.

Il nous faut aimer les fumistes, car ce sont tous des garçons intelligents. Un grand courage, une forte audace et d'autres qualités sérieuses sont nécessaires pour faire un bon fumiste. N'est pas fumiste qui veut.

Méprisons donc les fumistes bêtes, mais il n'y en a pas.

Le timide est un malheureux. C'est habituellement une victime de la pompe, qu'un sort inclément poursuit.

Il pioche ses cours, hume ses théories à fond, se désosse le tempérament dans tout ce qu'il fait.

Résultat invariablement négatif.

Il arrive aux colles, et de suite son savoir sombre comme le mal de dent en entrant dans le cabinet du dentiste.

Le tableau noir, le professeur, tout l'ameublement dansent devant ses yeux, jettent un trouble profond dans son esprit et amènent un marasme brumeux.

A la première question, il balbutie, bafouille à côté, répond grec quand on lui parle latin, et ne peut seulement pas distinguer le fusil français des armes étrangères.

*
* *

Oui, ce fusil, il l'a eu cinq ans entre les mains. Il l'a manié en tous sens, a obtenu des prix de tir avec; il l'a nettoyé, démonté et porté des centaines de kilomètres; il a même couché avec.

Inutile, quand on lui dit de prendre le fusil Gras parmi les autres; un nuage obscurcit sa vue, les armes sautillent, ses oreilles tintent, et le malheureux prend, triomphant, le fusil Mauser. On lui colle un zéro et quatre jours.

C'est un timide.

Il n'y a ici exagération aucune, car l'*Officiel* nous a appris que le roi des timides, dont il est question, vient de passer lieutenant au choix.

La timidité mène au choix.

*
* *

L'audacieux ne sait rien et le fait valoir. Il répond quand même à toute question, qu'il ne connaît pas plus que la lune.

Un aplomb imperturbable, une tenue imposante, une voix élevée, autant d'atouts qu'il met dans un mauvais jeu.

C'est regrettable, car l'audace est utile.

Le veinard ne sait jamais qu'une seule chose, et on la lui demande toujours :

— Ah! mon cher, dit-il à un camarade, je ne connaissais pas un traître mot de la question. J'ouvre au hasard mon cours, j'y lis le chapitre des chemins de fer, et juste on m'interroge là-dessus. Quelle veine!

Méfions-nous de ces veinards. Ce sont les plus vilains fumistes qui cachent leur jeu.

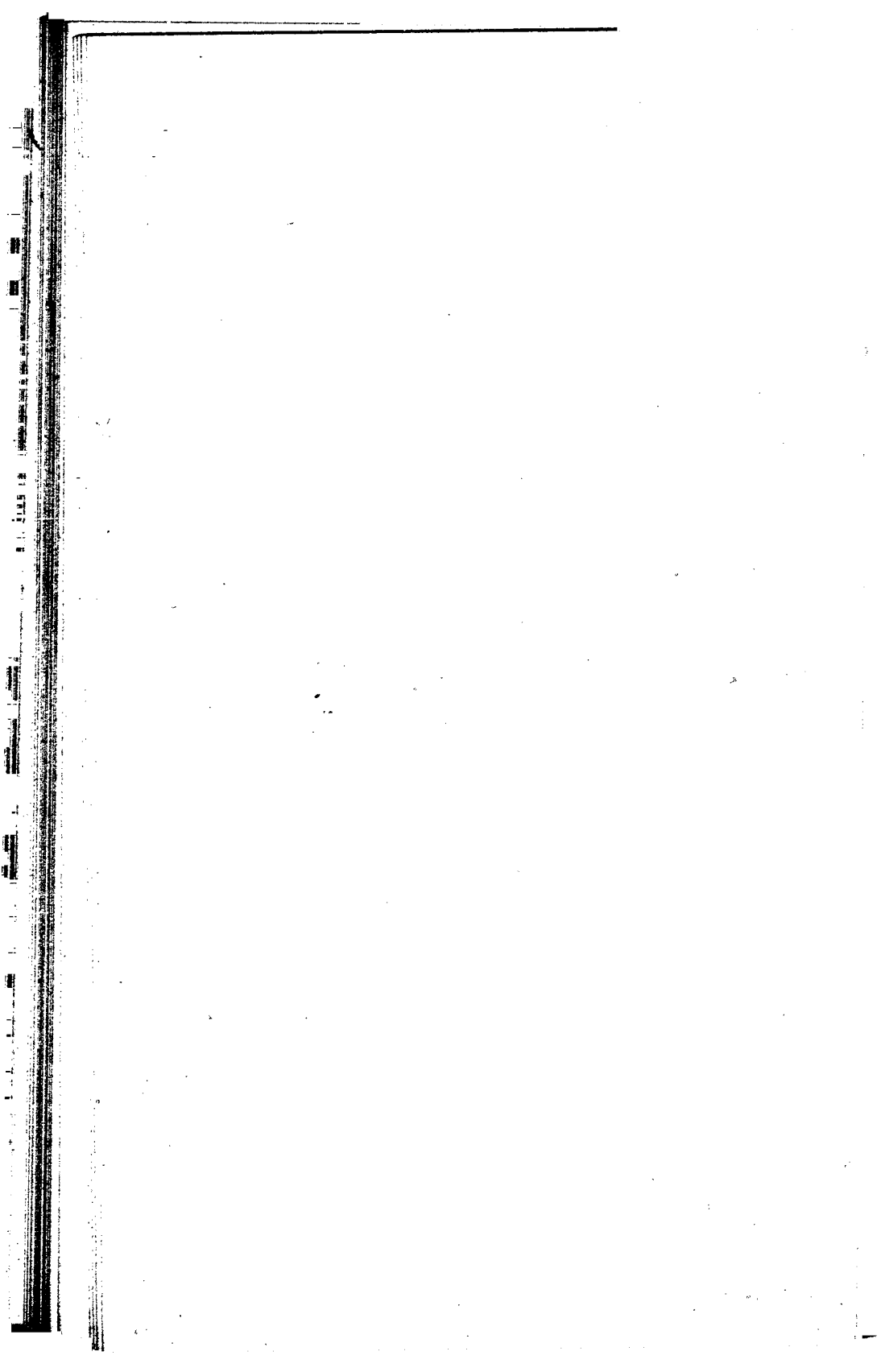
Ils connaissent très bien leur affaire, mais leur caractère les porte à la dissimulation. Ils manquent de franchise pour des bagatelles quand ils sont jeunes; plus tard, ils seront fourbes dans les luttes pour la vie, ce qui sera plus grave.

Les déveinards ne savent jamais rien.

Ils connaissent toutes les questions, sauf celles qu'on leur pose. Ils ne trompent personne, car nous savons tous qu'ils sont ignorants, ce qui ne doit pas nous inquiéter.

Il y a un peu de noir dans la narration de ces petits souvenirs. C'est avec intention, car tous se rappelleront avec amertume l'intensité d'ennui qu'une colle amène chez un élève-officier.

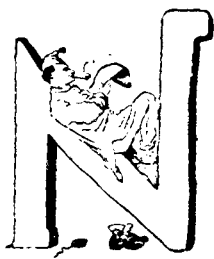
CHAPITRE VI
AU DORTOIR



CHAPITRE VI

AU DORTOIR

Notre *home*. — Potins du coucher. — Le mégot de Bougé. — Le lit sur la planche à pain. — Intervention de John. — Invasion de la chambrée. — Fête de la mi-année. — Promenade en costumes aisés. — Prière arabe. — Enterrement du bahut. — Symbole. — Chassons le sommeil. — Haine du clairon. — Les matineux de la pituite. — L'élève de chambre. — Effets de rasoir. — Douceurs de la sieste défendue. — Horreurs du réveil.



NOUS sommes chez nous, au dortoir.

Le petit espace de planche à bagage, le bahut, l'intervalle de deux couchettes, le lit, composent le logement de chaque élève-officier. C'est notre *home*, et nous y tenons.

Quiconque empiète sur l'espace du voisin commet une infraction aux règles communes, et est vite rappelé à la lettre de la loi.

Nous sommes des propriétaires fiers de nos droits.

La chambrée, à 10 heures du soir, présente un aspect varié.

Quelques minutes avant l'heure, les élèves arrivent de différents points. Certains ont bien dîné et le font voir.

La langue est mobile, le verbe est élevé, et les conversations ne languissent pas pendant une demi-heure.

On raconte les joies du dehors, les péripéties de la queue à la *sous-préfecture*, puis tous cherchent le repos qui préparera aux fatigues du lendemain.

En se mettant entre les draps, comme il est défendu de fumer, tous fument. C'est une satisfaction que les plus disciplinés se donnent sans remords.

* * *

Peu à peu, les grands éclats de voix s'éteignent.

Quelques conversations particulières seules se font entendre discrètement, interrompues parfois avec colère par un grincheux, qui veut dormir. Puis, ça et là, un chuchotement, et silence.

Le sommeil règne en maître, certains ronflements sonores sont là pour l'attester.

Au déclin de la nuit, des pas se font entendre dans les couloirs, une lanterne discrète se faufile entre les bahuts, examine les lits et disparaît au loin. C'est la ronde qui vient de passer.

Tout va bien, nos futurs officiers sont calmes.

*
* *

Oh! mais, ils ne le sont pas toujours. La bande noire fait souvent des siennes. Le vin a coulé à flots, débordant un peu, certains soirs. Impossible d'empêcher de hurler avant minuit.

C'est Bougé qui fait les frais du boucan.

Les camarades ont juché son lit sur la planche à pain, ce qui est gênant pour lui, et il ne se fait pas prier pour le dire.

Fumant un mégot éteint, il se promène partout comme une âme en peine, cherchant son *pieu*, le réclamant à cor et à cris, fouillant les bahuts, les planches à bagage, derrière les portes, examinant les crochets, scrutinisant sa giberne.

*
* *

Bougé sait bien que son lit est sur la planche à pain, mais il se garde d'aller l'y chercher. Où serait le boucan alors? La pièce serait de suite finie.

Il tient à placer ses blagues, ses bons mots, sa colère et son mégot, et il cherche son lit, toujours, toujours.

*
* *

John, un camarade assez grincheux, préférant le sommeil à toute autre distraction, le tire d'affaire et met son logis en place. Mais il s'agit de reconstruire l'édifice. Les panches du chalit tâtonnent pour s'ajuster, font du tapage.

Les camarades jurent : « Assez ! à la porte ! enlevez-le ! »

Bougé fait un discours, et minuit sonne.

C'en est trop ; une grêle de brodequins, brosses, patiences, convergent sur le noctambule qui, écrasé, enfoui, s'avoue vaincu et s'endort en protestant. Son mégot est toujours solide entre ses dents.

La ronde passe, rien de nouveau.

Soudain un murmure lointain annonce une invasion. Le bruit se rapproche peu à peu, la porte s'ouvre, et une lanterne précède un tas de costumes naturels, armés de balais, pelles, pioches, toute la mitraille de la corvée de quartier.

Les plus puissants microscopes ne pourraient distinguer aucun vêtement parmi les envahisseurs, sauf par ci par là un traversin sur la tête, un ceinturon au flanc, un fusil sur l'épaule, un sac au dos, une cravate au cou.

C'est l'escorte de la moitié de l'année, qui orga-

nise un chahut soigné pour fêter les quelques mois de misère qui viennent de s'enfuir dans l'oubli. C'est la fête du bahut, la nuit des réjouissances sinon permises, du moins tolérées.

L'autorité ferme un œil et dort de l'autre. Tant que le tapage ne dépassera pas les bornes honnêtes, la lanterne de service ne bougera pas.

*
*
*

La troupe envahissante s'engage dans les allées de la chambrée et force les habitants à se mettre debout sur les lits. Les habits sont exclus de la cérémonie.

Le chef de la bande brandit une énorme tête de loup emmanchée d'une longue perche.

Tous se soumettent à cette bannière.

Et bientôt, de nombreux modèles académiques, gonflés de sommeil, pliant sous la discipline des camarades, annoncent que les soixante occupants du dortoir sont présents au poste, perpendiculaires au matelas.

Ce succès obtenu, la tête de loup passe une revue minutieuse qui dénote un connaisseur, et s'éloigne pour aller porter le désordre ailleurs.

Mais le sommeil a fui, et une foule de gaillards alertes, armés d'objets divers, suivent l'envahisseur à l'assaut d'autres chambrées.

John, grognon toujours, maudissant le destin qui le prive de son sommeil, empoigne bravement son bahut, et, impassible, se promène fièrement à travers escaliers, couloirs et chambres.

Si la bande s'arrête, John en fait autant, sans lâcher son précieux fardeau, qu'il tient toujours serré sur sa poitrine.

Mais un camarade de l'armée d'Afrique veut faire une prière arabe, et John, ému, lâche le bahut qui sert de piédestal.

Puis, il faut en finir et enterrer le bahut. Aucune loi humaine ne pourra parer à ce destin.

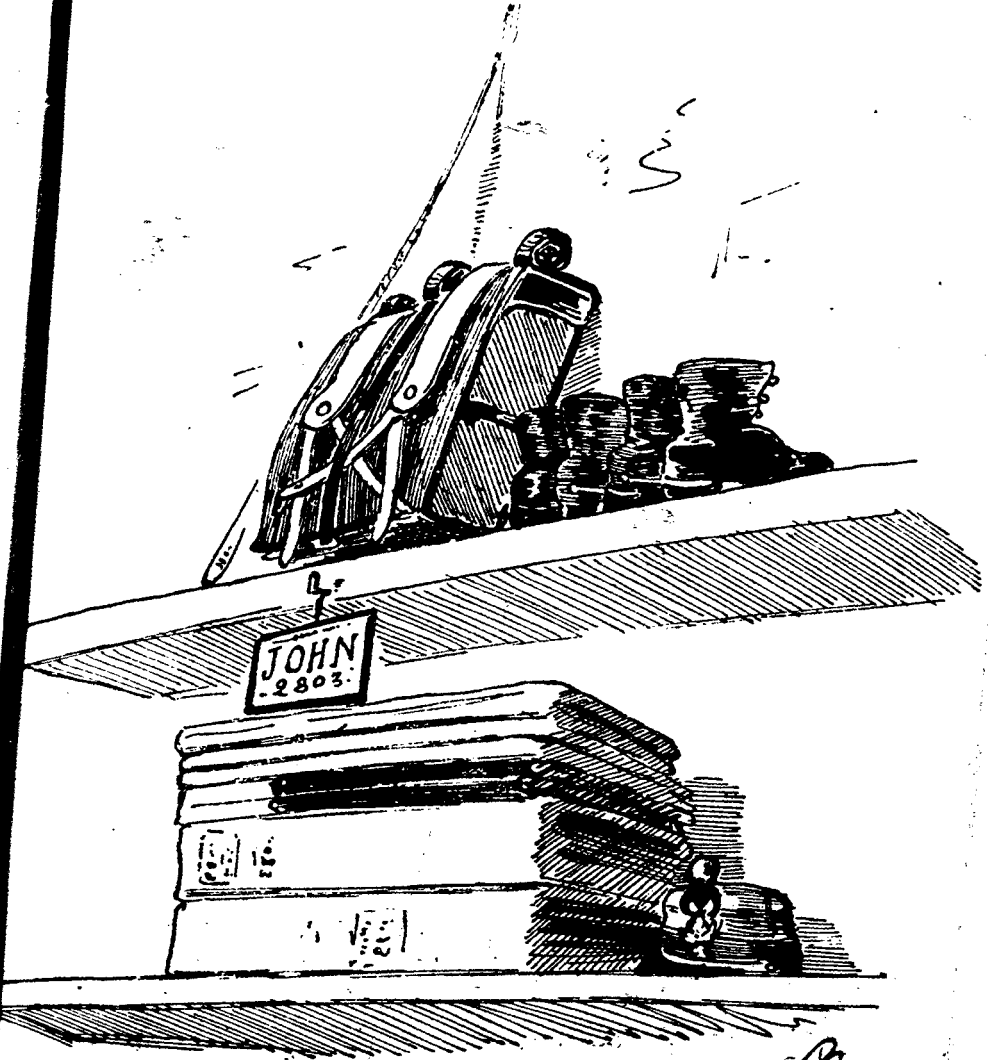
On descend dans la cour du gymnase.

Pelles, pioches travaillent avec feu au milieu d'un silence respectueux, et, quelques instants après, avec une cérémonie imposante, le meuble disparaît au fond d'un gouffre de 2 mètres.

Avec lui s'enfoncent aussi les effets du pauvre John, qui sera forcé de se lever une heure avant les autres pour aller cueillir son pantalon de cheval, qu'il doit exhiber au réveil.

C'est là la morale de cette action d'éclat, que nos camarades ont dû enregistrer dans leur livre d'or.

Toute cette histoire de bahut est un symbole qui réveille les réflexions.



Saint-Maixent.

*
* *

Les scènes de dortoir ne sont pas toujours mouvementées. Le plus souvent, on y dort du sommeil de l'innocence. Les travaux du jour nous y sollicitent avec force.

On se sent libre, heureux, dans son lit.

Là, seulement, l'homme se reprend tout entier. Il allume une cigarette, et, avec la fumée, s'envoient les chimères de l'avenir, les projets ambitieux, les visions lointaines d'un beau sous-lieutenant, fier de son miroitant galon, si dur à gagner.

Il songe au nombre de jours à faire, passe en revue ses petites affaires intimes, l'œil vague et à demi fermé, chassant le sommeil le plus longtemps possible, pour savourer le bonheur de se sentir si bien, couché.

*
* *

En temps ordinaire, de 11 heures du soir à 5 heures du matin, sauf les malheureux qu'un ventre inclément guide en lieu sûr, rien de particulier dans les dortoirs.

Quelques ronfleurs prédestinés troublent bien un peu la tranquillité, mais les dormeurs sérieux s'en moquent en sceptiques.

A l'heure du réveil, l'unanimité du repos est parfaite.

*
* *

Tout à coup, des sons clairs, stridents, grincheux, inexorables, annoncent dans une fanfare bien connue qu'il faut sauter hors du lit.

Le règlement accorde un quart d'heure pour se préparer à la besogne de la journée.

Serait à voir l'effarement d'un barbare que le hasard amènerait dans la chambre de futurs officiers au moment où le clairon, comme une lance aiguë, vient percer les tympan endormis. Ses cheveux effrayés s'arracheraient d'instinct; ses oreilles se boucheraient d'elles-mêmes; ses mains, scandalisées, repousseraient l'écho avec horreur.

* *

Impossible de décrire la fureur envahissante d'un réveil bien sonné.

Pendant cinq minutes, prises sur le quart d'heure réglementaire, ce ne sont que jurons, protestations naturalistes, grognements épicuriens contre la dureté des sons qui apprennent l'approche du jour et le commencement du travail.

Que de promesses engageantes pour de futures paresseuses n'y aurait-il pas là à enregistrer! Que de grasses matinées à prendre plus tard!

Pendant les trente jours de vacances de fin d'année, tous jurent d'être au lit à midi.

On ne se doute pas... comme il est facile de se lever tôt quand on n'y est pas forcé.

L'heure marche toujours; encore dix minutes, et deux jours de consigne seront acquis au dernier arrivé au rassemblement.

On gémit, on pleure presque, mais on se lève vivement avec colère et courage, endossant les habits avec prestesse, donnant un coup de brosse par-ci par-là, se baignant les yeux et la figure, et tous sont bientôt, grelottants, dans la cour.

Quelques fantaisistes quittent le lit avant l'heure.

Ce sont les cracheurs, qu'une pituite haineuse, suite du bon dîner de la veille, force précocement à abandonner un doux sommeil.

Marien fait partie de cette bande, et tous les matins, au son du clairon, il arrive, réjoui, heureux de voir que tous s'embêtent comme lui, quoique un peu plus tard.

Il venait de cracher sa pituite au lavabo, en compagnie de quelques autres, et sa figure fraîche annonçait un bon dîner pour la prochaine sortie.

Voilà où conduit la pituite.

A 8 heures, on revenait au dortoir pour les travaux de propreté. Défense d'avoir des ordonnances ; donc, nous en avions tous.

Mais quelles ruses, quelle hardiesse dans l'exécution !

Un palier, ouvert sur la cour et donnant sur la salle de service, nous séparait des hommes du cadre. Nombreux les voyages, aller et retour, que faisaient basanes, bottes, éperons, gibernes et fusils.

Adroit comme le Peau-Rouge, fin comme le renard, l'ordonnance filait le long des murs, surgissait au-dessous des croisées, grimpait les escaliers, bondissait à travers portes et couloirs, disparaissait dans les recoins, pour apparaître aussitôt dans la chambre, les bras pleins de beaux fourniments bien astiqués, huilés, brossés.

Pendant ce temps, l'officier de service, l'œil à tout, regardait ailleurs.

Faire son lit, nettoyer le bahut, se brosser d'un bout à l'autre, balayer son logis, ranger son paquetage, autant de tâches onéreuses, qu'un règlement



sévère et bien compris limitait à quelques minutes.

Notre prestesse proverbiale cédait parfois devant ces travaux d'Hercule, et les hommes de la remonte nous aidaient souvent à frauder la loi.

Quatre jours de salle de police étaient le tarif fixé pour chaque infraction, mais peu se laissaient prendre, car l'officier de service se faisait honneur d'arriver juste à point pour trouver tout en ordre, passer son inspection et partir content.

Autrefois, nous avions un peu la naïveté de croire que nous étions des malins, mais l'expérience nous a prouvé depuis que nous nous trompions.

Il est certain que l'autorité mettait ici beaucoup de complaisance.

* * *

Les jours de sortie, les affairés qui préféraient se raser eux-mêmes, pour éviter une trop longue pause chez le coiffeur, s'installaient aux croisées.

A certaines heures, les passants auraient pu y voir des portraits vivants, s'escrimant devant de petites glaces, balafrant leurs figures, caressant leurs mentons d'une main assurée, saupoudrant de poudre de riz une joue écorchée, l'ensemble avec des effets décoratifs de bras nus, de bretelles pendant sur les hanches, enfin, l'orgie de la toilette.

Quelques minutes plus tard, tous avaient disparu avec la tenue de sortie.

Il ne restait plus au dortoir qu'un beau désordre et certains consignés dont les yeux, quelques minutes après, étudiaient les cartes à la cantine, ou, à la grille, les scènes de la vie.

C'était peu gai.

*
* *

Pendant les récréations, lorsqu'un froid très vif, une pluie battante ou une chaleur étouffante entassaient tout le monde sous les porches, les dortoirs, seuls refuges rationnels, étaient consignés à tous.

Le règlement a quelquefois des sollicitudes incomprises.

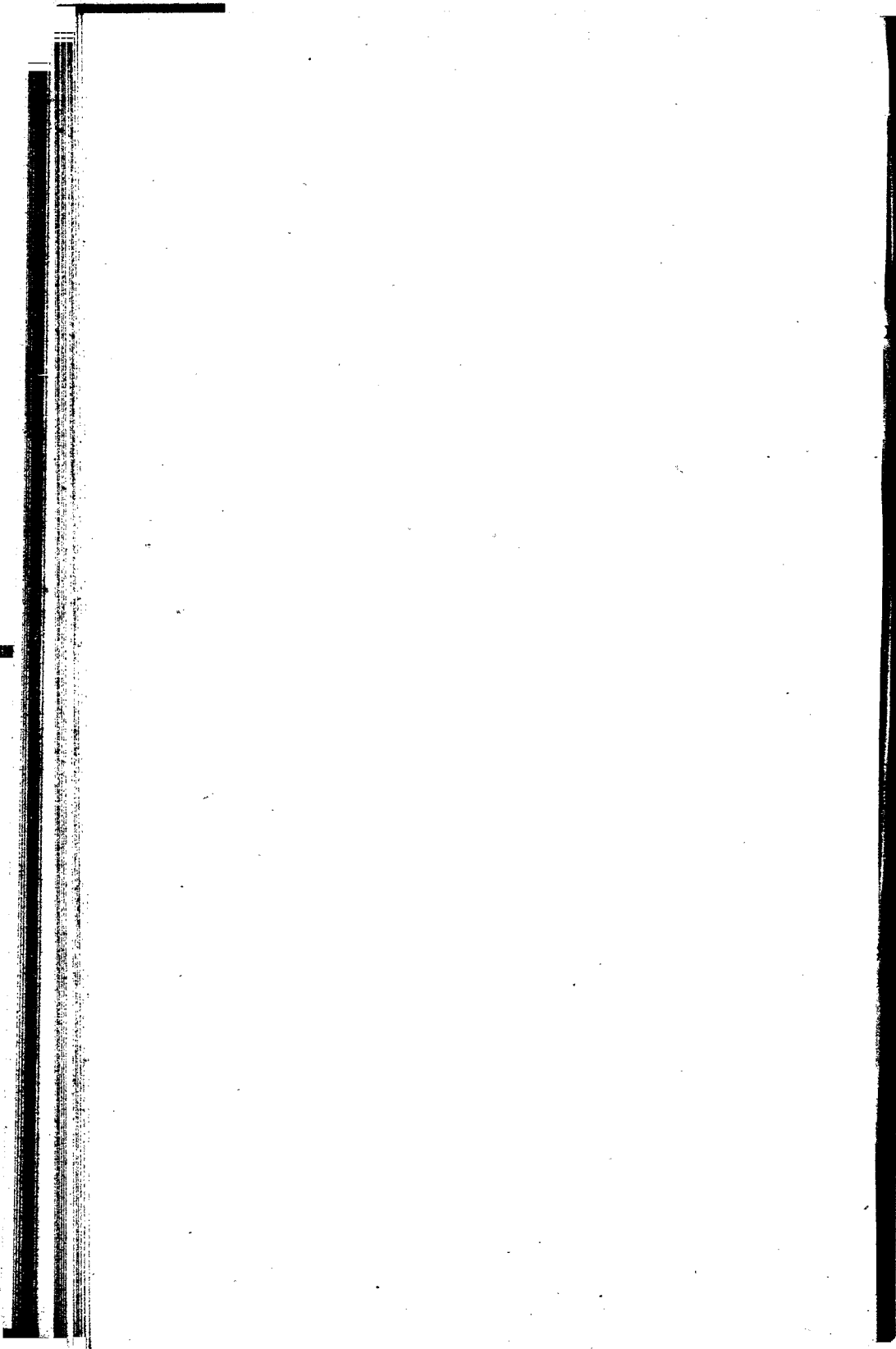
Aussi, risquant tout, bravant les rigueurs de la discipline, nombre d'audacieux se faufilaient jusqu'à leur lit, s'y étendaient avec volupté, savourant les délices de la pipe, se laissant engourdir par un si bon sommeil qu'un clairon humain rompait toujours trop tôt.

Le sommeil est un présent des dieux, la plus délicieuse jouissance pour un élève de Mars que le métier éreinte. Il n'a qu'un défaut, c'est quand il cesse.

*
* *

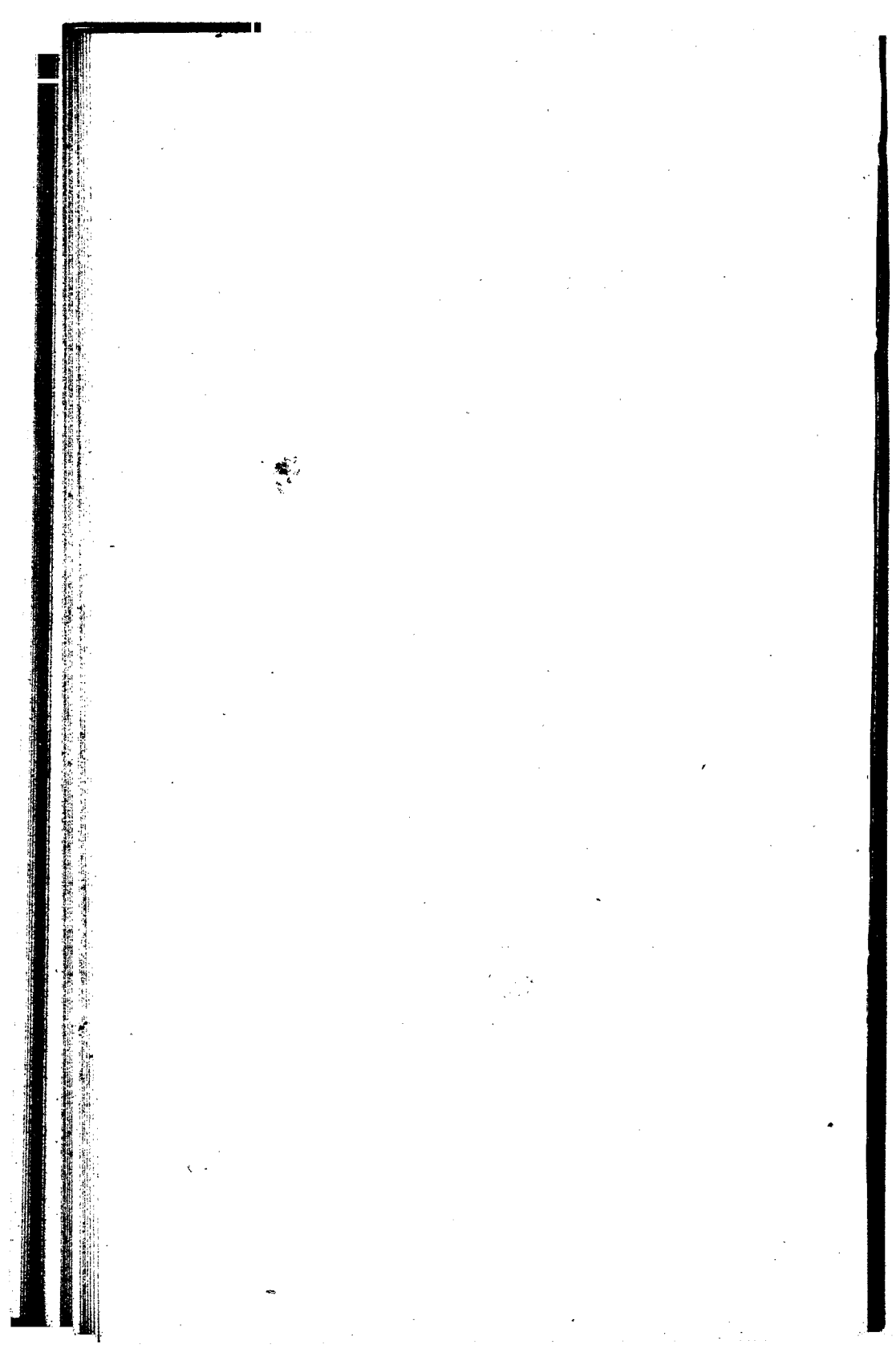
Il n'y a pas à dire, on dormait bien à l'Ecole, mais qu'on se réveillait donc mal !





CHAPITRE VII

A L'INFIRMERIE



CHAPITRE VII

A L'INFIRMERIE

Utilité de l'infirmerie. — Ses hôtes. — La visite. — Colères du docteur. — Les résultats. — Vie intime. — Les maladies en vogue. — Plaie annamite. — Clous de Biskra. — Fièvres. — Furoncles. — Coups de pieds divers. — Le tœnia de Joubault. — Notes personnelles. — Le chasseur à pied. — Le zouave. — Le fantassin. — Le marsouin. — Le turco. — Apostrophe lyrique. — Pénibles aveux.



N tout temps, dans toutes les écoles — et nous espérons bien qu'il en sera toujours ainsi — l'infirmerie a été, est, sera et doit être un endroit spécial, où s'installent chaque jour toutes espèces d'individus, excepté des malades.

Les cultivateurs de la carotte, les propriétaires de colles en retard, les ennemis du cheval qu'un cuisant souvenir abat les jours de manège, les amis du repos quand une manœuvre fatigante est en perspective, autant de sujets tout trouvés, qui se pressent en rangs compacts dans les escaliers et couloirs de l'infirmerie.

Les chuchotements joyeux, les rires étouffés, les mines réjouies de tous ces gaillards ne laissent aucun doute dans l'esprit : ils sont vraiment malades.

Parfois, la porte de la salle de visite s'ouvre, l'appel d'un nom est lancé dans le couloir, la figure du docteur est entrevue un instant.

De suite, changement à vue : les mines sont rendues, souffreteuses, affaissées, la toux secoue les corps, les yeux sont caves, les têtes basses.

L'appelé est entré, la porte s'est refermée.

Les échine se redressent, les figures s'épanouissent de nouveau, les souffrances ont fui.

Quelques cris du docteur jettent bien de temps à autre un certain froid au dehors, mais ça dure peu, la quiétude renaît bientôt.

Chaque nouvelle sortie du cabinet doctoral amène le même vent de malaise, qui s'éteint de suite si le malade est reconnu.

Et ils sont tous reconnus.



Le charmant médecin, qu'un sort heureux avait désigné pour l'École, se faisait une spécialité de voir des maladies réelles chez tous ceux qui se présentaient à lui.

Mais comme il était furieux toujours ! Chaque

matin, il jurait, par tous les tonnerres connus, qu'aucun embarras gastrique ne serait distribué le lendemain. Il ferait punir tout le monde. Est-ce que l'on se f...icherait de lui comme ça bien longtemps? Non, c'était fini.

Et le lendemain, ça recommençait de plus belle, avec les mêmes jurons, les mêmes promesses et les mêmes exemptions.

Il était aimable, le cher docteur, cherchant à rendre méchante sa figure joviale, fixant son lorgnon avec colère quand il voyait la liste des malades s'allonger outre mesure, bousculant ses livres, ses boccas, finalement reconnaissant tout le monde, avec un dernier juron et un suprême serment.

C'était un rude métier que celui de médecin à l'Ecole.

Sachant que les programmes surmenaient un peu les élèves, il hésitait à se montrer sévère, et en cela il a eu raison, car il était bon, mais les élèves aussi ont eu raison de lui. Ce qui, réellement, était abusif, car si beaucoup de malades étaient appelés, bien peu auraient dû être élus.

Quoi qu'il en soit, l'infirmerie était toujours peuplée au complet. Aussitôt un lit vide, aussitôt il recevait un nouvel occupant.

Nombreuses étaient les maladies qui jouaient un rôle aux admissions.

Parmi les plus appréciées, citons les clous, les furoncles, les luxations, les arthrites. Les fatigues organiques chantaient parfois un solo assez rare, mais les embarras gastriques dominaient dans ce concert.

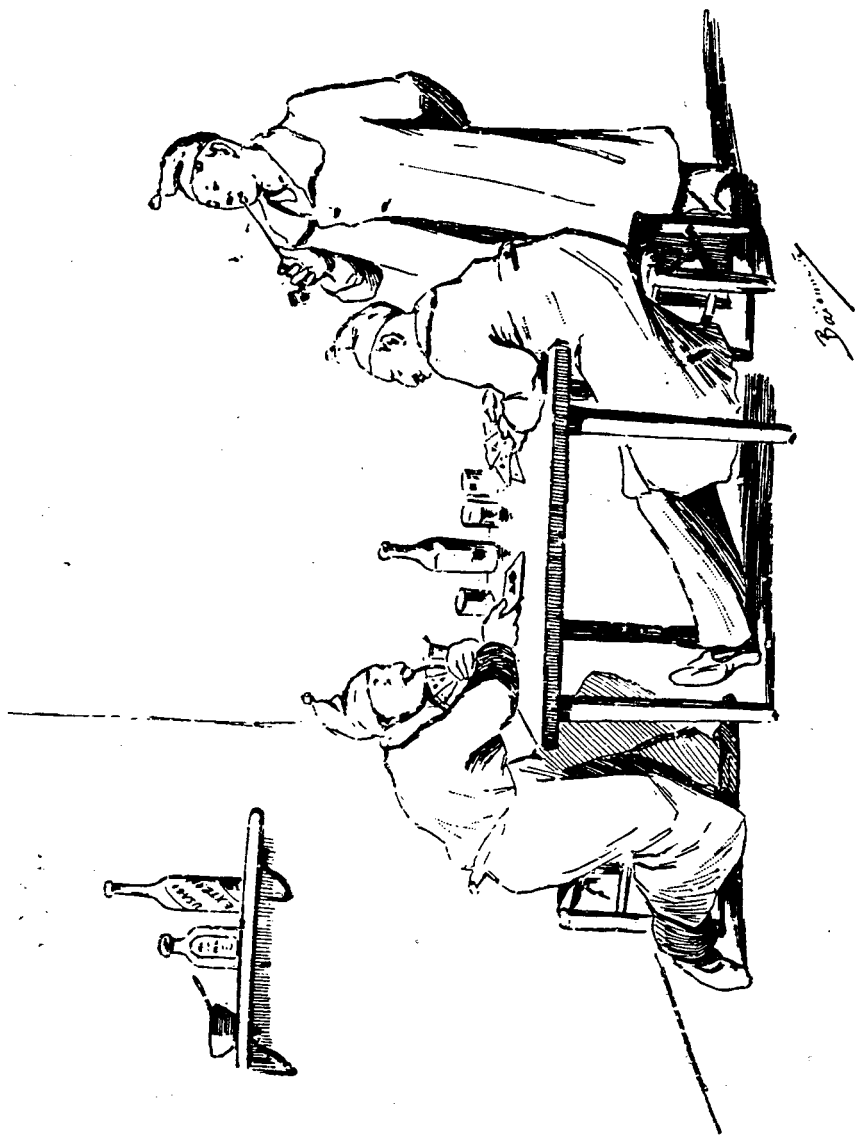
Un noble coup d'épée vint un jour troubler cet ensemble de médiocrités, mais il dut vite prendre le chemin de l'hôpital, où quinze jours d'un lit moelleux suffirent à peine pour le faire oublier.

*
*
*

L'infirmerie était consignée à tous; ses habitants ne devaient pas en sortir.

Et pourquoi donc en sortir? Le lit était si bon et toujours permis; la pension, excellente; le vin, si pur! Et les cartes faisaient passer le temps pendant que les camarades sautaient les obstacles au manège, au son de la belle voix du maître-cavalier.

Il était doux pour un hôte de l'infirmerie, par une pluie battante, de voir les escouades défiler au pas gymnastique, allant à l'escrime, au tir réduit ou à la fabrication des cartouches. Pendant que les élèves consciencieux désamorçaient les étuis vides, on faisait, à l'infirmerie, une manille muette en trente-quatre points liés.



C'était réconfortant, récréatif, et préférable comme hygiène aux promenades dans la boue.

*
* *

Les marsouins abondaient à l'infirmierie. Victimes d'un séjour prolongé outre-mer, ils se sentaient à l'aise pour être malades.

C'étaient les fantaisistes de la visite médicale.

L'un se vantait d'une plaie annamite, un autre invoquait un résidu de fièvre jaune puisée au Congo.

Celui-ci possédait une excellente anémie prise à Chandernagor, pendant qu'un ancien résident du Tonkin souffrait d'un abus prolongé du porc.

Le docteur eut même plusieurs fois l'occasion de traiter tout spécialement certains restes de coups de pied de... cheval, adroitement lancés par des zébres annamites, cambodgiens ou tonkinois. Ces animaux sont très vicieux, paraît-il.

*
* *

L'armée d'Afrique apportait son contingent de fièvres remittentes, intermittentes et continues, quelques clous de Biskra, un peu d'anémie et sa part de paresse.

Joubault vint un jour faire hommage au docteur

d'un excellent tœnia, pur sang, conquis sans peine en Algérie à l'aide d'une nourriture malsaine et de longues étapes dans le désert.

Le médecin lui prescrivit un traitement qui devait fonctionner le lendemain, vu la longueur de la liste des malades du jour.

Le capitaine, comme consolation, administra à Joubault les quatre jours réglementaires pour ne pas avoir été reconnu malade. C'était une excellente aubaine de punir enfin un de ces paresseux, amateurs de la visite.

Joubault n'était pas content. Mais, le lendemain, le tœnia succomba pour toujours à la suite d'une lutte résolue, ce qui fit plaisir à Joubault.

Les quatre jours restaient, mais le tœnia ne resta pas. Compensation.

L'armée de France était représentée par la majorité des fumistes et par quelques autres aussi dignes d'intérêt.

Deux fois par jour, le docteur venait voir tout son monde. Il avait l'air peu convaincu, et s'en retournait avec l'idée bien arrêtée que tous ces gens-là se moquaient de lui.

Cependant, il puisait dans sa philosophie la force de faire le bien en maintenant à l'infirmerie une quantité de jeunes gens qui auraient certainement fait très bonne figure aux manœuvres.

A l'infirmerie, les intimités se forment, les caractères se font jour.

On y dépouille l'enveloppe officielle pour laisser paraître le côté humain des faiblesses, manies, spécialités.

Un taciturne habituel montre ici qu'il est jovial, spirituel; le hâbleur du dehors est vite vidé et essuyé à sec; le timide lâche la soupape des trésors de ses connaissances et inonde les camarades d'une série amusante d'anecdotes salées et bien racontées; le philosophe ouvre sa réserve de réflexions, et, le soir, les lumières éteintes, il berce et endort ses auditeurs aux sons éloquents de sa voix inspirée.

Le mauvais sujet, celui qu'un gros clou n'effraie jamais, découvre à tous son bon cœur, son admiration pour ses chefs, un sain raisonnement sur les punitions méritées qu'on lui inflige, une âme d'élite dans un corps indiscipliné.

Le marsouin, qui ne doute jamais de rien, essaie de convaincre tout le monde de sa supériorité assez discutée.

L'Africain fait toujours le zouave en racontant ses prouesses extraordinaires, où les huit jours sans eau dans le désert, avec du biscuit pendant trois mois, jouent un grand rôle. Et des étapes, donc! C'est réellement étonnant la quantité et la longueur des étapes que fait le soldat d'Afrique.

Rien ne peut lutter avec lui : le cheval, le mulet, l'Arabe, le chameau même, tous cèdent et meurent à la tâche ; lui seul, ce légendaire et terrible soldat d'Afrique, demeure sur la brèche, et, en arrivant à Saint-Maixent, il le dit.

Impossible de trouver un seul Africain qui n'ait pas assisté à toutes les escarmouches, batailles, colonnes, marches, qui ont eu lieu dans les trois provinces, depuis l'époque de son engagement, et même beaucoup avant.

Le soldat d'Afrique est généralement écouté, car il a le verbe haut, mais il est douteux qu'il soit cru. On a même souvent saisi chez ses auditeurs certaines grimaces railleuses qui annonçaient qu'on le cotait comme farceur.

*
**

Le chasseur à pied, fringant, fier de sa sombre

tenue, ne jure que par son arme, — car les chasseurs à pied sont une arme.

Trop poli pour dire haut tout le bien qu'il pense de lui et de tous ceux qui ont l'honneur d'appartenir à la même arme, il laisse cependant percer sa supériorité par son ton dans la causerie, par son assurance dans la réplique, par sa condescendance dans la discussion, et quelquefois par une voix tranchante, quand les choses vont trop loin.

Le fantassin, le carpatas ordinaire des garnisons, plus modeste, un peu timide d'habitude, parle peu, ne se vante jamais, mais il est intérieurement convaincu qu'il est de beaucoup supérieur à ces farceurs-là.

Et il a certainement raison.

O infirmerie! Séjour bienfaisant de la paresse, royaume du bien-être et des longues soirées endormies, palais hospitalier où sévissaient sans entraves l'écarté, le piquet, la manille, demeure bénie des molles siestes de l'après-dîner, théâtre enchanteur de prouesses oratoires, de causeries intimes, retraite chérie de toutes les libertés!

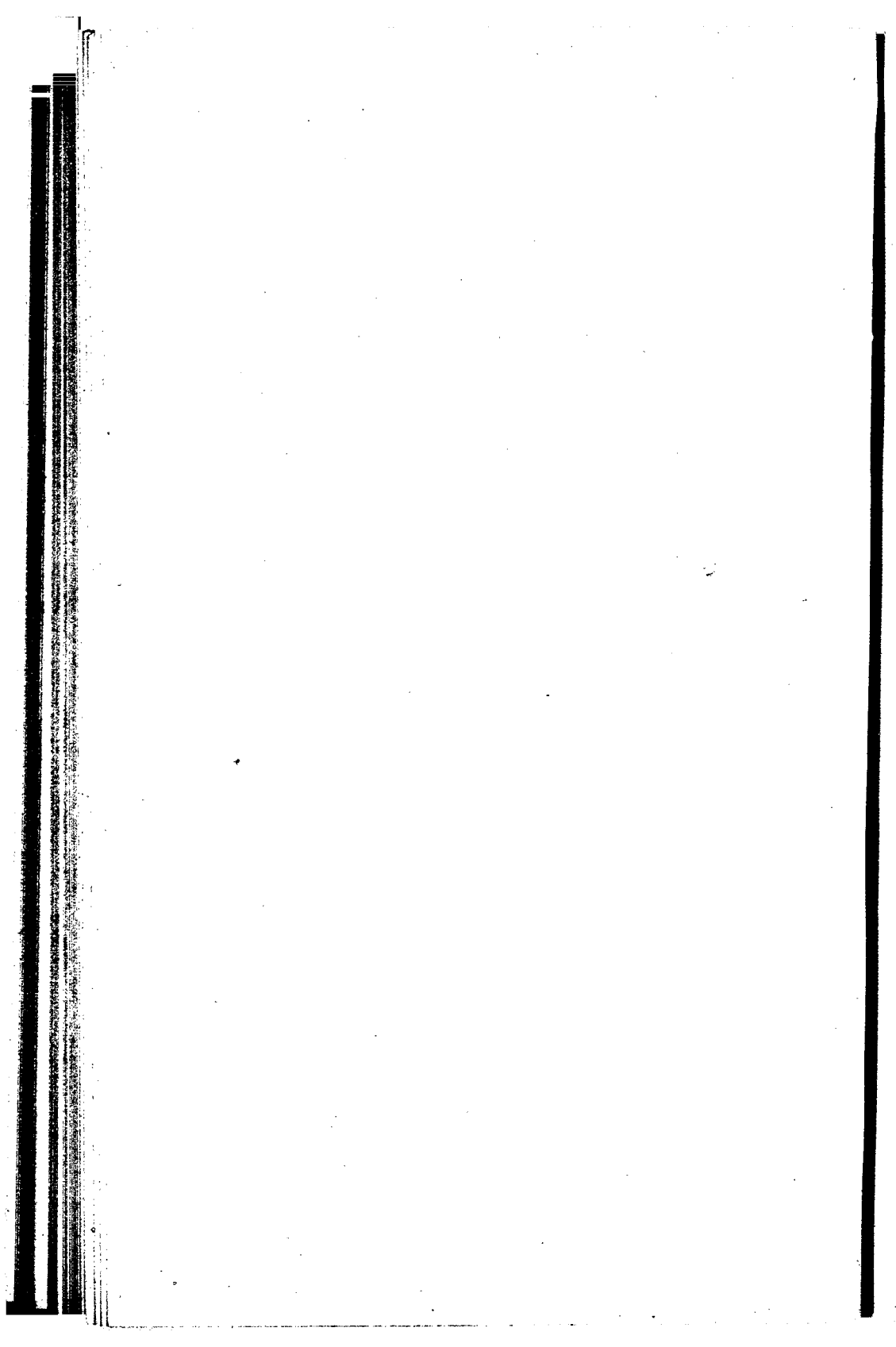
Combien de fois n'avons-nous pas évoqué ton

souvenir avec tous tes habitants, nos bons camarades d'antan, quand, fatigués, accablés sous le faix de manœuvres répétées, nos grandeurs nous attachaient au rivage, à nos galons dont nous sommes si fiers et qui nous forçaient de quitter la chambre pour aller grelotter à l'instruction des recrues, quand il aurait fait si bon rester chez soi!

A toi, tous nos regrets, notre reconnaissance et nos bénédictions!

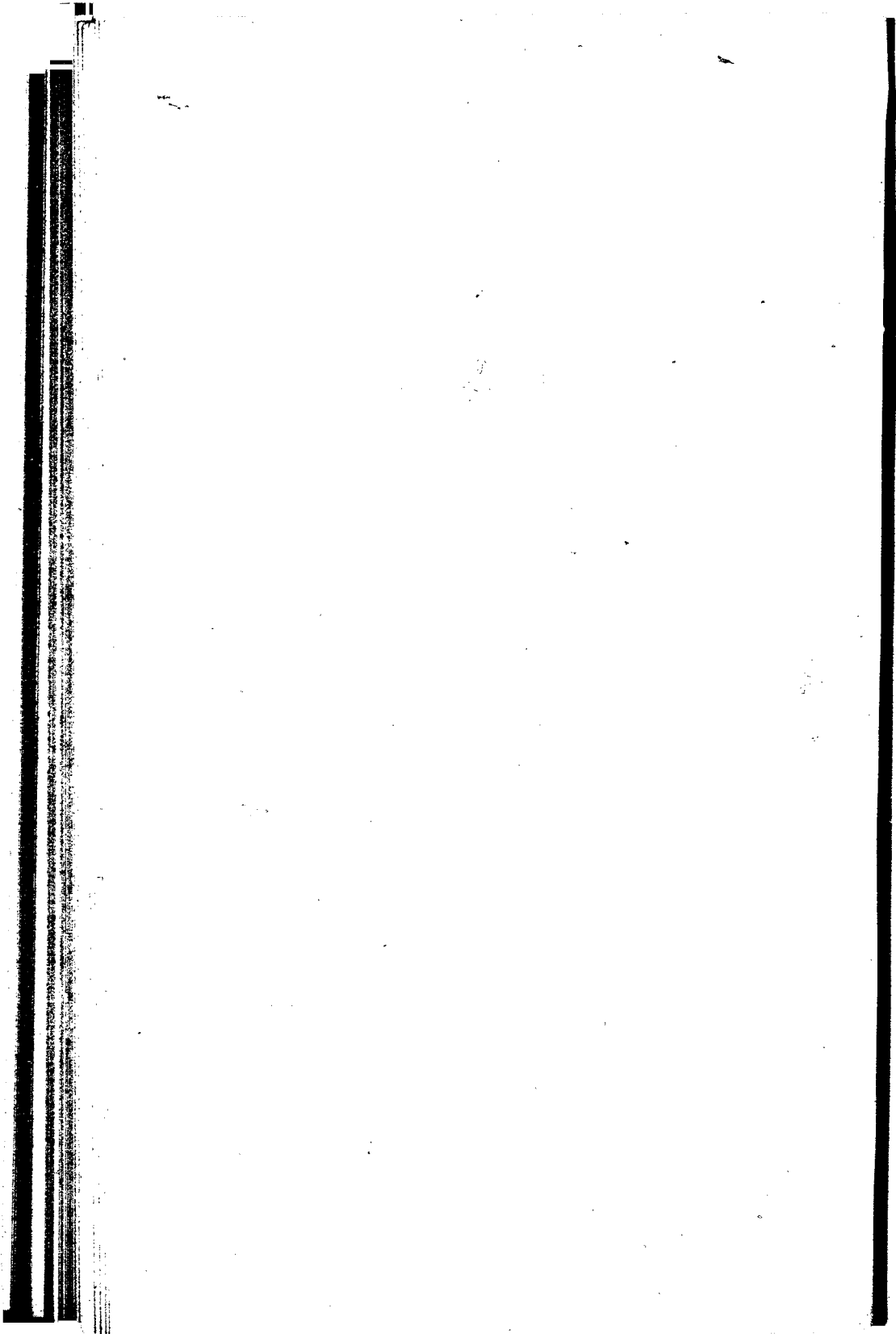
Avouons, cependant, que l'infirmerie, à l'École, a dû recevoir quelquefois des malades réels, étiquetés, authentiques et prouvés tels.

Mais gardons-nous bien de l'affirmer.



CHAPITRE VIII

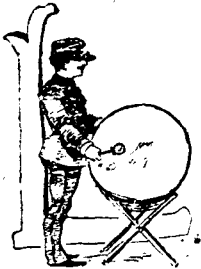
LA MUSIQUE



CHAPITRE VIII

LA MUSIQUE

Sa formation. — Le chef. — Sa spécialité. — Il est dégommé. — Kayet le remplace. — La cotisation. — Débuts difficiles. — Premier concert dans la cour. — Répétitions. — Grand concert. — Succès de Bérénice. — Le clou. — Publicité de l'événement. — Nos successeurs. — Leurs succès. — Talents artistiques du soldat. — Pardonnons-lui.



A musique adoucit les mœurs, et à Saint-Maixent, elle jouait un grand rôle sur nos tempéraments que la besogne quotidienne rendait moroses.

En arrivant à l'École, un triage sévère avait été fait par le capitaine Raker, choisi pour secouer les élèves et en faire jaillir les éléments musicaux nécessaires à former une fanfare intime.

Au début, les candidats furent nombreux : les petites et grandes flûtes, aussi drusemées que les étoiles ; les trombones, un peu en baisse ; les pistons, pareils aux sables des grèves ; les contrebasses, zéro, et les autres, à l'avenant.

On ne comptait plus les chefs de musique.

On fut forcé de s'arrêter à un marsouin engourdi, que l'opinion des camarades de son arme plaçait parmi les premiers sujets musicaux. Il invoquait lui-même, à l'appui de ses capacités, un ancêtre antédiluvien, dont il conservait précieusement les traditions du sol.

C'était simplement un harmoniste, très fort pour trouver le ton à l'aide du diapason, mais il ne jouait d'aucun instrument. Ce qui aida beaucoup le capitaine Raker dans sa mission de le mettre à la porte.

En effet, le diapason, quoique utile dans une fanfare, n'était pas suffisant pour diriger nos mélomanes, et le président, en homme consciencieux, dut prier le chef marsouin de donner sa démission ou d'apprendre un instrument.

Notre camarade dégommé accepta stoïquement sa déconfiture, et retourna à ses sommes.

*
* *

Il fut remplacé par un méridional harmonieux.

Celui-ci soufflait en mesure et avec vélocité dans un cornet à piston. Des sons vibrants, éclatants, doux parfois mais toujours justes, répondaient à ses efforts et jetaient un bien-être mélodieux dans le cénacle des disciples dont le capitaine Raker lui avait confié la direction.

Une cotisation mensuelle de cinquante centimes fut imposée de bon gré à tous les camarades, et coûte que coûte, nous dûmes louer des instruments à un luthier d'une ville voisine.

*
* *

Deux fois par semaine, nos fanfaristes se réunissaient à l'amphithéâtre pour étudier à fond un pas redoublé, une valse moderne, une fantaisie du jour.

Dans les commencements, une certaine cacophonie régnait par-dessus les bancs de la salle des conférences; mais, au bout de huit mois de travail, un ensemble convenable laissait impassibles les oreilles des auditeurs.

Et toujours les cinquante centimes par mois venaient grossir le tronc de la musique, sans nous dire pourquoi nous payions.

Car, à part les notes variées perçues à travers les croisées de la salle des répétitions, on pouvait se vanter à l'Ecole d'avoir eu une musique pendant huit mois sans entendre un seul morceau.

*
* *

Enfin, un beau dimanche, nos musiciens, en grande tenue, se réunissent dans la cour, et un programme complet est exécuté.

Des applaudissements enthousiastes frappent les murs environnants, et de suite disparaissent les regrets de la cotisation mensuelle.

Nous avons une vraie musique, quelque chose de palpable, dont on pouvait écouter les airs, voir les instruments et admirer les exécutants.

*
*
*

Kayet, le chef, faillit avoir l'honneur du triomphe auquel sa modestie s'opposa.

Car le chef était modeste. A l'exécution du premier programme, sur cinq morceaux joués, il se contenta de cinq solos. Ce qui était maigre, pensions-nous, vu qu'il pouvait jouer six morceaux et encore plus de solos.

*
*
*

Les officiers et leurs familles étaient cordialement invités à ces agapes intimes, et ils n'y manquaient pas.

Sur vingt officiers, dont dix étaient mariés, on se rappelle très bien que trois, tous compris, étaient présents.

Ce qui donnait une valeur réelle à notre musique.

*
*
*



Puis, les badauds de la rue abondaient à la grille.

Les paysannes à longues coiffes, à poitrines aplaties, l'œil allumé, mises en joie par les sons heureux de nos instrumentistes, lutinaient de jeunes paysans, rasés de partout, que nos virtuoses attiraient également.

Les petits bourgeois de la ville s'y donnaient aussi rendez-vous, et tout ce public varié, que complétaient des gamins oisifs, des boutiquiers en repos du dimanche, des étrangers de passage, venait donner un grand prestige aux auditions de notre musique.

*
* *

A une certaine époque, d'entrepreneurs jeunes gens de l'endroit résolurent de donner un grand concert.

Des invitations furent lancées, et après de nombreux pourparlers, il fut décidé que cet événement aurait lieu dans le manège de l'Ecole, avec le concours de notre fanfare, adroitement sollicité.

Les préparatifs furent toute une affaire.

On eut à lutter contre des rivalités multiples, de petites passions bien enracinées, et enfin, après de longs tâtonnements, on s'arrêta à un programme où M. Bérénice chantait quelque chose dans les basses notes.

*
* *

C'était un clou quelconque qui manqua pourtant son effet, car Bérénice effleura un four profond.

Au moment où sa voix devait descendre à la cave, elle fit incontinent faux-bond et grimpa au grenier, avec un couac désastreux, d'un effet glacial.

Bérénice, fort de son droit, reprit la suite de sa romance et exécuta un nouveau couic. Puis, heureux et content, possesseur de cette belle audace qui réussit toujours, il descendit de l'estrade pour remercier chaleureusement ses amis, que son fiasco avait amusés.

La fanfare fut brillante. Mains morceaux, bien étudiés, partaient de la tribune en gerbes sonores et réveillaient les nymphes du manège, habituées aux sons guerriers de la chambrière.

Somme toute, ce concert fut un succès sans précédent.

Les indices précurseurs en avaient été d'ailleurs excellents. Une foule indisciplinée s'entassait à la porte, et quelques élèves, hercules improvisés, avaient dû ouvrir un passage aux familles des officiers, à travers cris et protestations.

Cela assurait le succès, prédisposant le public aux jouissances de l'oreille.

Le lendemain et les jours suivants, nos exécutants



feuilletaient les gazettes du pays qui, toutes, comme un seul homme, furent silencieuses sur notre concert.

C'était le couronnement d'une belle carrière.

*
* *
*

Cependant qu'on ne s'y méprenne pas, notre musique était bonne, excellente même.

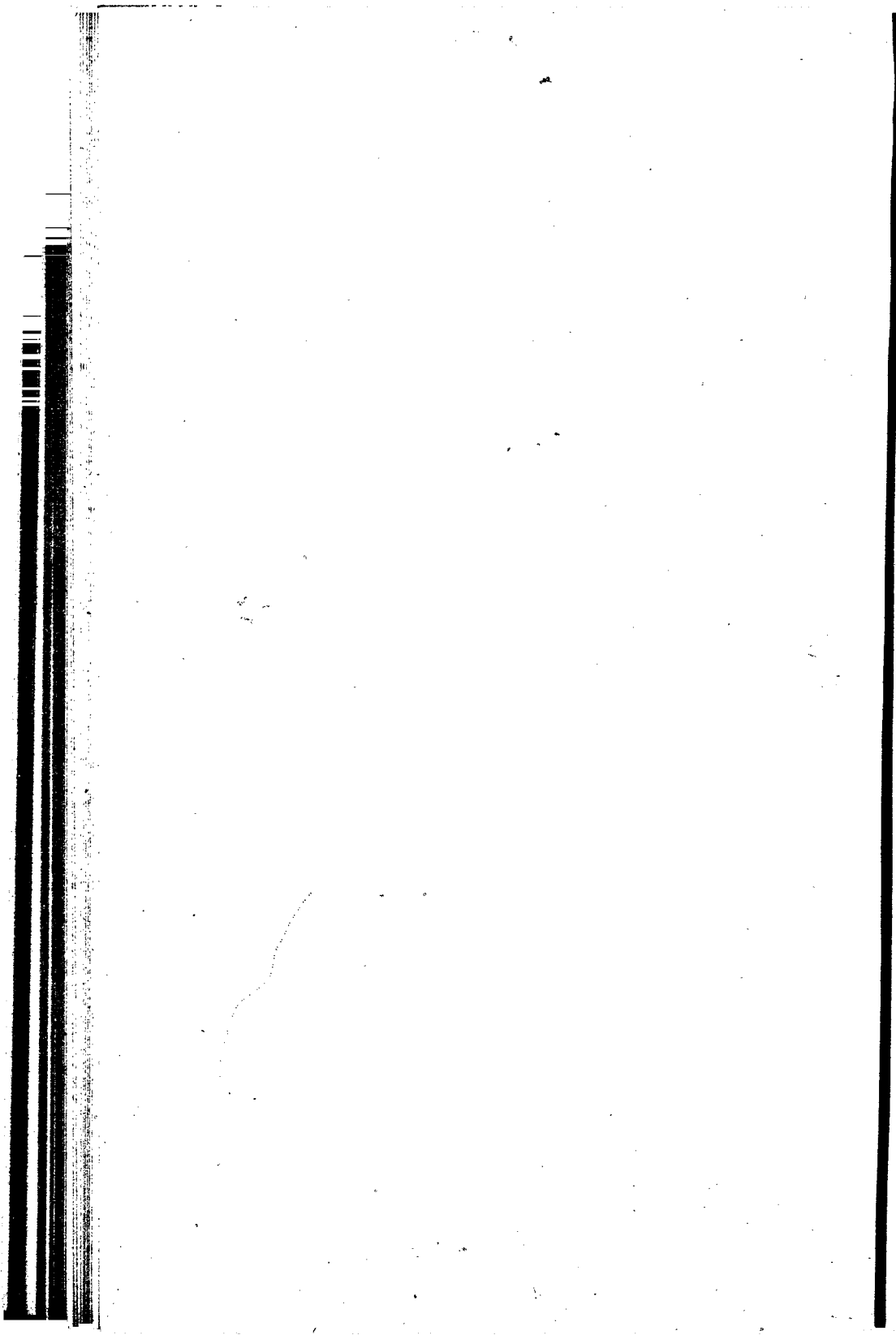
D'autres promotions nous ont encore dépassés.

Tout dernièrement, le chef de musique était un compositeur de grand talent. Aidé de quelques camarades, artistes comme lui, dessinateurs, monologuistes, chanteurs, musiciens, il réussit à déterrer une foule de talents supérieurs, qui firent le bonheur du beau sexe de l'École, du cadre et des élèves.

L'armée est une mine inépuisable, une boîte mystérieuse, d'où jaillissent tous les talents, quand d'habiles metteurs en scène savent trouver le secret qui fait éclater au grand jour tous ces trésors.

Le soldat, dont la première mission est de se faire tuer, sait rire et amuser les autres, en attendant le sort que la fatalité lui réserve.

Qu'on lui pardonne ces petits travers-là !



CHAPITRE IX

LES PIEDS



CHAPITRE IX

LES PIEDS

Leur rôle. — Chaussures anglaises et chaussures françaises. — Décadence de ces dernières. — La chaussette et ses effets. — Engelures. — L'éperon et le talon. — La pluie et la boue. — Les marais. — Reine abandonne son brodequin. — Les camarades à la rescousse. — Effets de mirage. — Comme il pleut à Saint-Maixent. — Les pieds jouent un grand rôle.



ES pieds jouent un grand rôle dans la vie.

Ils servent surtout à souffrir, à avoir des cors, des oignons, des ampoules, des engelures, et à chausser des bottines trop étroites.

Ce sont autant de missions dont ils s'acquittent bien.

Depuis quelques années, nos voisins d'outre-Manche sont venus à notre aide avec leurs souliers plats, à larges semelles, d'une longueur démesurée, où le pied s'étale à l'aise, sans façon, avec un dédain parfait du qu'en dira-t-on.

C'est un résultat anti-élégant, peu patriotique, mais bien pratique.

Les cors, en baisse, s'éloignent ; les œils-de-perdrix ne sont plus cotés nulle part ; les oignons retournent au néant et les engelures rentrent leurs griffes.

*
* *

Cette intéressante révolution dans la chaussure ne s'est pas accomplie sans lutte.

Nos élégantes frémirent longtemps en face des talons plats, surtout celles qu'une nature envieuse avait dotées d'une taille minuscule.

Mais les talons plats sont tenaces, et, maintenant, toute demoiselle de bonne famille qui vise au bon ton doit surveiller la hauteur de ses talons, la largeur de ses semelles et la pointe de sa bottine.

Les fringants jeunes hommes du boulevard, qu'un pantalon collant enthousiasma de suite, furent les premiers à adopter la chaussure anglaise, dont l'ampleur faisait prime.

Rien de beau comme une jambe fuselée armée d'une extrémité énorme.

De ce côté, il n'y eut aucune hésitation, car les gros pieds avec de larges mains au bout d'un bras menu furent de suite acceptés par nos dictateurs de la mode.

*
* *

Mais nous, misérables troupiers, qu'une éducation

arriérée tient toujours éloignés du raffinement de la mode, nous défendions vaillamment la dernière citadelle du soulier français.

Il suffisait, au régiment, de proscrire la chaussure de fantaisie, pour que, de suite, tout jeune homme, armé de cent sous, se fit construire des bottines étouffantes, à talons gigantesques.

Les plus pauvres faisaient ajouter quelques épaisseurs de cuir à leurs talons réglementaires, et s'en allaient, fiers, très élégants.

*
*
*

Quels déboires souvent en étaient la suite!

Un colonel, monté sur un règlement rigide, coupait parfois, sans remords, les chaussures fines, et renvoyait les coupables aux godillots avec quelques jours de punition; un capitaine adjudant-major, aussi raide que la loi, apprenait à un sous-officier fantaisiste qu'une solide paire de bons souliers de l'Etat valait mieux que toutes ces fariboles-là; et l'adjudant venait à la rescousse avec son petit solo désagréable.

Malgré toutes ces entraves, on pourra dire toujours que la dernière chaussure française a donné son chant du cygne dans les rangs de l'armée.

*
*
*

Il est pénible de parler de la chaussette, qui n'existe sous les armes qu'à l'état de souvenir ou de désir — en général.

En Afrique surtout, la chaussette ordinaire jouit d'un discrédit sans recours.

Depuis longtemps on lui préfère le chiffon de pied démocratique, la vulgaire et saine chaussette russe, si parfumée après une longue étape, si économique pour une bourse malheureuse.

A l'Ecole, nous étions riches en chaussures et chaussettes de toutes sortes, et en engelures aussi.

Là, comme ailleurs, dominait la bottine serrée, que nous affectionnions surtout pour monter à cheval. Car l'éperon faisait bel effet sur un talon effilé.

Et aussi quelles souffrances le matin quand il fallait se mettre en tenue de cheval! quelles grimaces! quelles contorsions dans nos efforts pour fourrer nos pieds dans ces maudites chaussures!

Enfin, nous étions équipés, et, clopin clopant, comme des podagres, on se cahotait vers le manège, Et là, les crampes, l'engourdissement, les picotements aigus complétaient un supplice bien mérité pour tous.

Le séjour de l'Ecole a été au moins salutaire à quelques-uns d'entre nous, en leur apprenant que,

pour monter à cheval, il faut des bottes immenses et des culottes serrées au genou et très larges du haut — anglaises, enfin.

Pour les exercices à pied, nous étions encore plus mal partagés.

Il neigeait peu l'hiver à Saint-Maixent, mais nous avons tous été convaincus qu'il pleuvait, et cela pendant cinq mois sans lâcher prise.

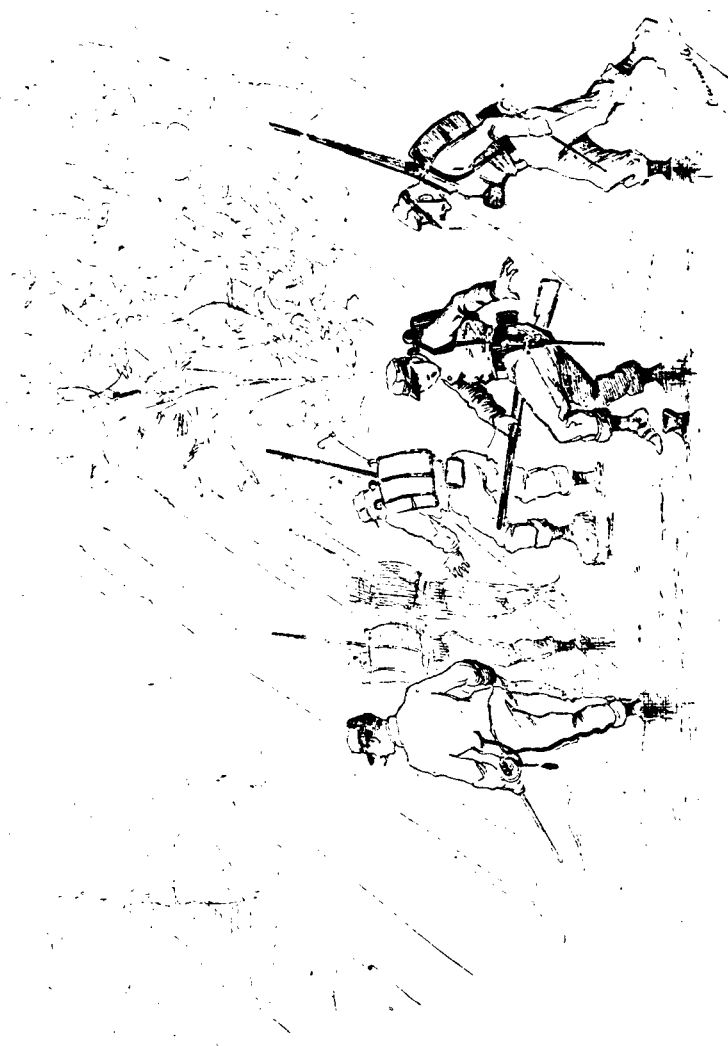
Impossible cependant d'abandonner le programme; il fallait l'exécuter dans toutes ses parties.

Comme il faisait bon nous voir naviguer dans les terres labourées, les prairies marécageuses, les boues insondables des routes encaissées, à travers ruisseaux et fondrières!

Les pieds, les jambes et les genoux parfois, y laissaient des empreintes profondes.

Le gros Reine, à l'école des tirailleurs, enfoncé jusqu'à la cheville, faisait des efforts surhumains pour tirer ses brodequins d'un marais.

Alternant d'une jambe à l'autre, il épuise ses muscles, souffle comme un ouragan, jure tout son



répertoire, puis s'aide de son fusil, qui disparaît à son tour dans le gouffre gluant.

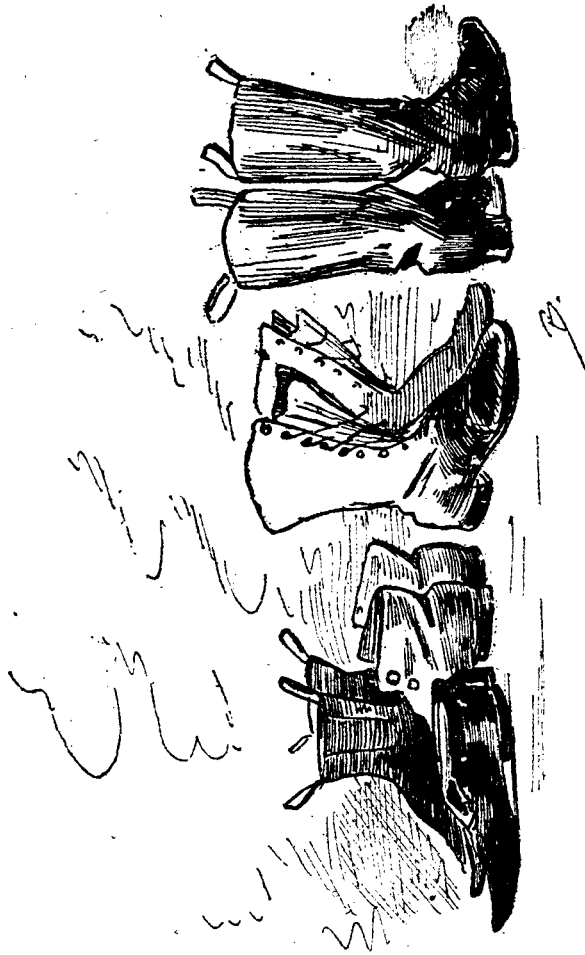
Rendu, désespéré, il fait des signes de détresse, des appels apitoyants, abandonnant enfin la lutte jusqu'à l'arrivée des camarades, qui l'arrachent de son borbier.

Reine n'était pas content de l'aventure : ses brodequins étaient bien sales, et il pleuvait toujours.

C'est singulier la quantité d'eau qui tombe dans ce pays-là ; et voilà encore une chose que nous avons appris à l'Ecole.

Les pieds jouent un grand rôle dans la vie du fantassin.

Sans les pieds, en campagne surtout, le métier militaire serait pour lui une suite de jouissances inconnues aux humains ordinaires.



CHAPITRE X

LES INDUSTRIELS DE LA
VILLE



CHAPITRE X

LES INDUSTRIELS DE LA VILLE

Les cafetiers. — Les hôteliers. — Leur correction comme créanciers. — Toujours le *Lion blanc*. La patronne. — Le roi constitutionnel. — La perruquière. — Le perruquier. — Nos convoitises. — Les bottiers. — Les bonnetiers. — Les libraires. — Les bijoutiers. — Les banquiers. — La marchande de petits pains. — Tout se règle par une signature. — Madame Canice. — Monsieur Canice. — Rigolon. — Le boiteux et le marsouin. — Le Gascon et la matrone selon Gargantua. — Les sorties. — Les consignés. — La cantine. — Le *Hareng saur* de Lupin. — Les *Oiseaux légers* de Bougé. — La chanteuse. — Dix heures. — A la sortie suivante.



LES cafetiers et les hôteliers, de tout temps, ont voué un amour tenace aux élèves des écoles militaires.

Ces excellents jeunes hommes sont les vaches à lait du moment, le pactole qui coule impétueusement à l'œil, pendant toute l'année, et déverse à la sortie dans les caisses diverses une quantité de billets très arrondis, dûment signés et paraphés.

Ces industriels sont d'une correction parfaite comme créanciers pendant toute la durée des cours.

Jamais une demande indiscrete, jamais un indice discordant, pas même un geste insinuant.

Si, cependant, pour prêter le louis de circonstance, une heure avant la rentrée à l'École, à l'élève entreprenant qui a une course urgente à faire.

Nous savons tous que les hôteliers et cafetiers éloignent soigneusement de leurs clients les ronces et épines, qui entravent les dettes.

Aux doux sourires s'ajoutent d'engageantes paroles : le vin est excellent, le dîner qui fume attend les gourmets.

Et, que diable! on sera officier un jour, c'est-à-dire très riche, et allez donc!

Au dîner, s'ajoutent les vins fins, le bourgogne, le bordeaux, le champagne, et en entrant au quartier, la joie au cœur, la gaîté en tête, on oublie facilement les deux louis qui viennent grossir le fameux billet de fin d'année.

On a bien assez de tracas sur la planche. Pourquoi songer aux misérables questions d'argent, quand on en a si peu en perspective?

Et le lendemain, harassés, les cheveux malades,

on fait, sans étrier, une heure de manège, et cela remet tout en place.

A la sortie suivante, on recommence, et toujours ainsi jusqu'à la fin de l'année.

*
*
*

Il est convenu qu'il n'est ici question que des insoucians, comme nous le sommes en assez grand nombre à cet âge.

Ne parlons jamais des sages qu' n'ont pas d'histoire. Ceux-là, contentons-nous d'envier leur sort : c'est le plus bel éloge que nous puissions leur décerner.

*
*

Il y a bien encore les perruquiers, plutôt les perruquières, car dans ces établissements d'utilité publique, le mari se contente de raser avec le classique rasoir, et la femme rase au comptoir.

Un miel onctueux, une ambrosie céleste coulent sans cesse des lèvres suaves de la perruquière et engluent littéralement le client ravi.

Celui-ci sort de la boutique les oreilles enchantées, les mains, les poches pleines de faux-cols, manchettes, gants, cravates, bretelles.

Oui, bretelles, et gilets de flanelle même, car rien n'arrête la perruquière dans son commerce.

Elle vend de tout, cause de tout, traficque de tout, risque tout, sauf sa personne, qui est inviolable.

La perruquière est toujours un dragon de vertu pour l'élève-officier, et le mari peut dormir tranquille.

Mais le jeune présomptueux, que rien n'arrête, s'emballe, court sans cesse après sa chère proie, la couve, la détaille en imagination, et, toujours déçu, il rentre à l'Ecole avec une cargaison à son compte, et une vague idée d'avoir été joué.

Mais un échec ne saurait le décourager,

A la sortie suivante, le client, lesté d'un nouvel espoir, remonte à l'assaut et en est repoussé; vaincu de nouveau avec perte et veste.

Le plus heureux de tous, le perruquier, le soir après la rentrée à l'Ecole, fouille son grand-livre d'un œil satisfait, embrasse son utile épouse, et s'endort en songeant à ses rentes futures.

Quelle bonne pâte, ces chers élèves!

Et le perruquier a raison. Il ne faut pas que de beaux yeux restent infructueux.

Les douces et suaves paroles ont été payées très cher de tout temps, et les volages papillons qui vont chauffer leurs ailes au feu d'un beau regard,

sont amplement récompensés s'ils y laissent un peu de leur velouté.

*
*
*

Il y a bien aussi quelques autres industriels de moindre importance : les bottiers, les bonnetiers, les libraires, les bijoutiers, les banquiers et la marchande de petits pains.

Tous font leur besogne avec une honnête conviction, et si nos futurs officiers échappent à tous ces écueils, ils peuvent se vanter de savoir nager.

*
*
*

Un bottier, au crâne élégant de nudité, moustache noire, parole polie et douceuse, venait, pendant les récréations, vanter ses chaussures à la grille.

De Rully en fut épris, en acheta une paire, et quinze jours après, ses pieds criaient justice et deux cors étaient en pleine éclosion.

Il ne maudit jamais le cordonnier, mais il se sépara sans bruit de ses chaussures.

*
*
*

Un bonnetier entreprenant vint aussi tenter la fortune auprès de nous, et nous céda à chacun un

magnifique tricot d'une solidité problématique, mais salé de prix.

Quelques temps après, un syndic de la faillite nous présentait des factures avec injonction de les solder au pas de course.

Ce diable de bonnetier avait fait faillite sans nous prévenir.

Que faire? Nos goussets étaient pleins d'un vide lugubre. Depuis longtemps, les billets de banque avaient fui bien loin.

Mis au courant d'une si déplorable situation, le syndic dut sortir de sa poche une rame de petits rectangles de papier timbré, et nous signâmes.

D'ailleurs, tout se termine par une signature pour un élève-officier.

C'est une suprême consolation et un grand honneur, car partout et pour tous le crédit est difficile.

Nous, on nous aurait vendu la lune sur notre signature.

La chose difficile à obtenir, c'est l'argent.

Les banquiers, hommes prudents, ne lâchent pas grand'chose. Ils y vont de cent francs au maximum, quand deux camarades signent mutuellement pour aval.

Et encore l'expérience se renouvelle rarement.

Le banquier se contente d'un autographe de fin d'année.

A ce moment, nous touchons au port, à la richesse, au galon tant désiré, qui nous permettra d'éclabousser les passants. Le banquier ne l'ignore pas et il lâche ses cinq louis sans sourciller; mais ça suffit, il ne tient pas à collectionner les autographes.

Il est très facile de se procurer des bijoux.

Les bagues et les montres courent les rues. On en voit à tous les doigts et dans toutes les poches de gilets.

C'est une marchandise très mobile, peu fidèle, qui va souvent rendre visite à ma tante, et elle n'en revient pas toujours.

Il en coûte beaucoup de quitter ma tante.

Les libraires sont plus modestes.

Ils se contentent de nous vendre des atlas, qu'on n'utilise guère, et des boîtes de topographie, qu'on n'utilise jamais.

Mais l'élève qui se pique d'être bien monté achète quand même.

Il apprendra plus tard qu'une boussole, un crayon, un double décimètre, et du papier valent mieux que tous les instruments possibles.



La marchande de petits pains devrait avoir une médaille. Incalculable, le nombre d'affamés qu'elle a sauvés.

Le matin, au café, tous se lancent à l'assaut de

la fameuse corbeille, et en un clin d'œil, les succulents petits pains ont disparu.

C'est justice, car ils sont si bons et nous avons si grand'faim !

C'est reconnu que les élèves ont toujours faim.

Il se fait une telle consommation d'azote et de carbone, que, malgré l'excellente pension, nous sommes prêts à recommencer quand nous avons fini.

La marchande de petits pains vient à la rescousse, et elle a certainement acquis des droits à une récompense généreuse.

On a la faculté de dîner en ville les jours de sortie, et, parmi les hôtels les plus achalandés, il faut mentionner le *Lion Blanc*.

C'est un établissement coquet, propre, avec parterre devant, qui le fait ressembler à un hôtel privé.

Le patron est rond d'allures, bon enfant, fuyant les comptes et les explications. Il se contente de sourire et de se laisser vivre.

C'est un roi constitutionnel, sa femme est le ministre responsable.

Celle-ci est une énigme : toujours aimable, un sourire éternel sur un visage impassible, tenue cor-

recte, manières affables, elle a réellement de la distinction.

Sa dignité jette même un certain froid sur le bruyant convive que le vin anime.

On restreint, on atténue les conversations quand elle paraît, mais bientôt la gaîté l'emporte, les digues sont rompues, et des flots impétueux d'éclats de voix s'échappent de tout ce monde que la discipline bride à l'Ecole.

On gesticule, on trinque, on se lance d'un bout à l'autre de la table des gauloiseries énormes, et la patronne sourit toujours.

Quelle charmante femme ! Pas de pudibonderie, pas de coquetterie.

Nous déplorions tous sa froideur dans le temps, mais en signant le traditionnel papier de fin d'année, nous partions contents, pleins d'estime pour elle.

C'est un trésor que le mari ferait bien de conserver précieusement pour de nombreuses générations d'élèves.

D'ailleurs, le service est assez bien fait dans cette maison ; le linge est propre, le couvert bien mis, le vin assez bon, et on n'y est pas trop écorché.

Ceci ressemble fort à une réclame, mais comme

nous y avons passé de bons moments, en compagnie de joyeux camarades, il serait inepte de ne pas le dire.

A côté se trouve le café Canice. C'est une succursale du *Lion blanc*.

L'élève y prend l'apéritif d'usage en buvant l'éternel verre d'absinthe, et en admirant la belle madame Canice, aimable, à la caisse.

Peu de chose à dire sur cet établissement : il ressemble à tous les cafés.

Le maître est disert, bavard même, raconte assez facilement ses affaires personnelles, et il nous a un peu démonté, lors de son mariage.

Les plus grandes intimités des faits et gestes du jeune mari, n'étaient pas plus un secret pour nous que pour l'épousée.

Ce qui n'empêche celle-ci d'être une jolie femme, son mari, d'avoir une belle voix de baryton, les consommations, d'être convenables.

Madame Canice continuera longtemps à trôner au comptoir, et les élèves, à se chauffer le sang à ses belles prunelles. C'est utile, l'hiver avant d'entrer dans la froide chambrée, et ça accélère gentiment la marche des bocks et la danse des marquises au champagne.



Les mauvaises langues de l'Ecole disent pourtant que Madame Canice est d'une honnêteté glaciale, et, pour une fois, il faut croire les mauvaises langues.

* * *

Le café des Quinze-Colonnes possède également une forte clientèle.

L'armée d'Afrique y prend ses bocks et y fait son piquet.

Rien à signaler. Le patron est avenant, l'œil immense, et les banquettes, en velours rouge.

C'est assez pour l'armée d'Afrique.

Rigolon possédait bien aussi une excellente salle où coulait la bière de Strasbourg; mais, un jour, il fit une réclamation contre un camarade en retard.

Ce fut un tolle-général.

Une quarantaine en règle apprit bientôt à ce créancier mal dressé, qu'il est toujours malséant d'exiger son dû.

Il se fit petit, expliqua la chose, et la clientèle de continuer.

Mais ce pauvre cafetier était possesseur d'une femme, belle, fraîche, grasse et rouge.

Sa carrure la défendait des escapades. Malheureusement les sous-instructeurs ne reculent devant rien.

Un beau jour, catastrophe! Madame Rigolon avait lancé le mouchoir à un beau maréchal des logis.

Rigolon s'avoua vaincu.

Le malheur, qui s'acharne sur un homme, atténue un peu les choses en lui enlevant sa femme.

Mais Rigolon manquait de bonne grâce et pensa le contraire. Il pria le sous-instructeur de lui rendre son épouse et changea de commerce.

Voilà comment une femme belle, fraîche, grasse et rouge, aidée d'un brillant sous-écuyer, put jeter le trouble dans un honnête ménage de cafetier.

Les marsouins fréquentaient assidument le café du Boiteux.

Ils paraissaient satisfaits des quatre dames, à hautes coiffes, qui les servaient.

Ces garçons en jupons avaient une adresse merveilleuse pour glisser sans bruit les verres pleins sur le marbre.

Le marsouin, épanoui, ne regardait pas si sa bière avait un faux-col de mauvais ton, heureux de suivre les ondulations gracieuses des coiffes et de

sayourer le frou-frou engageant des jupes qui le frôlaient.

Le Boîteux pontifiait, partageait ses bonnes grâces, multipliait ses poignées de main, accentuait ses saluts. Il appartenait corps et âme à ses clients, qu'il magnétisait de sourires et d'amabilités.

Ces excellentes qualités lui permirent d'agrandir sa maison, son jardin et son magot.

Quoi qu'on en dise, les marsouins ont du bon.

Ils ne se contentent pas d'être aimables compagnons et d'aller se faire casser la tête aux colonies ; ils veulent, de plus, enrichir le Boîteux.

Ils y ont réussi.

Ratour, un camarade aux goûts simples et pratiques, voulait depuis longtemps abandonner le luxe des restaurants, cafés et hôtels.

Il cherchait une succulente gargote, aux plats rabelaisiens, temple des lippées monstres et à bon marché.

Longtemps ses recherches furent vaines ; mais, certain dimanche, son nez gascon et gourmand aspira, là-bas, bien loin, tout au fond d'une sombre ruelle, une de ces pénétrantes odeurs de grasse cuisine.

Sur la porte trônait une rubiconde matrone, aux membres puissants, balançant ses larges épaules d'un mouvement lent et satisfait, protubérant au dehors un ventre profond bien assis entre deux hanches arrondies.

Deux petits yeux vifs, allumés, pétillaient au fond d'une boule rouge, éclairant une trogne proéminente et violacée.

La bouche, large ouverte, cerclée de lèvres épaisses, roses et moustachues, découvrait des dents propres et blanches.

Dans sa main droite se dandiait une énorme fourchette, toute ruisselante d'une sauce dorée.

Notre Gascon fut pris par les entrailles.

Une si parfaite image ! une si belle enseigné d'une riche cuisine !

Il fut enthousiasmé.

L'égoïste voulut seul jouir de sa découverte, et les jours de sortie, il s'éloignait avec mystère, lâchant les camarades, et rentrait le soir, content et satisfait de partout.

Un tel bonheur parut monstrueux.

Il fut épié, et se voyant découvert, il s'exécuta d'assez mauvaise grâce.

Il conduisit ses invités à travers mille dédales, une salle de billard, une cuisine, une cour, un galetas, jusqu'à son cabinet particulier, où une table était déjà dressée.

Il faudrait la plume la plus gourmande pour décrire le menu.

Il était peu varié, mais très étoffé.

Il y avait six invités, mais vingt gaillards plus solides s'en seraient contentés.

Le vin coulait à flots, un petit vin qui grinche à la gorge en passant.

Tout était gras, tout était plantureux dans cette gargote, depuis la patronne, qui éreintait l'escalier dans son ascension, jusqu'au chat qui venait ronronner familièrement, pendant le repas, sur le lit de la salle à manger.

Dans une chambre voisine, un bébé piaillait d'une voix grasse.

Le lendemain, le docteur donnait des conseils hygiéniques — en les exemptant de service — à tous ceux qui avaient mangé de cette riche cuisine.

Il est cinq heures du soir, par un beau jour de sortie.

Depuis quelques minutes déjà, les malins se sont faufilés pour aller se mettre en tenue.

La grille n'est pas assez large pour laisser écouler le flot des guerriers que le sort autorise à aller en ville.

Les consignés, fiers et silencieux, assistent, impassibles, à la sortie des camarades.

Ils auront la cantine, mais comme ils ragent tous d'être liés par la loi rigoureuse qu'un supérieur a appliquée injustement, car toute punition est injuste, pour celui qui la reçoit, au moins pendant vingt-quatre heures !

Les élus filent précipitamment, se subdivisent bientôt en petits groupes, qui prennent les directions des quatre points cardinaux.

Les clans de corps d'armée, les groupes de régiments, les Alsaciens-Lorrains, les Africains, la bande noire, les marsouins, les sages, tous filent à leurs petites affaires, et dix minutes après, les boutiques des perruquiers et les cafés regorgent de képis, de sabres et de pantalons rouges.

Jusqu'au dîner, le piquet, la manille, le billard font prime.

La gaité est encore au trémolo, les voix ont une sourdine relative.

A l'heure du dîner, les sages vont manger avec leur série, mais la bande noire, toute entière, grossie de quelques transfuges des autres clans, s'aligne aux tables du *Lion blanc*.

*
*
*

Le grand Marien, calme, froid comme glace, digne comme un patriarche, est le chef attitré de la bande noire.

C'est un gourmet que le *corton* déride.

Nous le verrons tout à l'heure bien repu, l'œil alerte, siffler en connaisseur de cet excellent bourgogne.

Sa voix de stentor fera gémir les échos de l'hôtel, la coiffe de la bonne s'inclinera de plaisir à ses plaisanteries, la patronne lui sourira avec indulgence.

*
*
*

Bougé lui ripostera avec entrain.

Bougé est un garçon aimable, bon enfant, qui ne ment jamais et chante très bien. Il a la parole facile, ne se démonte aucunement et boit sec.

Fritz fera jouer ses grands bras, désarticulera sa longue échine et tiendra tête à tous.

John sera grave, même en buvant du champagne.

Pérat fera également sa partie de ténorino, et les rôles de moindre importance lâcheront aussi leurs petits talents.

Ça sera complet vers neuf heures quand il faudra aller au café.

Un passant pourra croire alors qu'une nuée de fous s'est abattue sur le restaurant.

Les voix sont devenues rauques à force de hurler, on n'a même plus la force de se taire.

Ce diable de coton est si loquace.

Au café, la gaieté a pris les notes aiguës.

A travers la fumée des cigares, Lupin tire la corde du hareng saur. Il plante sa fiche dans le mur nu avec son marteau lourd.

La corde de Lupin est très longue.

Nous ne connaissons pas la corde de Coquelin, mais celle de Lupin est infinie, égale à l'éternité.

Elle se déroule, déroule tellement, que Lupin, embarrassé, se sauve, court, court avec son paquet, qui se déroule toujours.

Et le mur, comme il est haut! Lupin est petit, mais son mur touche aux nuages.

Lourd est le marteau, nu est le mur, mélancolique, au bout de sa ficelle, le hareng saur qui se balance toujours, toujours.

Un ban formidable applaudit au destin du hareng saur, et Bougé y va de ses *Oiseaux légers*.

Dans la bouche de Bougé, les oiseaux légers voltigent par milliers, dans l'ombre, partout, sous les verts peupliers, gardent les souvenirs, égrenent un chapelet de notes étincelantes, ne négligeant rien enfin, et, messenger des zéphirs — Bougé est un zéphir — ils ramènent au bercail leurs cœurs fidèles, après avoir porté quelque part les soupirs du chanteur.

Un triple ban fait un chaleureux accueil aux soupirs du camarade, qui passe la main à un autre.

C'est quelquefois une chanteuse de passage, qui roucoule sur le billard.

Un monsieur correct, à cravate blanche, l'accompagne sur une guitare quelconque.

Elle nous raconte les malheurs d'un pauvre homme qui n'a pas de parapluie :

Ça va bien quand il fait beau ;
Mais quand il tombe de la pluie,
Il est trempé jusqu'aux os.

L'auditoire, enthousiasmé, applaudit à tout rompre.

Et, comme marque de sympathie, on chante en chœur le refrain pathétique.

Les sabres, les cuillers, les verres et les bottes chantent aussi sur les tablès et sur le parquet.

*
*
*

Tout chante dans le café, les becs de gaz qui frémissent, les vitres qui vibrent, les bouchons qui sautent, l'argent qui danse dans le plateau, et monsieur Canice aussi.

C'est un concert formidable, tonitruant, un tintamarre à rendre heureux les admirateurs du doux Wagner.

La dernière chanson appartient à l'horloge, qui sonne dix heures, et tous décampent à ce solo final.

Le concert est fini.

*
*

Il recommencera à la prochaine sortie avec une petite variante.

Lupin apprendra alors avec feu pourquoi la Garonne n'a pas voulu, lanturlu, dégeler le pôle nord ; une autre chanteuse dira, avec âme, qu'elle a perdu son cœur au temps des pâquerettes, ou bien, rendra compte que

Le p'tit bleu, le p'tit bleu, le p'tit bleu, heu !
Ça vous ra-a-a-a-vigote

pour terminer en flattant son monde par :

Quel plaisir d'être soldat !

Les sabres, les cuillers, les pieds et les cris feront toujours leur partie dans le concert que l'horloge terminera invariablement avec dix coups.

*
*
*

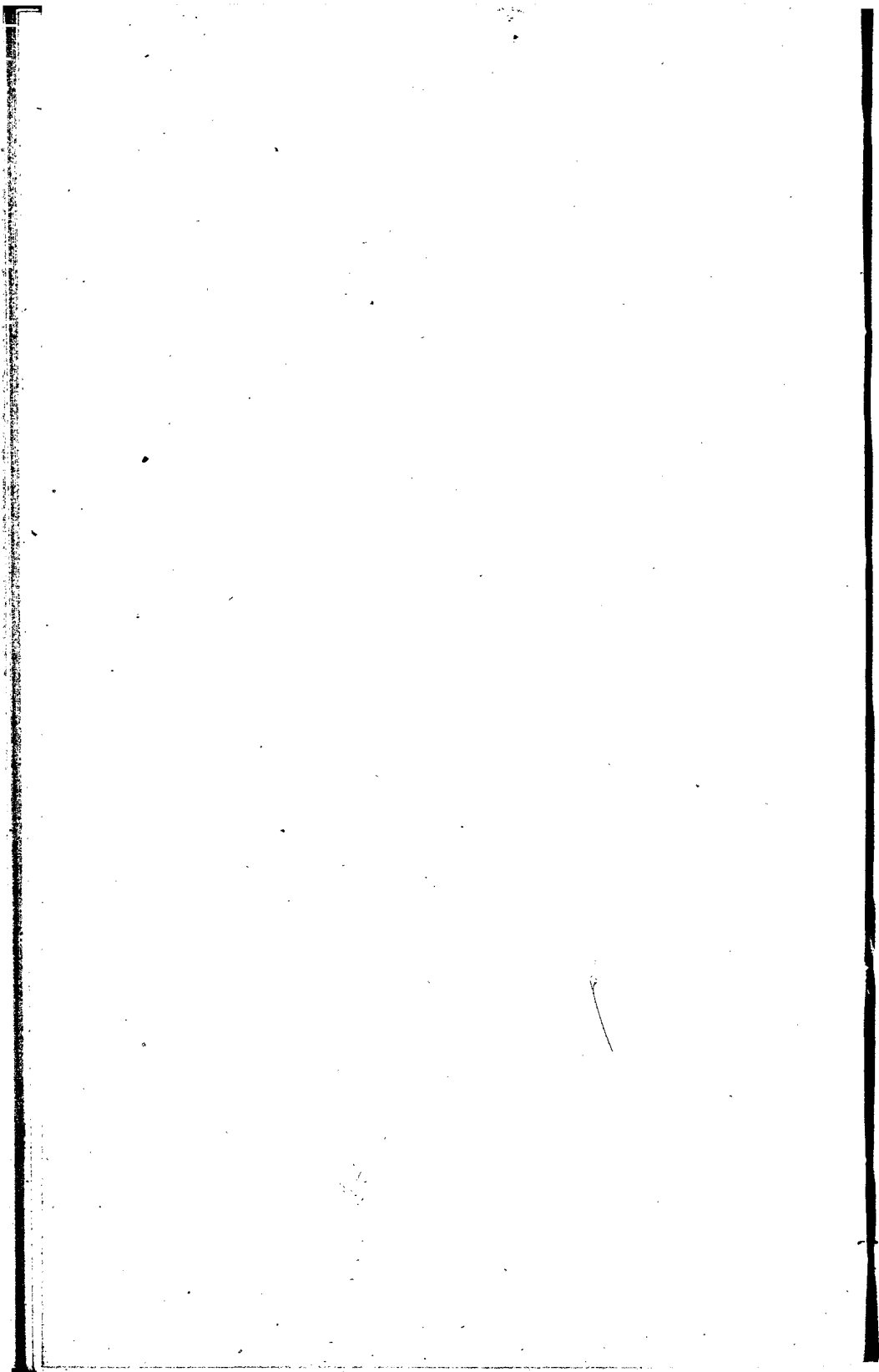
Ainsi il en est, trois fois par semaine, pendant toute l'année.

Et on se plaignait à l'École.

Quel bon temps ! Et, comme des idiots, nous ne l'avons appris que plus tard.



CHAPITRE XI
TRAVAUX DIVERS



CHAPITRE XI

TRAVAUX DIVERS

Le tir. — Les feux de guerre. — La bonne omelette. — Les travaux de campagne. — Défense d'un bois. — Levés topographiques. — Les vendeuses de lait et de fruits. — Etude des instruments. — Service en campagne. — Orientation. — Appréciation des distances. — Courses avec obstacles. — Cantonnement. — Transmission des ordres. — Promenades à cheval. — Ordre dispersé. — Déboires de Rhuard. — Initiative personnelle. — Ses résultats.



A revue minutieuse de tous les travaux exécutés à l'Ecole ne peut être que d'un médiocre intérêt pour les initiés, mais il nous semble bon d'en parler, ne serait-ce que pour dire aux barbares qu'on y travaille ferme.

La saison du tir nous amène à la cible pendant plusieurs jours.

Rien de particulier à signaler ici.

Les balles font des trous dans les panneaux comme dans tous les régiments, les fusils se comportent comme partout ailleurs, les marqueurs découpent et collent des ronds de papier sur les cibles sans

incidents remarquables, les tireurs maladroits sont signalés et maltraités selon les us et coutumes, et en entrant au quartier, au milieu de l'indifférence générale, on reste satisfait d'avoir accompli une besogne banale.

*
*
*

Ça change un peu avec les feux de guerre.

Il nous faut quitter la garnison, chercher au loin, dans les communes voisines, un endroit assez vaste où nos projectiles puissent s'ébattre à l'aise sans être gênés par les habitations.

Puis, remarque importante, il pleut toujours aux feux de guerre.

Avec nos petites vestes, nos sacs bondés du dîner du jour, nous faisons assez piteuse mine sous l'averse, qui nous ramone l'échine, nous lèche la figure et les mains, sans nous laisser nulle part un seul poil de sec.

*
*
*

Comment tirer, par un temps pareil, sur des cibles que la pluie nous cache, tout là-bas, au diable ?

Aussi les pour cent étaient maigres ; heureusement que la gaîté générale était grasse.

On luttait contre le froid et l'eau à coup de gros lazzis, de grosses farces et de gros rires.

Difficile aux esprits délicats de pousser de fines pointes à travers l'épais brouillard, dont la panse crevée vomissait sur nos têtes des torrents froids et continus.

A l'heure du dîner, nous allions en masse porter la joie et notre argent dans le village voisin, en échange d'une omelette et d'une tasse de café.

Crédié! quelle faim nous avions!

On tirait encore l'après-midi, et la séance se terminait par une prise de position.

On courait, on s'arrêtait, puis on recourait pour s'arrêter et tirer de nouveau.

On sautait fossés, haies, murs et fondrières, à l'aide de commandements rageurs, à travers les coups de sifflet, les sonneries des clairons, les coups de fusil et les feux de salve.

C'était un faisceau de bruits stridents, une nappe de sons variés qui nous secouaient les nerfs et les oreilles, émoustaillaient notre ardeur, nous faisaient courir comme des lièvres, bondir comme des cerfs, et nous laissaient, ahuris et bouches bées, quand le clairon, sonnait la halte, nous apprenait que la position était conquise.

Puis, nous revenions à l'Ecole, en chantant à travers la pluie, qui tombait toujours.

Ce soir-là, nous dormions les poings fermés.

* * *

Le lendemain des feux de guerre, on se préparait à la revue du dimanche, en grande tenue de service.

C'était un chambard réussi dans la chambrée.

Le *nubian* coulait à flots, se répandait à l'aide du pinceau sur l'équipement, sur la chaussure, dans tous les recoins, sur les bahuts, jusque sur les pieds de châlits. Les mains en gardaient un peu pendant plusieurs jours.

Aussi, comme tous étaient brillants.

Les sections, bien alignées, offraient un beau spectacle.

Un amateur de choses militaires en aurait été ébloui.

Après la revue, liberté pour toute la journée. Nous savons tous que personne n'en abusait.

* * *

Ensuite, travaux de campagne au champ de Vilaines.

Arrivés sur le terrain, les équipes étaient désignées, et chaque atelier se mettait à l'œuvre, sous la direction supérieure de *l'angle mort*.

Ici, on construisait une cuisine de campagne, plus loin, un atelier découpait les boutisses du revêtement; dans l'angle du terrain, un groupe faisait des fascines et tordait des gabions, tandis que les autres travaillaient à la construction de la grande redoute.

Vestes par terre, manches de chemises retroussées jusqu'au coude, les travailleurs peinaient à la besogne, suaient comme des gouttières, piochant, pelletant, louchant, maçonnant comme des ouvriers à la tâche.

Ici, comme partout, la gaité ne perdait jamais ses droits, s'alimentait de la maladresse d'un camarade dans le maniement de la pelle, des déboires causés par la boutisse qui se rompt sur le louchet, d'une branche qui se casse dans la fabrication d'un gabion, d'une motte de terre qu'un facétieux lance à un atelier voisin.

* * *

Se multipliant sans cesse, *l'angle mort* était partout pour ne rien voir, se fâchait tout rouge ici, grognait par là sans effet appréciable, se reprenant dans la description du coffre à outils, où personne n'y comprenait goutte.

La journée finie, nous reprenions le chemin du

quartier, avec la satisfaction d'avoir remué beaucoup de terre, coupé beaucoup de branches, taillé de belles tranches de gazon, toutes choses dont nous nous moquions facilement.

*
* *

Puis, un autre jour, la mise en état de défense d'un bois.

Chacun portait un carton avec papier, punaises, crayons de couleur et gomme.

Un charmant petit bois fait exprès, avec abords dégarnis, routes transversales, se coupant à angles droits, refuge intérieur avec clairière et maison de garde-chasse, se présentait bientôt devant nous.

L'exploration se faisait en commun.

Puis le professeur divisait tout son monde en plusieurs groupes, dont chacun avait une mission particulière.

La lisière devait être défendue par des fossés, des abatis; l'intérieur, par des coupures; le réduit, par des tranchées, des trous de loups, des fougasses; enfin, tout l'arsenal des travaux de campagne s'abattait sur le bois et sa maison de garde.

On devait fournir un croquis à l'appui des projets.

*
* *

Les groupes, de suite formés, se disloquaient pour aller à la besogne.

La lisière était recherchée.

On y trouvait des habitations, des vergers pleins de pommes, de belles jeunes paysannes qui vendaient du lait, des fruits, distribuant partout des œillades naïves et modestes.

La fabrication du croquis en souffrait beaucoup.

Une feuille de papier blanc, rayée de quelques traits rouges et bleus, avec un certain nombre de grosses hachures entrecroisées — les abatis — représentaient en général les défenses de la lisière.

A l'intérieur, les divertissements étaient moindres, mais les cachettes plus nombreuses.

Le dessin en souffrait encore plus.

Somme toute, quand le clairon sonnait le rendez-vous, les papiers étaient presque vierges, et une mauvaise note venait, plus tard, punir le paresseux, et réveiller chez lui le souvenir agreste de la belle fille qui lui avait vendu de si bonnes pommes.

La mise en état de défense des haies, murs, clôtures et habitations était peut-être plus récréative.

Aucun croquis à fournir, rien à faire, sinon à écouter les dissertations du professeur, qui indiquait, ici,

un créneau, là, une levée de terre, en arrière, la réserve, à l'extrémité de la ligne, un trou d'embuscade.

Ces exercices étaient très appréciés à l'Ecole, d'autant plus qu'on n'en abusait pas.

*
*
*

Parlons aussi des levés topographiques qui figuraient également au programme.

Il s'agissait de circonscrire un polygone quelconque, et de le coucher sur le papier, à l'échelle voulue.

Individuellement, chaque élève, accompagné de sa planchette et de son déclinatoire, prenait un sentier, allumait bientôt une cigarette pour activer ses esprits, puis, peu à peu, attiré par la fraîcheur des champs, il se laissait aller à un doux *far niente*, qu'interrompait toujours le maudit clairon du rassemblement.

On étudiait aussi parfois les instruments.

Chacun prenait son azimuth et s'en tenait là.

Quelques fumistes, seuls, discutaient avec *l'angle mort*, dont l'attention détournée permettait aux flâneurs de faire une causerie intime.

Parfois, un mouvement nerveux du professeur

ramenait tout le monde autour de l'ecclimètre, pour se disperser aussitôt l'orage passé.

La retouche d'une courbe occupait souvent tout un groupe pendant une après-midi entière.

Posant par ci par là des jalons mouchetés de papiers blancs, on voyait ensuite de nombreux dos courbés prendre des visées dans toutes les directions.

C'était très intéressant.

*
* *

D'autres fois, on gratifiait l'École entière d'une étude pratique de l'orientation.

On enseignait les quatre points cardinaux, en affirmant que le soleil se lève à l'est et se couche au sud en passant par l'ouest.

Puis, on posait des problèmes ardues sur les indications que le soleil donne à un point quelconque de son parcours.

Quand le soleil était vidé, on se rabattait sur la lune, dont on discutait la direction des cornes, la signification du trop plein, les indices de la décroissance.

Et ensuite venait l'écorce des arbres exposés au nord, les fourmilières, les girouettes, les marabouts en Afrique, et enfin une foule de choses utiles et agréables.

Cela nous instruisait beaucoup.

*
* *

Un autre jour, un groupe, armé du fusil et porteur de cartouches à blanc, se cachait comme des braconniers dans un bosquet et nous lançait une fusillade bien intentionnée.

De suite notre attention était éveillée, et à l'aide de la fameuse cadence hectométrique, nous ne trouvions jamais l'éloignement des tireurs.

Cela s'appelait l'appréciation des distances au son.

*
* *

Ensuite la séance se terminait par une course aux obstacles, murs d'assaut et banquettes irlandaises.

Individuellement d'abord, les deux mains empêtrées avec le sabre et le fusil, nous bondissions par-dessus un fossé profond, pour franchir ensuite un tumulus élevé au bas duquel s'ouvrait une tranchée, béante et profonde.

Nous tombions lourdement au fond, pour en ressortir de suite avec une respiration courte et pressée.

*
* *

Et en course donc pour le trou d'assaut, où

une chute de deux mètres nous forçait à soulager nos poumons par quelques instants de repos.

Puis il fallait en sortir bientôt.

Nous aidant des mains, des pieds, des genoux et des ongles, nous nous hissons péniblement sur le terre-plein pour recommencer de suite le même exercice par groupe.

Les plus alertes franchissaient rapidement toute la série, semant partout des traînants, et le gros Reine, aplati un jour au fond du trou d'assaut, dut nécessiter l'aide des camarades pour remonter à la surface.

Reine, quoique plein d'esprit, avait la toquade de se faire arracher de partout.

*
* *

Les exercices de cantonnement étaient délicats.

Il s'agissait d'écrire sur les portes des signes cabalistiques, sans éveiller la susceptibilité des habitants.

Cette manœuvre a toujours obtenu les meilleurs résultats, tout comme la transmission des ordres.

Espacés les uns des autres sur un immense cercle, le premier recevait du capitaine un ordre verbal, qu'il devait transmettre au voisin, avec la même pureté de rédaction, et ainsi de suite jusqu'au point de départ.

Le capitaine n'était jamais satisfait du résultat, car son ordre lui arrivait, orné dans la forme, habillé de mots divers, qui, sans en altérer le fond, lui donnait cependant une allure fleurie, peu compatible avec la sobriété ordinaire du style militaire.

*
* *

Le grand branle-bas, le jour de bonheur, était celui où nous allions faire au loin des promenades à cheval.

Le fantassin est le plus enragé cavalier connu.

Il ne se sent heureux qu'avec un bon cheval sous lui.

Alignés botte à botte, notre écuyer en tête, nous chevauchions deux heures durant, en devisant gaiement sur toutes choses.

Au retour, comme au départ, nous défilions superbement dans les rues de la ville, le torse droit, la jambe bien placée, la tête haute, cherchant à montrer aux badauds que, quoique fantassins par le hasard des choses, nous aurions tous pu être dignes de la cavalerie.

C'est là où nous avons commencé à comprendre l'importance du cheval dans l'armée, abstraction faite de l'homme, qui ne vaut généralement pas grand'chose.

*
* *

La valeur personnelle de chacun se faisait valoir à l'ordre dispersé ou au service en campagne.

Cela stimule beaucoup l'initiative individuelle.

Il est à remarquer cependant que les divergences d'opinion sont d'autant plus grandes que cette initiative est plus encouragée.

Autant de chefs, autant de manières de voir.

Impossible d'enregistrer deux appréciations semblables dans une même manœuvre.

*
* *

Rhuard était un jour chef de petit poste.

Il étudie son terrain avec soin, calcule ses distances et place ses postes et sentinelles dans les meilleures positions possibles.

Ce devoir accompli, il attend la visite du lieutenant instructeur.

Celui-ci, officier très consciencieux et connaissant à fond son affaire, fait quelques critiques de détail au camarade, qui en est froissé.

Un dialogue aigre s'engage entre eux, et Rhuard reçoit en partage la somme de huit jours de salle de police pour avoir osé faire preuve d'une trop grande initiative personnelle.

*
* *

Cette punition, très méritée, porta un préjudice sérieux au coupable et recula d'une trentaine de numéros son classement de fin d'année.

Cet exemple démontre la nécessité d'un effacement complet en matière d'exercices en campagne à l'Ecole.

L'élève modèle ne devra jamais rien apprécier, se tenir muet, écouter, observer, prendre note de tout et réserver son action individuelle pour le moment où son grade l'appellera à commander en chef une fraction de troupes quelconque.

*
* *

En terminant cet aperçu de nos divers travaux extérieurs, il faut noter que toutes les marches en ville se faisaient en silence, sans tambours ni clairons.

Au début, cette mesure causait un très fâcheux effet parmi nous.

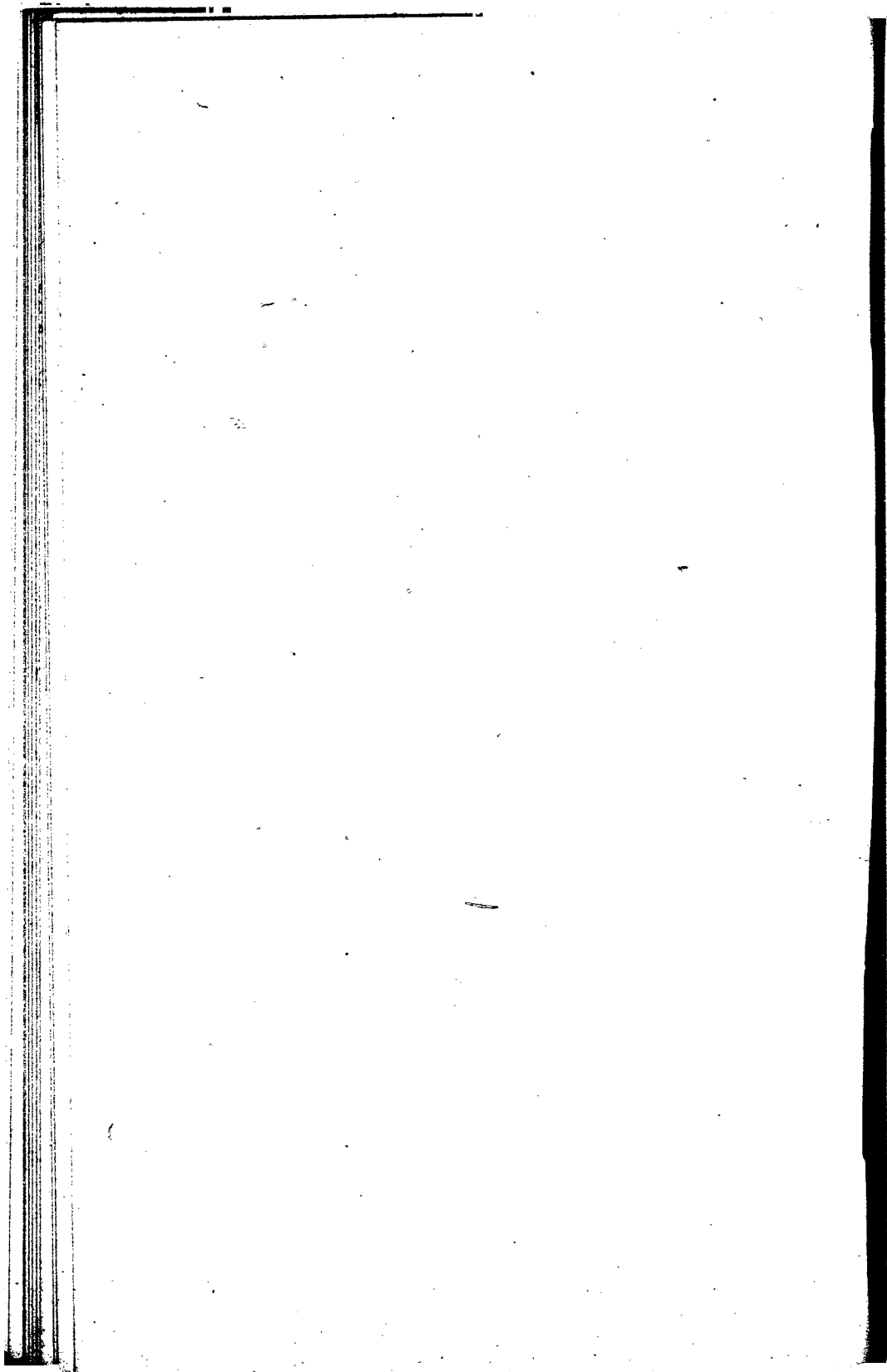
Plus tard, nous apprenions que cette épreuve était un moyen de nous former à mieux marcher, car la musique, avec sa cadence, rendait la chose trop facile, et par là même ramollissait notre attention.

La pénurie de tambours et clairons du cadre y était bien aussi pour quelque chose.

C'est égal, c'est triste une sortie sans musique.

CHAPITRE XII

LE 14 JUILLET



CHAPITRE XII

LE 14 JUILLET

Norat et Ernadet. — Conversation patriotique. — Diner somptueux. — Le monôme. — Les bocks. — Les chants. — Rolon et Lupin. — Leur succès. — Le sinistre Retit. — Encore Bougé. — La fête nationale est faite.



Je crois que nous aurons une belle journée, dit Norat, en s'éveillant et accompagnant ces mots de bâillements sonores, notre fête sera très brillante. J'ai vu Refort qui est de mess, et il m'a appris qu'on avait acheté deux cents poulets pour le dîner. Que la pluie tombe, que le tonnerre gronde, que tout s'en mêle, je m'en moque assez, il nous restera toujours les deux cents poulets!

— Quant à moi, je voudrais être à ce soir, répond Ernadet, un camarade de lit, qui, depuis quelques minutes, s'étirait les membres entre ses draps d'ordonnance, toutes ces fêtes-là m'ennuient, me fatiguent. Tu crois que c'est amusant, toi, d'aller se ballader sur la place publique et s'offrir en spectacle aux badauds, par un soleil d'enfer. Somme toute,

ces histoires-là se réduisent pour nous en un^e fatigue peu récréative contre laquelle je proteste de toute mon énergie. Que ceux qui veulent des fêtes s'en paient, mais qu'on laisse le troupiér prendre tranquillement son congé comme tout le monde.

*
* *

Ernadet était grincheux par éducation, résultat d'une pénible expérience.

Ayant fait son service militaire à Paris, où, chaque année, avant d'entrer à l'École, le 14 juillet, il s'était vu forcé d'endosser le harnais dès l'aurore, de faire une étape brûlante, pour venir défiler à Longchamps et retourner ensuite à son quartier, avec trente kilomètres dans les jambes, tout sou-poudré de poussière, harassé de fatigue et assez empêché le soir de faire une contredanse échevelée.

Ce genre de fête nationale l'avait quelque peu rendu sceptique.

C'est ce qui explique sa mauvaise humeur.

*
* *

Norat, fantassin de Kairouan, assez gouaillier, heureux de profiter de la fête qui lui permettait de faire une grasse matinée, avait allumé une cigarette, et s'étant commodément installé dans son lit, inter-

pelle de nouveau Ernadet, en essayant de lui remonter le moral.

Ernadet continue à grogner, malgré le récit optimiste de Norat, et comme le soleil brillait déjà depuis longtemps, tous deux se lèvent, imitant les camarades, et s'apprêtent à aller fêter le grand jour.

*
* *

La revue ordinaire eut lieu sans incidents.

Après une petite promenade en ville, on était rentré pour le repas de la première série.

Tout se passa bien, avec les gaités de circonstance, le ravissement attendu en face du menu extra-fin, et, le dîner terminé, Norat, esprit inventif, eut un éclair de génie et proposa un monôme.

De suite, comme par enchantement, quatre cents bras se posent sur quatre cents épaules, et l'énorme serpent, Norat en tête, s'ébranle au pas cadencé, en silence, traversant toutes les rues de la ville, à travers une population en fête et émerveillée.

*
* *

Le monôme débouche sur la place publique, arrive près de la statue du colonel Denfert-Rochereau, et l'entoure respectueusement.

D'une voix forte et grave, Norat commande :

— Saluez!

Deux cents mains se portent vivement aux képis, s'y arrêtent un instant et retombent dans le rang.

Ce pieux devoir rendu permet de nouveau à la gaieté de reprendre ses droits.

Le cortège se reforme, et, chantant cette fois, se dirige vers le café.

La salle n'est pas assez grande pour contenir les convives, et beaucoup prennent place dans la cour.

Et la bière coule à flots.

Les facétieux montrent leurs talents, et le gros Rolon, garçon de vingt-quatre ans, déjà doublé d'un ventre énorme, ouvre le feu.

Il tonne d'une voix vibrante, implorant l'attention, la commandant au besoin, racontant les déboires personnels dus à son obésité précoce, le tout au milieu de nombreux bocks et de l'indifférence générale.

Il eut un grand succès.

*
* *

Lupin, l'inévitable Lupin, taquine sa verve sur un sujet inédit, se démène comme un beau diable

pour arracher le rire, y réussit quelque peu, se noie bientôt dans une mer de *asses* ! désobligeants, continue quand même et longtemps, se moquant de l'opinion, heureux d'ennuyer spirituellement un public aussi gai et aussi nombreux.

Lupin se tait et tout le monde respire.

Une tempête ironique d'applaudissements, suivie d'un ban à trois, le gonfle d'orgueil, pendant que le sinistre Retit, délicat marsouin à longues moustaches, s'installe à la tribune pour faire diversion.

Il se lance, d'une voix rauque, dans une déclama-tion tragique que soulignent les cris, le choc des verres et les applaudissements unanimes des audi-teurs.

*
* *

A peine Retit a-t-il terminé sa tirade qu'un autre monôme tortueux entre au café, enlaçant les tables, les buveurs, semant un trouble indescriptible par-tout.

C'est la deuxième série.

Bougé monte sur la table, réclame un silence qu'il n'obtient pas, fait une dissertation sur les zéphyrs, que l'ingratitude générale entoure, et réussit à placer quelques mots sur l'armée territo-riale, qu'il ne veut pas oublier en ce grand jour.

*
* *

D'autres orateurs continuent à parler, l'attention mal soutenue tout le temps devient nulle, l'indifférence est générale, la bière coule à flots, les têtes se sont alourdies, tout le monde parle, crie, gesticule à la fois.

La tour de Babel de la fin d'une fête.

*
**

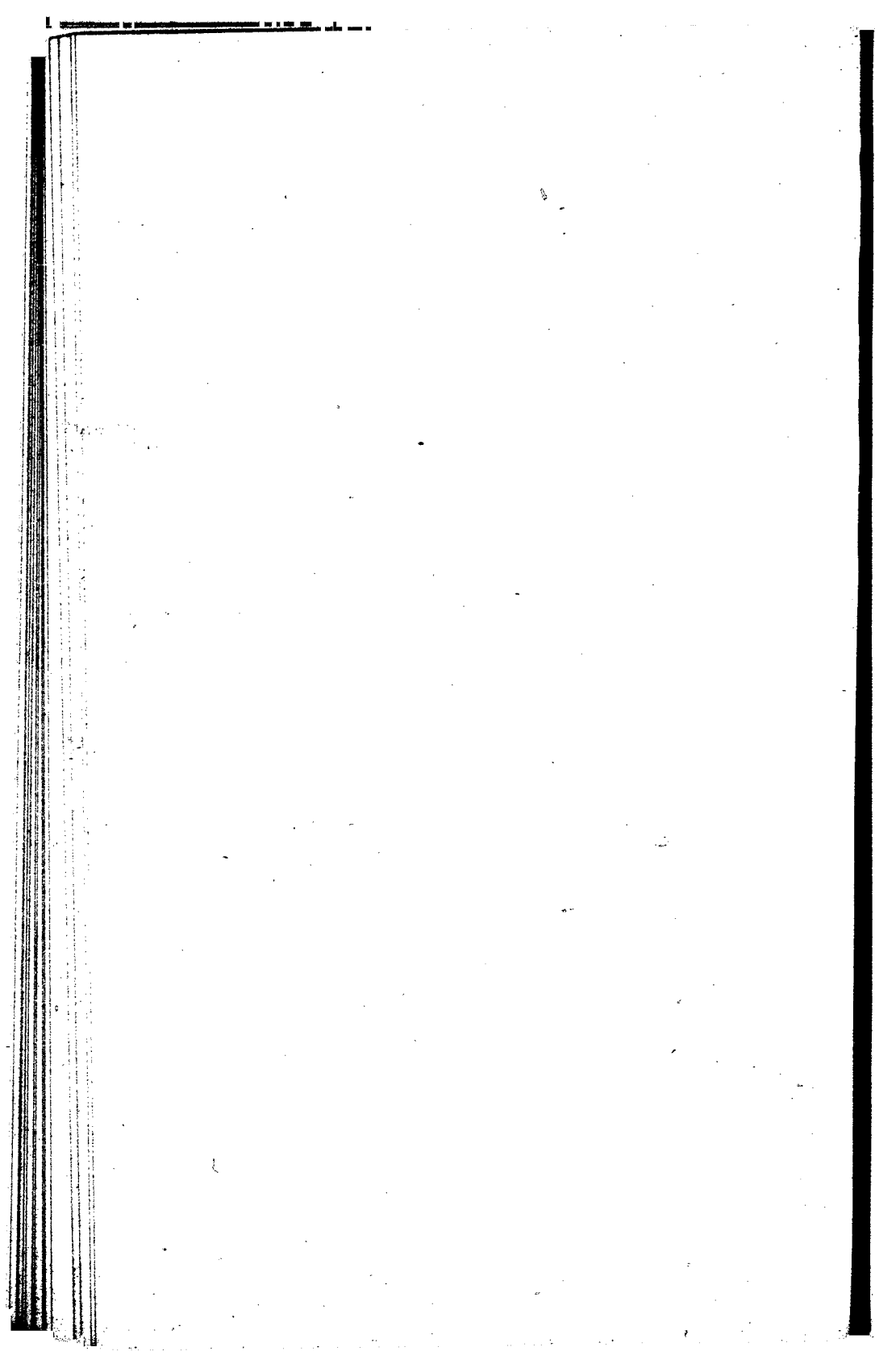
On s'endort heureux ce soir-là, les oreilles pleines de voix, de chocs de verres, le corps bien repu, les sens satisfaits, noyés dans cette langueur écrasante, résultat de nombreux bocks.

La fête nationale était accomplie.



CHAPITRE XIII

PETITS SOUVENIRS



CHAPITRE XIII

PETITS SOUVENIRS

Le maître d'armes. — Ses vantardises et ses prouesses. —
Le mess. — Les élèves de mess. — Leur mission délicate.
— Comment ils s'en acquittent. — Episode de la serviette.
— La cantine et la manille. — La baignade. — Le blanchisseur. — Et encore d'autres.



Le maître d'armes de l'Ecole était un sous-officier des vieilles couches, quarante ans d'âge, quarante ans de service.

D'après lui, en naissant, il prit de suite du service dans la marine, guerroya dans toutes les mers, fut blessé plusieurs fois, fit une quinzaine de naufrages, se battit dans les ports avec les matelots de tous les pays, faisant par-ci par-là des sauvetages merveilleux, apprenant l'escrime entre temps.

Le hasard le fait un jour passer dans l'armée de terre, et il vint à Saint-Maixent pour enseigner les armes à nos futurs officiers.

* * *

Pendant un assaut entre deux élèves, le fleuret d'un des combattants se brise et le tronçon pénètre de dix-huit centimètres dans la poitrine du camarade.

Le blessé tournoie un instant sur lui-même et s'affaisse, mourant, sur le sol.

Le maître d'armes se précipite à son secours, déchire la chemise, applique de suite sa bouche sur la petite tache bleue de la blessure, et fait une succion énergique qui attire le sang et amène une hémorragie externe.

Quinze jours après, le blessé, guéri, sortait de l'hôpital, et venait le remercier de lui avoir sauvé la vie.

*
* * *

Un autre jour, se promenant dans la grand'rue, il aperçoit un cheval emporté venant dans sa direction.

Le cavalier, un capitaine de l'Ecole, n'est plus maître de sa bête, qui ira infailliblement se briser contre un mur à quelques mètres en avant.

Le maître d'armes, prompt comme la pensée, se jette à la tête du cheval, le saisit par la bride et le détourne de sa course.

Puis, se laissant traîner pendant quelques instants, il a la force d'enlever le cavalier de la selle et de le sauver d'une mort certaine.

*
* *

On pourrait citer de lui bien d'autres faits de bravoure, de présence d'esprit et de force physique.

Il a raison d'en être fier, et il ne manque pas de le dire souvent.

La modestie, qui ne convient à personne, sied mal à notre maître d'armes.

*
* *

Le réfectoire est un lieu sacré où préside une réglementation minutieuse.

L'Ecole entière y mange en deux séries, et chaque série est groupée par tables de dix.

La nourriture y est excellente, peu variée et bien cuite.

Le vin, qui arrive à la cave par charretées de pleins tonneaux, se distribue par petites fractions d'un quart pour chaque élève, par repas.

Un général novateur, en tournée d'inspection, changea certaine année le quart en tiers et se créa ainsi dans l'armée une popularité qui l'a suivi jusqu'à aujourd'hui.

*
* *

En creusant davantage ce sujet, on apprendra sans doute que chaque individu versait un franc par jour sur sa solde à la masse de la cuisine.

Deux élèves, désignés chaque semaine, ont la mission délicate d'administrer cette importante partie de notre instruction militaire.

Ils s'en acquittent habituellement avec conviction, leur rôle consistant à compter les tonneaux de vin qui arrivent, à peser le pain, la viande, à écouter les doléances des grincheux.

Ils sont assistés dans ces diverses opérations par le capitaine de semaine, qui tranche tous les litiges.

Ce qui est une excellente leçon d'initiative personnelle pour les deux élèves, qui se reposent de leur ardue besogne en dégustant ensemble, après tout le monde, de succulents petits repas intimes, où l'intervention du capitaine n'était pas à craindre.

C'était le triomphe du libre arbitre.

*
*
*

La serviette, le couvert et le rond jouaient à l'École un rôle prépondérant.

Chaque individu, à sa sortie de table, prenait son couvert roulé dans son rond, et l'emportait à l'étude, où une installation bien trouvée et tout indiquée lui était faite dans les tiroirs des tables de travail.

Malheur à l'élève qui laissait traîner son couvert.

Quelques jours de consigne lui apprenaient de suite que fourchettes et couteaux étaient faits pour être enfermés dans le casier des plumes et crayons, loin de tout regard.

Nous ne savons ce qui se passe actuellement à l'Ecole, mais il faudra regretter longtemps cette saine tradition, qui nous forçait à étudier l'art militaire, avec nos serviettes sous le nez.

* *

A part le réfectoire, la cantine offrait aux élèves une petite salle noire, quelques tables et bancs en bois, d'assez mauvaises boissons, et un hangar pour les attardés.

Les jours impairs, jours désignés pour l'intérieur, on s'entassait à la cantine pour y jouir des émotions qu'engendre une partie de manille à quatre.

On ne se doutera jamais jusqu'à quel point la manille est attachante.

* *

Il y aurait ici à enregistrer pour mémoire bien d'autres souvenirs : les promenades dans les villes voisines, la baignade, les courses, le blanchisseur, certaines histoires croustillantes, divers autres types

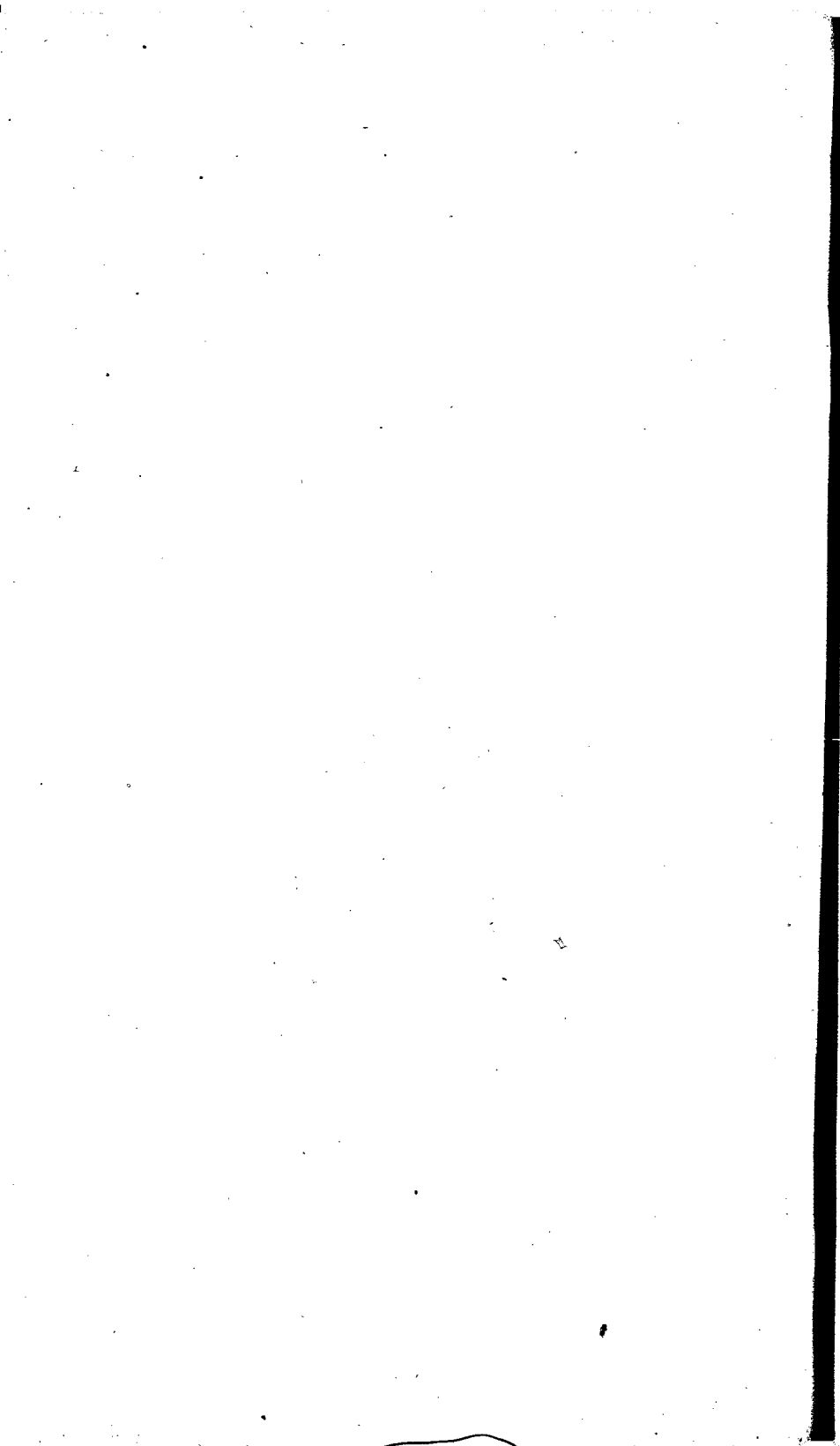
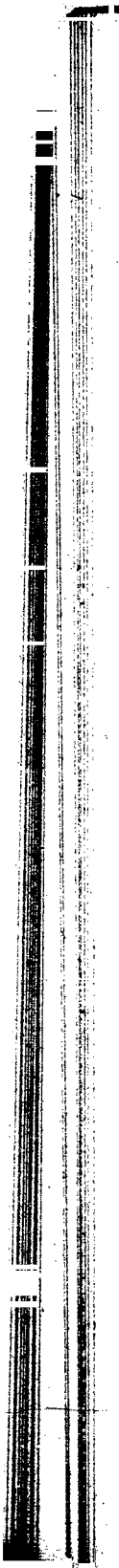
de sous-officiers instructeurs, les ruses employées pour obtenir des journaux, et d'autres encore.

Nous laissons à une plume plus autorisée le soin de traduire dignement à la postérité les événements et les hommes importants dont il s'agit, ne nous sentant pas de force à buriner dans l'histoire de l'Ecole des sujets aussi remarquables.

CHAPITRE XIV

LES

OFFICIERS INSTRUCTEURS



CHAPITRE XIV

LES OFFICIERS INSTRUCTEURS

Le lieutenant-colonel. — Le commandant en second. — Sa mort. — Regrets unanimes. — Ses funérailles. — Les capitaines. — Les lieutenants. — Petits travers et grandes qualités.



Le lieutenant-colonel commandant l'École était un officier distingué, aux manières affables et sympathiques, intervenant rarement dans les petites questions de discipline.

Toujours à cheval, il ne manquait jamais un exercice.

Avant la fin de la première pause, on le voyait poindre quelque part, au petit galop d'une jolie bête, qu'il montait avec élégance.

Correct dans sa tenue, correct dans son langage, facile d'accès, très bienveillant dans ses actes et ses paroles, il sut s'attirer l'estime de tous, tout en conservant le respect et l'admiration.

Au physique, une légère calvitie donnait un aspect grave à sa figure calme, qu'une chevelure et une moustache toutes blanches rehaussaient, empreignant à toute sa physionomie un air de dignité réelle.

C'était le modèle accompli du gentilhomme militaire à donner en exemple à de futurs officiers.

Toute la promotion se rappelle encore ses excellents conseils, et conservera longtemps le souvenir de ce chef, chez qui la fermeté s'est toujours alliée à la bonté.

*
* *
*

Le commandant en second était aussi un officier d'élite, dévoué corps et âme à la délicate et importante mission qui lui avait été confiée.

Levé dès l'aurore, à cheval avant tout le monde, il arrivait au quartier au moment du départ pour l'exercice, et quittait le terrain le dernier.

Esprit sans cesse en éveil, son attention était continuellement retenue par les plus petits détails de la manœuvre.

Il s'intéressait à toutes les idées-nouvelles, et les derniers règlements lui doivent beaucoup de leurs innovations.

Exemple frappant d'une discipline sévère, il s'étudiait à une correction de tenue qui imposait le respect.

Pendant les revues du colonel, on remarquait le commandant, immobile, à la droite du bataillon des élèves, la main ouverte et bien placée, le port du sabre réglementaire, sans un mouvement, jusqu'à la fin de l'inspection.

*
* *

Un jour, aux tirs de guerre, inquiet de voir les élèves exposés à une pluie battante, le commandant enlève ostensiblement sa pèlerine, et reste, en tunique, à cheval, toute la journée, recevant, impassible, les averses glaciales de l'automne.

Le lendemain, une maladie grave s'était déclarée.

Pendant de longs jours, il fut entre la vie et la mort.

Enfin, convalescent, il reprend trop tôt les fonctions qu'il avait quittées à regret, et une rechute en fut la suite.

*
* *

L'issue était fatale, et quelque temps après il mourait.

L'Ecole était dans une profonde consternation.

Pendant la soirée funeste qui devait nous priver de notre chef, des groupes silencieux se tenaient à la grille et guettaient avec anxiété le planton qui allait à chaque moment prendre des nouvelles du malade.

Enfin, la triste nouvelle est apportée, et un silence morne s'étend sur l'Ecole, une douleur sombre étreint toutes les poitrines, et lorsque le clairon sonna pour la dernière fois ce jour-là, les sons vibraient si funèbres, les notes si lugubres, que bien des yeux durent se mouiller de larmes.

*
* *

Les funérailles furent imposantes, et quand le colonel, dans un discours touchant, entrecoupé de sanglots, faisait de suprêmes adieux à son vieux camarade, les têtes s'inclinaient et des pleurs tombaient sur toutes ces poitrines de soldats.

Le souvenir de cet homme restera longtemps vivace chez tous ceux qui eurent l'honneur de servir sous ses ordres.

*
* *

Les capitaines et lieutenants instructeurs étaient tous des officiers rompus au métier.

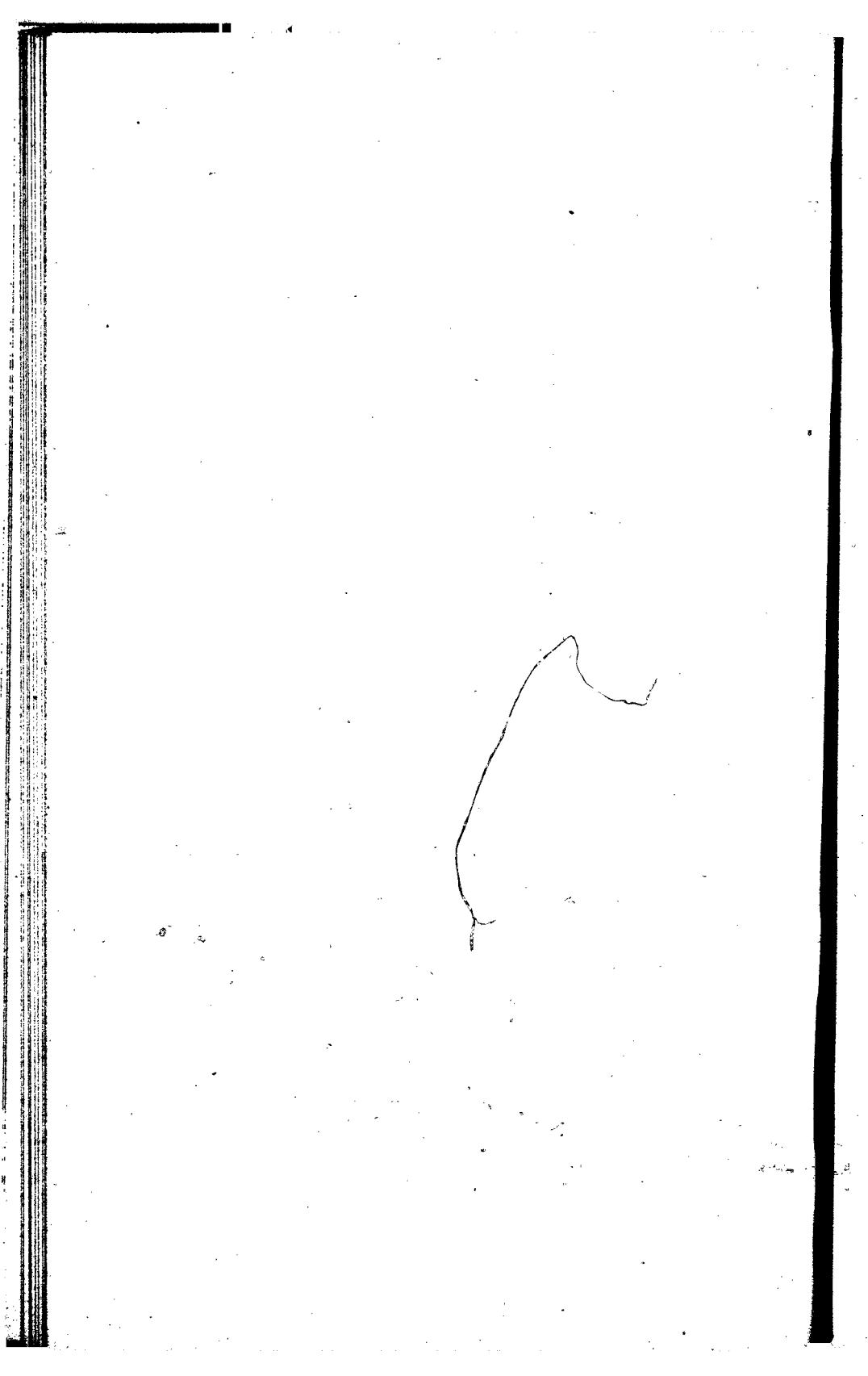
Ils avaient les qualités et les défauts qu'on rencontre partout.

Mais comme ils connaissaient très bien leur affaire, l'historien ne peut signaler aucun tic ni travers.

C'est une satisfaction pour lui.

CHAPITRE XV

LES FOURNISSEURS



CHAPITRE XV

LES FOURNISSEURS

Vampires de toutes sortes, femmes, hommes et auvergnats. — L'invasion du samedi. — Inondation de commandes. — Signons toujours. — Nous sommes plumés. — C'est bien fait. — Ils nous plument. — C'est leur-devoir. — Aventure de Blanchet. — Il y perd des bijoux de mille francs. — Terrible exemple. — Morale : Tant qu'il y aura des écoles militaires, il y aura des fournisseurs que nous maudirons toujours. — Tous y passent.



DE sont des vampires, altérés de billets de banque, qui viennent, par nuées, sucer des commandes fantastiques aux jeunes gens des Ecoles militaires.

Toujours à l'affût, ils relancent leurs victimes jusque dans les recoins les plus reculés, se faufilant partout, s'introduisant à la cantine, fréquentant les cafés, les hôtels.

Habiles diplomates, ils partagent les plaisirs de leurs futurs clients, dînent avec eux à table d'hôte, étalent à leurs yeux des marchandises de toutes sortes, des bijoux, des armes, des habits, des tenues, ne parlant jamais de paiement ni de prix.

Ils se contentent d'une signature, et nous savons tous que nous signons toujours.

*
* *

Les trains du samedi soir vomissent sur les quais de la gare toute une troupe de ces bandits rapaces, qui happent le lendemain, jour de sortie, les bénévoles guerriers, insoucians de l'avenir, et leur arrachent des achats de toutes sortes.

Maudits brigands! buveurs de sueur militaire! Qu'il serait doux au gousset plat du futur officier de vous voir un jour disparaître des Ecoles militaires! Qu'une bonne mesure, vous interdisant l'accès de ces établissements, serait bien reçue de tous! Que les dieux infernaux vous confondent, vous, vos marchandises et vos billets!

*
* *

Halte-là, cependant! Il ne faut pas se laisser emporter par un lyrisme tragique, qui frise l'injustice.

Reconnaissons tous que si les fournisseurs sont des vampires, nous sommes de bien confiants nigauds.

Ils sont logiques, ces braves gens dans leur besoin, et nous, nous sommes de fieffés imbéciles.

Ce ne sont pas les bons avis qui nous manquent, ni les exemples non plus.

Mais il est écrit que tant que la glu des achats sera étalée à nos yeux, nous continuerons à nous y empêtrer jusqu'au cou.

Les conseils n'y feront rien.

Il faut que chacun paie cher une fâcheuse expérience que l'avenir lui fera trouver bien amère.

*
* *

Parmi les objets de luxe qu'étaient aux yeux éblouis les fournisseurs, viennent, en première ligne, les bijoux : bagues, chaînes et montres.

Il fait si bon voir une belle breloque dorée pendiller au dehors d'un gousset garni d'une excellente montre.

Excellente, mais très chère.

Un chronomètre, coté deux cents francs sur un marché sérieux, est très bien vendu au taux de cinq cents à long terme.

Ainsi en est-il pour les chaînes, bagues et autres.

Et puis un nécessiteux aux abois éprouve plus tard le besoin de réaliser une certaine somme. Sûr d'avoir quelques centaines de francs à sa nomination, il escompte le présent en plaçant quelque part pour cent francs une chaîne d'or qu'il paiera plus tard quatre cents.

Avec de semblables moyens, inutile d'insister sur les conséquences défavorables d'une telle opération.

*
*
*

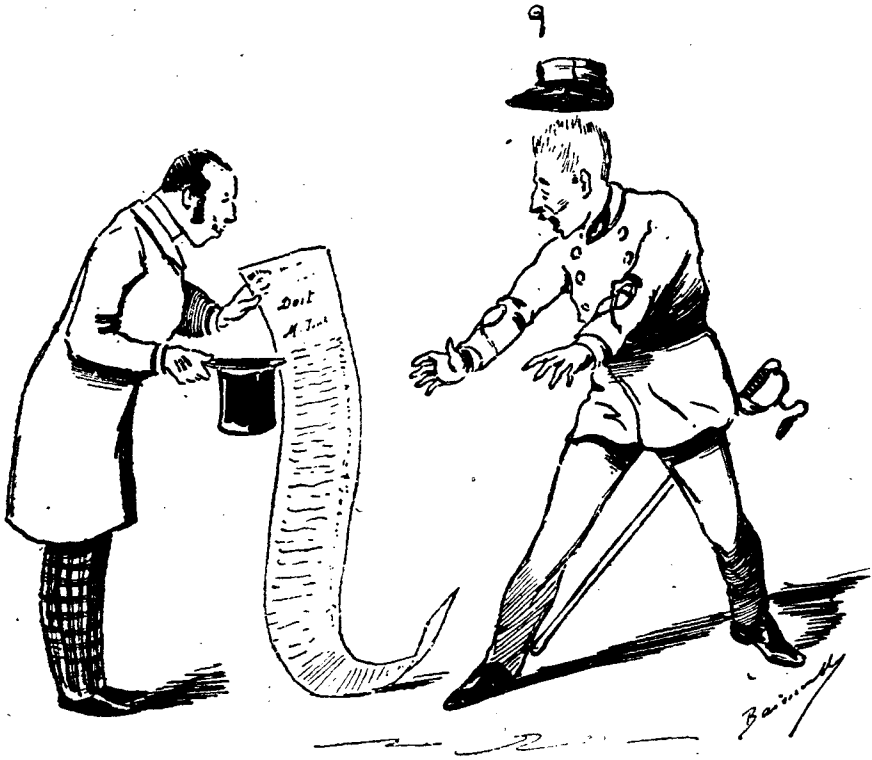
Blanchet portait depuis longtemps une élégante montre avec accessoires complets, dans les prix de mille francs.

Pendant ses vacances, il eut la fantaisie d'aller, avec trois louis dans sa poche — somme très suffisante — rendre visite à un de ses anciens copains, maréchal des logis chef dans les environs.

Celui-ci, heureux de l'aubaine qui amenait dans sa garnison un camarade cousu d'or, invite tous ses amis à dîner à l'hôtel, convie même des dames seules à ces agapes joyeuses, et tout cela au compte du visiteur, qui dormait tranquille, dans la paix d'une conscience sûre d'un départ prochain.

*
*
*

Les trois louis épuisés, sauf la somme du retour, Blanchet annonce son départ et demande sa note.



Des chiffres fantastiques flamboient sous son nom, une addition fabuleuse en est le résultat, et, certain d'une erreur, il se présente à la caisse pour une rectification.

Le propriétaire de l'hôtel lui apprend que le maréchal des logis chef vivait, lui, ses amis et amies, à ses dépens depuis son arrivée, et que toutes ces avances avaient été faites sur la bonne mine du visiteur.

Digne dans le malheur, la victime se retire avec calme, dédaigne de faire des reproches à son ami,

et après de nombreuses dépêches lancées sans résultat dans toutes les directions, il dut se dépouiller de ses bijoux dans des conditions maigres.

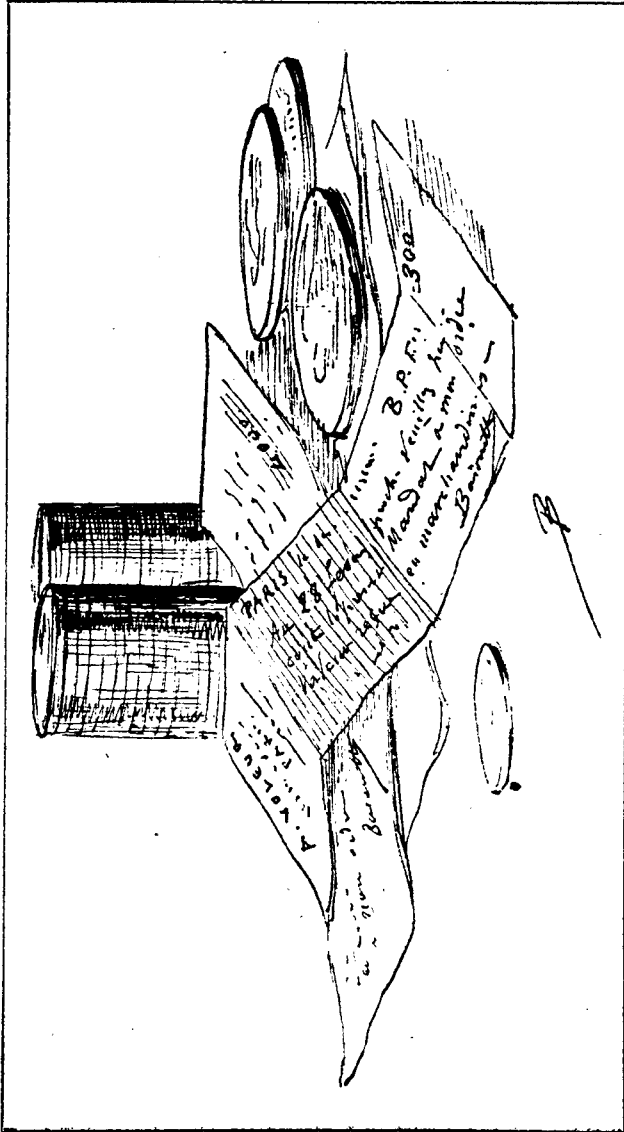
Quelques mois plus tard, le fournisseur lançait ses traites, et en les payant, Blanchet se souvenait qu'il est onéreux parfois d'aller rendre visite à des maréchaux des logis chefs dans les environs.

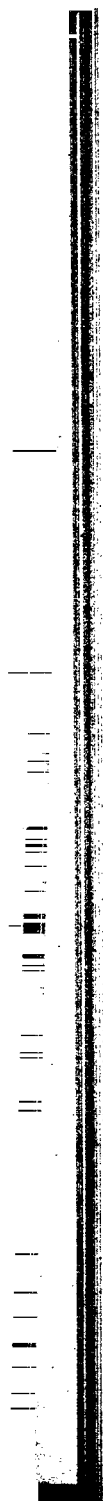
* * *

Cette expérience bien acquise nous apprend qu'il ne faut jamais, jamais, acheter quoi que ce soit aux fournisseurs qui grouillent par douzaines aux environs des Ecoles militaires, de crainte d'être forcé un jour de payer avec perte les noces d'anciens copains.

Méfions-nous et abstenons-nous.

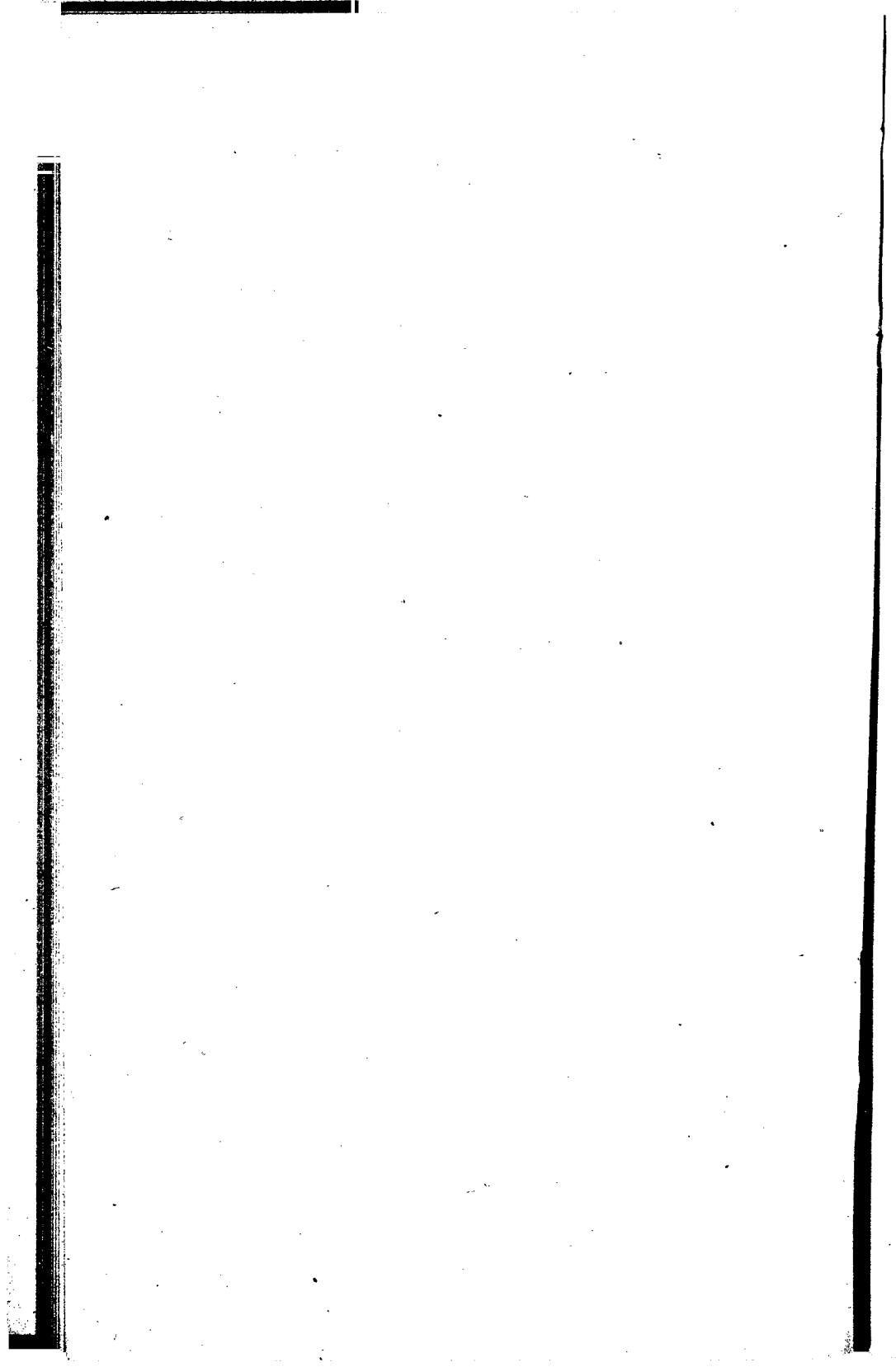
Somme toute, peu importe ; quand vous y serez passé, vous le direz aux autres, qui ne vous écouteront pas plus que vous ne nous écoutez en ce moment.





CHAPITRE XVI

CLASSEMENT DE FIN
D'ANNÉE



CHAPITRE XVI

CLASSEMENT DE FIN D'ANNÉE

Cauchemar de la fin. — Les ambitieux. — Les insoucians.
— Bériot pompe. — Il veut aller en Afrique. — Résultat
de ses veilles. — Exemple à ne pas suivre. — Choix d'un
régiment. — Baptême de la promotion. — Châteaux en
Espagne. — Désirs de mariage. — Monôme de la fin. —
Fini, les misères. — En route pour la gare. — Le train
roule. — A d'autres, les tristesses et les joies de l'Ecole.



Le mot classement signifie cauchemar, qui dure depuis le commencement de l'année jusqu'à la dernière minute du départ de l'Ecole.

Il s'empare de suite du jeune élève, le secoue, le broie, le décourage, l'excite, l'anéantit pendant de longs jours avec un temps de répit en octobre, pour l'étouffer ensuite davantage dans une progression fiévreuse, dont le point culminant est la dernière colle de l'examen final.

* * *

Les philosophes saisissent l'occasion des examens

pour dormir tranquilles et abandonner tout effort, comptant sur le hasard, certains d'une valeur relative qui leur permettra d'être classés.

Les ardents, les ambitieux ne dorment plus, ne sortent plus en ville, travaillant dix-huit heures par jour.

*
* *

Bériot voulait aller dans un corps d'Afrique, et son numéro d'octobre, loin dans le deuxième cent, lui donnait peu d'espoir.

Ayant un jour vu manœuvrer un bataillon de ligne, où trois officiers, quatre sergents, six caporaux commandaient quinze soldats par compagnie, il fut saisi d'un fou désir d'appartenir à un corps où le sous-lieutenant a au moins quarante hommes sous ses ordres.

Pour ça, il lui fallait gagner quelques places dans son classement.

Pendant le mois de janvier, temps consacré à la préparation des examens, il supprima tout plaisir, but trois cafés le soir pour éloigner le sommeil, et, les poings sur les deux oreilles, il se plonge corps et âme dans ses bouquins.

Pas une minute de perte jusqu'à dix heures du soir, où l'extinction des feux lui ordonnait d'aller se coucher.



Se retirant comme les autres, il simulait une mise au lit complète.

Puis, en tapinois, comme un voleur, il s'esquivaient bientôt du dortoir, longeait les murs de la caserne, se faufilait à l'étude, où il se plongeait de nouveau dans le supplice de ses livres, jusqu'à trois heures du matin.

Un cercle de feu aux yeux, des tintements aux oreilles, des épines dans les reins, des brouillards devant la vue, tous les symptômes cruels d'une courbature générale, lui apprenaient enfin qu'il devait quelque chose au sommeil.



Obéissant à regret, il se coulait dans ses draps.

A peine endormi, des cauchemars inhumains lui trottaient le cerveau; des armées entières lui passaient sur le corps, de petits diables moqueurs lui fourraient dans la bouche de gros livres savants; une artillerie formidable le bombardait sans cesse.

Il sautait comme une carpe dans son lit après chaque cauchemar, se rendormant aussitôt pour être de rechef aux prises avec le rire sardonique d'un examinateur qui lui collait un zéro.



Au réveil, Bériot était moulu, énervé, mais encore plus enragé.

Il retournait à ses études avec une ardeur ambitieuse que trois cafés venaient de nouveau fortifier à la nuit.

Les examens arrivent. Partout Bériot fut malheureux; il tirait des numéros prédestinés, et sa cote baissait chaque fois.

Il fit un bond prodigieux en recul et arriva un des premiers de la gauche.

Au classement final, il eut comme régiment un corps délaissé, où il alla gémir sur les malheurs d'un pompier mal vu par le sort.

La pompe et la pioche sont deux instruments dont la destinée se sert avec adresse pour molester les jeunes gens ambitieux.

Cependant, il ne faut trop croire à l'échec de Bériot, car le travail — rien que le travail, ce travail de chien, soutenu, qui absorbe un homme pendant tous les instants du jour et de la nuit — à l'Ecole comme partout, triomphe de tout, renverse les obstacles, force les difficultés et arrive infailliblement au succès envers et contre tous.

Le travail, il n'y a que cela.

Le classement final terminé, il s'agissait de choisir un régiment.

Chaque élève postulait pour trois corps, à son choix.

Comme il était logique de ne demander que ce que chacun pouvait en droit obtenir, d'après son classement, une consultation générale avait lieu dans une salle d'études, et, les pétitions arrêtées, beaucoup, demandant le Nord, furent envoyés dans le Midi.

On obtient si souvent ce qu'on ne désire guère.

*
* *

Il fallait ensuite baptiser la promotion.

Le nom qu'on trouva semble si barbare, qu'il est impossible de le dire.

C'est un composé de consonnes et de voyelles, partagé par une apostrophe, servant à désigner un pays juif.

*
* *

Enfin, il ne reste plus que trois jours à faire avant le départ. Tous les travaux de l'année scolaire sont terminés.

Les châteaux en Espagne étaient à l'ordre du jour; des visions de bonheur, de gloire, éblouissaient les têtes heureuses des futurs officiers.

Les projets de mariage, oubliés pour un temps, renaissent de plus belle, et beaucoup reçurent une exécution immédiate à l'arrivée aux nouveaux régiments.

Le mariage tient actuellement une grande place dans l'armée.

*
* *

Mais avant de se marier, il faut quitter l'École et se dire adieu.

Hébricot, le plus long de nous tous, ayant dans une main un gourdin gigantesque, et, à sa droite, le petit de Ratour — deux inséparables, la tête du dernier touchant à la hanche de l'autre — prennent la direction de la masse compacte que forme toute l'École dans la cour du quartier.

On chante la fin des misères.

La fanfare sonne de joyeux accents, et après avoir fait plusieurs fois le tour du préau, chacun entre au dortoir pour faire sa malle.

*
* *

Par groupes fractionnés selon le départ des trains, nos officiers sont conduits à la gare à des heures différentes, avec une joie égale pour tous.

Et les trains charrient aux quatre coins de la France d'heureux soldats que la réalité de la vie

ramènera, hélas! trop tôt au terre à terre de l'existence.

*
* *

Adieux! beaux rêves dorés! Souhaitons que l'accomplissement du devoir rachète chez tous l'évanouissement si amer des plus chères illusions!...



ADIEUX

Maintenant que nous sommes tous officiers, voyons le sort qui nous attend au régiment.

Nous sommes très bien reçus partout.

Les chefs de corps, en général, commencent à avoir une grande estime pour les officiers sortant de l'Ecole militaire d'infanterie.

Diverses fonctions, autrefois exclusivement réservées aux saint-cyriens, nous sont confiées et flattent notre amour-propre.

Qu'importe si parfois un colonel a besoin de dix ans pour se rendre compte qu'un saint-maixentais sait quelque chose, juste le temps qu'il lui faut pour s'apercevoir que le saint-cyrien ne vaut guère mieux, si ce n'est qu'il a pour lui une plus grande jeunesse.

* * *

Cependant, ne nous faisons pas trop d'illusions.

Avouons bien franchement que nous manquons, quelquefois, de modestie, que notre aplomb est un peu trop grand quand nous arrivons dans nos nouveaux régiments.

C'est un ancien qui vous parle ici en bon camarade.

Le saint-cyrien est un peu plus modeste au début de sa carrière. Heu ! heu ! Est-ce bien vrai ? Et pourtant ce serait naturel, parce qu'il entre dans le nouveau.

Nous, nous revenons chez nous, au bercail que nous avons quitté pour une année. Nous nous y retrouvons en plein pays de connaissance.

Et de suite nous prenons peut-être un pied trop solide dans la place.

Remarquez bien que nous avons dit : peut-être, car l'expérience de plusieurs années nous a éclairé, comme elle vous éclairera tous, soyez-en convaincus.

*
* * *

Et puis, qu'importent nos conseils et notre expérience.

Chacun appréciera nos idées selon son tempérament et son origine.

Le saint-maixentais criera : holà ! Le saint-cyrien s'en moquera probablement.

Et tous deux auront tort.

Pour nous, nous essayons de nous dégager de tout esprit de coterie, de tout parti pris enraciné, en disant hautement :

— Fais ce que dois, advienne que pourra !
Car nous sommes de bonne foi.

*
* *

Soyons donc modestes dans les progrès que fait l'Ecole de Saint-Maixent.

Chaque année voit augmenter les difficultés d'admission ; chaque année est témoin d'une valeur supérieure dans les promotions.

Nous nous acheminons sûrement vers ce grand desiderata : *l'unité d'origine*, que nous désirons tous.

Il nous reste encore quelques efforts à faire. Faisons-les dans le silence du travail, sans ostentation, et tendons la main, une main franche et amicale, aux saint-cyriens, qui ne demandent pas mieux que de la serrer avec effusion.

*
* *

Egaux sur le champ de bataille, nous devons aussi l'être en temps de paix, et c'est par des concessions mutuelles, des rapprochements fraternels que le corps des officiers arrivera à effacer les légers, très légers points noirs qui existent encore entre camarades d'origines différentes.

Tant pis pour les saint-cyriens qui refuseront nos avances. Nous, nous aurons fait notre devoir.

C'est un vieux soldat qui vous parle, mes jeunes camarades, et il vous prie de prendre en bonne part, comme résultat d'une expérience chèrement acquise, les quelques conseils qu'il ose ici vous donner.

Travaillons tous la main dans la main, car l'horizon universel est noir, et les sinistres fossoyeurs qui guident le monde s'apprêtent à creuser des tombes.

Puissions-nous tous être frappés, si notre mort contribue à la grandeur de la France!...

*
* *

Adieu donc!

Et passons la plume à celui d'entre nous qui voudra faire une histoire sérieuse de l'École militaire d'infanterie, dont nous avons ici esquissé quelques petits souvenirs à grands traits, et sous une forme peu grave.

Nous avons ébauché certains types; à d'autres plus habiles de les faire mouvoir et agir davantage. Une bonne poignée de main à tous.

Adieu!

Plutôt, au revoir!... là-bas!...



APPENDICE

TABLEAU N° 1
Elèves sortis avec le n° 1 de l'Ecole militaire d'infanterie

PROMOTIONS	NOMS	CORPS D'ORIGINE
1881-1882.	Promotion. Sfax-Kairouan.	79 ^e Rég ^t d'infanterie.
1882-1883.	id. M'Zab.	29 ^e id.
1883-1884.	id. Tonkin.	4 ^e id.
1884-1885.	id. Bac-Ninh.	105 ^e id.
1885-1886.	id. Tuyen-Quan.	91 ^e id.
1886-1887.	id. Fleuve-Rouge.	130 ^e id.
1887-1888.	id. Haut-Niger.	91 ^e id.
1888-1889.	id. Avord.	3 ^e de marine.

TABLEAU N° 2
Anciens Elèves de l'Ecole tués à l'ennemi

NOMS	GRADES	CORPS	PROMO- TIONS	ANNÉE de LA MORT	COMBATS OU CAMPAGNES
MM.					
Vaché.	S.-Lieutenant.	4 ^e de Marine.	1882	1883	Phung. Tonkin.
Lemercier de Jauvelle	id.	2 ^e id.	1882	1883	Hanoi. id.
Caron.	id.	4 ^e id.	1883	1883	Hanoi. id.
Shuster.	id.	1 ^{er} id.	1883	1881	Xyen-Quan. id.
Bellenger.	Lieutenant.	Tirailleurs Annamites.	1882	1884	Sambor. Cambodge.
Bossant.	S.-Lieutenant.	1 ^{er} de Marine.	1884	1885	Lang-Son. Tonkin.
Heitschell.	id.	3 ^e Zouaves.	1882	1885	Hué. Annam.
Brun.	id.	4 ^e de Marine.	1881	1885	Yuoc. Tonkin.
Geil.	Lieutenant.	3 ^e id.	1883	1886	Ban-Mac. id.
Raybier.	id.	2 ^e Tirailleurs Ton- quinois.	1883	1886	Phu-Ho. id.
Goujon de Thuisy.	S.-Lieutenant.	1 ^{er} de Marine.	1885	1887	— id.

TABLE
DES MATIÈRES

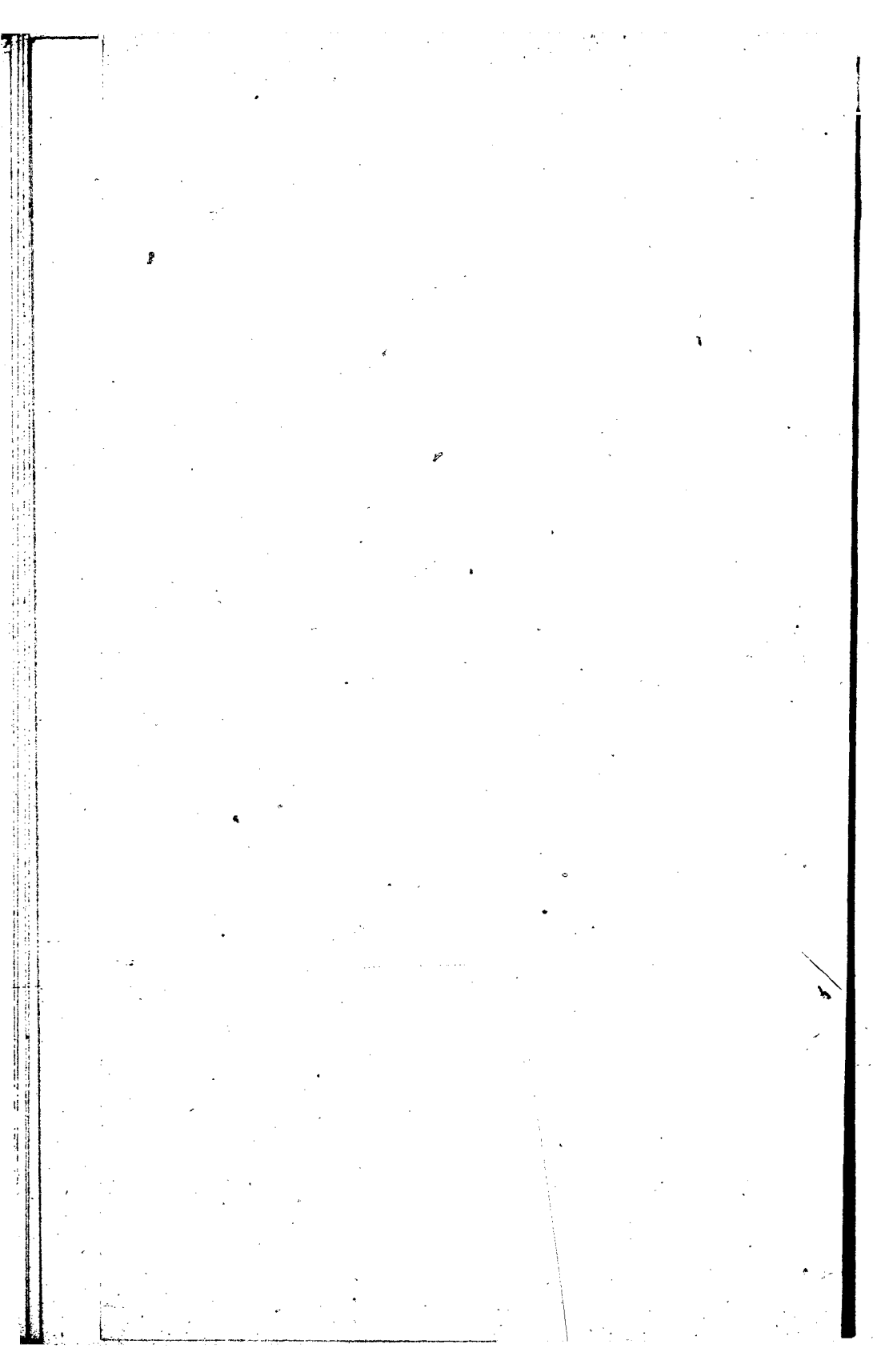


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.....	3
UN MOT.....	9

CHAPITRE I^{er}. — L'Arrivée.

Réveil heureux. — Moyens de fêter sa joie dans la plaine. — Préparatifs de départ. — Gaités du trajet. — Rencontres joyeuses. — Saint-Maixent. — Le <i>Lion-Blanc</i> . — Le sinistre Banquo. — Entrée à l'École. — Deux casernes. — Conversations variées. — Le paria d'Afrique. — Les ennuis de la pipe. — Dénouement. — Nous sommes arrivés.....	15
---	----

CHAPITRE II. — L'Installation.

Difficultés de l'installation. — On change cinq fois de bahut. — Distributions diverses. — Le cheval. — Son importance. — L'écuyer en chef. — Sauter à terre et à cheval. — Les résultats de cette gymnastique. — Nous sommes installés.....	29
--	----

CHAPITRE III. — Les Exercices.

Nous croyions savoir quelque chose. — Nos désillusions. — Le pas. — Tourner la tête. — Le fusil. — Les marches. — Entrée à la caserne. — Le gymnase. — La boxe. — Le pas gymnastique. — L'escrime. — A l'étude. — Le sommeil. — Le réfectoire. — Encore le cheval. — Toujours le cheval. — Ses frasques. — Quelques silhouettes. — Les caricatures. — Nous sommes cavaliers.....	39
--	----

CHAPITRE IV. — A l'Amphithéâtre.

	Pages.
C'est pour dormir. — Les conférenciers. — Les sévères. — Les facétieux. — Les éloquents. — Quelques réflexions. — Chacun jouit de ses droits. — La parole et le sommeil.....	65

CHAPITRE V. — Les Colles.

Diverses colles. — Les fumistes. — Les pompiers. — Le cabinet des colles. — Appréhensions. — Les colleurs. — Le coefficient des têtes. — La distraction. — Effets du dessin. — Le colleur d'administration et de législation. — Ses tempêtes. — Le tir. — L'art militaire. — L'hygiène. — Spécialités du docteur. — La bibliothèque de l'école est bien garnie. — L'histoire. — La géographie. — Notions sur la manière de se présenter aux colles. — Nous broyons du noir.....	81
---	----

CHAPITRE VI. — Au Dortoir.

Notre <i>home</i> . — Potins du coucher. — Le mégot de Bougé. — Le lit sur la planche à pain. — Intervention de John. — Invasion de la chambrée. — Fête de la mi-année. — Promenade en costumes aisés. — Prière arabe. — Enterrement du bahut. — Symbole. — Chassons le sommeil. — Haine du clairon. — Les matineux de la pituite. — L'élève de chambre. — Effets de rasoir. — Douceurs de la sieste défendue. — Horreurs du réveil.....	103
--	-----

CHAPITRE VII. — A l'Infirmerie.

Utilité de l'infirmerie. — Ses hôtes. — La visite. — Colères du docteur. — Les résultats. — Vie intime. — Les maladies en vogue. — Plaie annamite. — Clous de Biskra. — Fièvres. — Furoncles. — Coups de pieds divers. — Le tœnia de Joubault. — Notes personnelles. — Le chasseur à pied. — Le zouave. — Le fantassin. — Le marsouin. — Le turco. — Aposrophe lyrique. — Pénibles aveux.....	121
---	-----

CHAPITRE VIII. — La Musique.

	Pages.
Sa formation. — Le chef. — Sa spécialité. — Il est dé- gommé. — Kayet le remplace. — La cotisation. — Débuts difficiles. — Premier concert dans la cour. — Répétitions. — Grand concert. — Succès de Bérénice. — Le clou. — Publicité de l'événement. — Nos suc- cesseurs. — Leurs succès. — Talents artistiques du soldat. — Pardonnons-lui.	135

CHAPITRE IX. — Les Pieds.

Leur rôle. — Chaussures anglaises et chaussures fran- çaises. — Décadence de ces dernières. — La chaus- sette et ses effets. — Engelures. — L'éperon et le ta- lon. — La pluie et la boue. — Les marais. — Reine abandonne son brodequin. — Les camarades à la rescousse. — Effets de mirage. — Comme il pleut à Saint-Maixent. — Les pieds jouent un grand rôle... 147	147
---	-----

CHAPITRE X. — Les Industriels de la Ville.

Les cafetiers. — Les hôteliers. — Leur correction comme créanciers. — Toujours le <i>Lion-Blanc</i> . — La patronne. — Le roi constitutionnel. — La perruquière. — Le perruquier. — Nos convoitises. — Les bottiers. — Les bonnetiers. — Les libraires. — Les bijoutiers. — Les banquiers. — La marchande de petits pains. — Tout se règle par une signature. — Madame Canice. — Monsieur Canice. — Rigolon. — Le boiteux et le marsouin. — Le Gascon et la matrone selon Gargan- tua. — Les sorties. — Les consignés. — La cantine. — Le <i>hareng-saur</i> de Lupin. — Les <i>oiseaux légers</i> de Bougé. — La chanteuse. — Dix heures. — A la sor- tie suivante.....	157
--	-----

CHAPITRE XI. — Travaux Divers.

Le tir. — Les feux de guerre. — La bonne omelette. — Les travaux de campagne. — Défense d'un bois. — Levés topographiques. — Les vendeuses de lait et de fruits. — Etude des instruments. — Service en cam-	
--	--

	Pages.
pagne. — Orientation. — Appréciation des distances. — Courses avec obstacles. — Cantonnement. — Transmission des ordres. — Promenades à cheval. — Ordre dispersé. — Déboires de Rhuard. — Initiative personnelle. — Ses résultats.....	183

CHAPITRE XII. — Le 14 Juillet.

Norat et Ernadet. — Conversation patriotique. — Dîner somptueux. — Le monôme. — Les bocks. — Les chants. — Rolon et Lupin. — Leur succès. — Le sinistre Retit. — Encore Bougé. — La fête nationale est faite.	199
--	-----

CHAPITRE XIII. — Petits Souvenirs.

Le maître d'armes. — Ses vantardises et ses prouesses. — Le mess. — Les élèves de mess. — Leur mission délicate. — Comment ils s'en acquittent. — Episode de la serviette. — La cantine et la manille. — La bagnade. — Le blanchisseur. — Et encore d'autres....	207
--	-----

CHAPITRE XIV. — Les Officiers Instructeurs.

Le lieutenant-colonel. — Le commandant en second. — Sa mort. — Regrets unanimes. — Ses funérailles. — Les capitaines. — Les lieutenants. — Petits travers et grandes qualités.	215
---	-----

CHAPITRE XV. — Les Fournisseurs.

Vampires de toutes sortes, femmes, hommes et auvergnats. — L'invasion du samedi. — Inondation de commandes. — Signons toujours. — Nous sommes plumés. — C'est bien fait. — Ils nous plument. — C'est leur devoir. — Aventure de Blanchet. — Il y perd des bijoux de mille francs. — Terrible exemple. — Morale : Tant qu'il y aura des écoles militaires, il y aura des fournisseurs que nous maudirons toujours. — Tous y passent.....	221
---	-----

CHAPITRE XVI. — Classement de fin d'année.

	Pages.
Cauchemar de la fin. — Les ambitieux. — Les insouciants. — Bériot pompe. — Il veut aller en Afrique. — Résultat de ses veilles. — Exemple à ne pas suivre. — Choix d'un régiment. — Baptême de la promotion. — Châteaux en Espagne. — Désirs de mariage. — Monôme de la fin. — Fini, les misères. — En route pour la gare. — Le train roule. — A d'autres les tristesses et les joies de l'Ecole.....	231
ADIEUX.....	239
APPENDICE.....	245



